UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003918896

Le roman des grandes existences — 2

LA VIE AVENTUREUSE

DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

par

JEAN-MARIE CARRÉ

Librairie Plon Paris

6 0 0 5 . 6

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20 ;

60 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 21 à 80 ;

200 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 81 à 280 ;

700 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 281 à 980.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

2

LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

DU MÊME AUTEUR

Histoire d'une division de couverture. (Paris, *La Renaissance du Livre*, 1920.)

Gœthe en Angleterre. Étude de littérature comparée. Paris, Plon, 1920.)

Gœthe en Angleterre. Bibliographie critique et analytique. (Paris, Plon, 1920).

Denyse Carré. In Memoriam. (Paris, Fischbacher, 1919.) Épuisé.

Les Ardennes et leurs écrivains : Michelet et Taine, Verlaine et Rimbaud. (Charleville, Rubin, 1922.)

Michelet et son temps. (Paris, Perrin, 1926.)

EN COLLABORATION :

« Les Compagnons ». **L'Université nouvelle.**

I. *Les Principes.*

II. *Les Applications de la Doctrine.* 2 vol. (Paris, Fischbacher, 1918 et 1919.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque nationale en 1926.

JEAN-MARIE CARRÉ

R5
Z56

LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

Avec une carte

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés.

Copyright 1926 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A GABRIEL MARCEL

85891

AVERTISSEMENT

J'entreprends de raconter ici la vie et les aventures du poète Jean-Arthur Rimbaud, celui que François Coppée traita de « fumiste réussi » et que Rémy de Gourmont appelait un crapaud pustuleux. Ai-je besoin de rappeler — par contre — qu'il fut pour Claudel un voyant, un saint, « l'illuminateur de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie » et que Jacques Rivière magnifiait en lui « le messager terrible qui descend dans l'éclair, le porte-glaive. »

Un fait est certain — et cela paraît bien un privilège du génie — aucun poète moderne n'a provoqué des réactions aussi opposées et aussi profondes, des vibrations, des résonances aussi diverses et aussi imprévisibles. Il a exercé ses sortilèges sur les symbolistes, sur les poètes de « l'Abbaye », et nos cénacles les plus « avancés » se réclament bruyamment de lui. Verlaine a vieilli. Rimbaud s'avère inépuisable.

Et que dire de sa vie? En est-il une qui soit plus émouvante, plus énigmatique, plus prodigieuse? Que n'a-t-on écrit sur lui, sur son caractère et sur sa destinée? Vient-il du ciel ou de l'enfer? Est-ce un élu ou un damné? Ange ou démon, qu'est-il? — Probablement les deux, c'est-à-dire homme, même à un degré surhumain. Ceci explique l'esprit de ce livre.

Je crois connaître à peu près tout ce qui a été publié sur Rimbaud et j'ai recueilli le témoignage écrit ou oral de plusieurs de ses contemporains, de son vieux maître Georges Izambard, de ses amis Ernest Delahaye et Louis Pierquin. Ils m'ont documenté avec un empressement aussi bienveillant qu'éclairé, et je les en remercie. Mon intention n'est pas de ranimer des discussions et des polémiques qui sont, par essence, interminables. Je n'ai pas une thèse à défendre et ce livre n'est pas une œuvre de partisan. Rimbaud n'est point, comme l'ont proclamé Claudel et Paterne Berrichon, un saint, un archange, un prédestiné marqué du sceau divin. Il n'est pas qu'un athée sacrilège, un gavroche ordurier et vicieux, un pâle voyou, et, comme l'a dit Edmond Lepelletier, le mauvais génie de Verlaine. C'est un pionnier de grande race et de grande allure — le plus prestigieux aventurier de l'idéal et du réel qui ait sans doute existé, et c'est sa double aventure que je veux raconter ici. Nous le suivrons dans l'univers des idées et des rythmes et dans celui des terres et des eaux.

Ferons-nous appel à son œuvre? Oui, largement, toutes les fois qu'elle éclairera sa vie. Mais nous ne l'examinerons pas en détail. Elle a trouvé dans la personne de Paterne Berrichon, d'Ernest Delahaye et de M. Marcel Coulon des interprètes de tendance souvent contraire, d'inégale qualité et de valeur toujours suggestive. Je renvoie à leurs ouvrages le lecteur curieux d'exégèse et avide de gloses littéraires.

Mon but est plus modeste. J'essaierai de faire

revivre *Jean-Arthur Rimbaud, cherchant peut-être moins à définir le surhomme qu'à ressusciter l'homme — l'homme de génie, de révolte, de misère et de douleur.*

On eût pu se ménager, certes, de beaux effets dramatiques en évoquant un Rimbaud prométhéen, rebelle et impénitent jusqu'à la fin. Il eût été aussi grandiose de dresser vers les nues un Rimbaud mystique, éperdu de divin, se surpassant, se dépassant lui-même dans son renoncement littéraire, dans son apostolat africain, dans sa conversion catholique. Mais n'est-il pas plus poignant de le voir tel qu'il est, de le montrer terrassé par le Destin jaloux, tari par sa folle aventure, abandonné des hommes et des dieux, renonçant plus difficilement à la vie qu'il n'avait renoncé jadis à son génie? Quoi de plus tragique que la chute d'Icare?

On le sentira, j'espère, à travers ce simple récit qui s'efforcera d'être vivant, impartial, aussi exact et précis que possible et — ce qui n'est pas toujours aisé — rigoureusement chronologique (1).

J. M. C.

Maubert-Fontaine (Ardennes).

(1) Les *dates* ont une grande importance dans la vie littéraire de Rimbaud et la plupart des critiques se seraient épargné bien des discussions s'ils en avaient tenu compte. On ne saurait être sur ce point trop minutieux.

LA VIE AVENTUREUSE
DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

PREMIÈRE PARTIE
L'AVENTURIER DE L'IDÉAL

« La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! »

(MALLARMÉ.)

CHAPITRE PREMIER
L'ENFANT PRODIGE

Jean-Arthur Rimbaud naquit à Charleville, dans les Ardennes, le 20 octobre 1854.

Charleville, Mézières ! villes jumelles dont il explora les moindres ruelles et où étouffa son enfance impatiente. Mézières, citadelle et préfecture, vieille cité alors enserrée dans ses murailles que défendit Bayard, ville de bureaucrates et de fonctionnaires endormie à l'ombre de sa haute église ; Charleville, sa jeune rivale, déjà plus popu-

leuse et plus riche, fière de son négoce et de son industrie, animée par une bourgeoisie entreprenante et bavarde : ni l'une ni l'autre ne peuvent le revendiquer. Il ne les aima point.

Mais elles sont assises sur les bords d'un beau fleuve dont il suivit, d'un regard nostalgique, les méandres d'argent. Éternelle « invitation au voyage ! » La Meuse venue de l'Est vient frôler Mézières et s'en écarte : elle s'enroule autour de la presqu'île de Saint-Julien, s'étire en un nonchalant caprice et revient une seconde fois vers la citadelle caresser ses remparts moussus ; puis elle descend vers Charleville, franchit les portes de l'Ardenne et s'enfuit vers le Nord, entre les rocs de schiste bleu, les grottes et les bois de sa romantique vallée. Insensible aux brumeuses harmonies de son paysage natal, Rimbaud n'en retiendra qu'une chose : le chant du fleuve, l'appel de l'eau fugitive vers l'inconnu.

Tout en lui devait y faire écho : du fond de son être, la voix du sang y répondait. Comme Verlaine, il était fils d'officier et son père, un Bourguignon de descendance provençale, opposait à l'austérité fermée de la vieille Ardenne la vivacité audacieuse des pays du vin et du soleil. C'était un aventurier. Sorti du rang et nommé officier par le duc d'Aumale, le capitaine Rimbaud avait fait la campagne d'Algérie dans le corps des chasseurs d'Orléans et mené, avant son mariage, la vie libre et intempérante des bureaux arabes. Revenu en France, il ne

put s'accorder avec sa femme dont l'esprit strict et sévère irritait sa fantasque mobilité. Aussitôt après la naissance de son second fils Arthur, il quitta le pays pour prendre part à la guerre de Crimée. A son retour, il traîna encore, avec mauvaise humeur, de garnison en garnison, sa famille qui s'accroissait, jusqu'au moment où il repartit pour la campagne d'Italie. En 1860, sa femme se sépara définitivement de lui et revint à Charleville où naquit son cinquième enfant, Isabelle, la sœur préférée du poète.

De son père, celui-ci aura plus d'un trait : le front haut et renflé, les yeux vifs et bleus, les cheveux châtain clair, le nez court, un peu retroussé, la bouche sensuelle et charnue. De lui aussi il tiendra l'instabilité maladive, l'humeur capricieuse et violente, la curiosité inépuisable, le goût des voyages et des langues.

Mais avec sa mère l'Ardenne prendra sa revanche. Cette grande femme maigre s'accorde avec son décor âpre, ses horizons mornes, sa grisaille, son rude climat. Que donnera-t-elle à son fils? d'abord sa haute taille, ses mains longues et noueuses, sa voix mordante, ses joues fermes et comme avivées par la bise, ensuite et surtout son intraitable orgueil, son sauvage entêtement, sa volonté glacée.

Fille de gros propriétaires de la Basse-Ardenne, c'était une femme de fer, d'un caractère hautain

et d'une acrimonieuse avarice. Bigote et autoritaire, elle n'admettait jamais la discussion. Aucune fantaisie, aucune spontanéité, aucun abandon. Rien de sentimental en elle. On ne la vit jamais sourire et, dans les tiraillements de leur triste vie commune, son mari n'eut certes pas tous les torts.

Elle exercera sur son enfant une absurde tyrannie et c'est auprès d'elle qu'il fera l'apprentissage de la révolte. Avant de se cabrer contre la religion, la société, la littérature, il s'insurgera contre la famille — par sa faute.

Le croirait-on? elle finira pourtant par avoir le dessus. L'âme de Rimbaud sera un champ de bataille pathétique où s'affronteront sans trêve des forces contradictoires. Forces d'expansion : la mobilité vagabonde du père, le besoin de se dépenser, d'accumuler des expériences. Forces de concentration et d'économie paysanne : le plaisir d'acquérir, l'amour de la possession, le goût du rendement, et finalement, cette soif de propriété, cette nostalgie de l'or qui ne sont guère, au fond, que les sourdes revendications de l'esprit maternel.

La première moitié de la vie de Rimbaud sera dominée par le génie de l'aventure, mais pendant la seconde moitié (quelles que soient d'ailleurs les raisons de son abdication littéraire et de sa fuite au désert), il deviendra « avare comme la mer » et

traînera péniblement, dans sa ceinture de colon, ses quarante mille francs d'or.

Tour à tour idéaliste éperdu et positiviste forcené, il est à croire qu'il entendra successivement l'appel de ses hérédités hostiles. Aventurier de l'idéal, il se brisera dans une escalade impossible. Mais quand, aventurier du réel, il pénétrera avec ses caravanes au cœur de l'Éthiopie ardente, n'attribuez pas son audace à des témérités suprêmes. Il n'a plus le goût du risque. Sous sa tente de bédouin il met en pile des thalaris, et sa mère, de loin, lui sourit...

* * *

La naissance du poète, à en croire son trop complaisant biographe et beau-frère Paterne Berrichon, tient déjà du prodige. Mme Rimbaud fit ses couches chez son père, le bonhomme Cuif, cultivateur devenu rentier et installé dans un bel appartement de la grande rue de Charleville (1). « A l'heure même de sa venue au monde, on venait de dispenser à l'enfant les premiers soins dus aux nouveau-nés : le médecin accoucheur constata qu'il avait déjà les yeux grands ouverts. Et, comme la garde-malade, chargée de l'emmailloter, l'avait posé sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot, on le vit avec stupéfaction des-

(1) Aujourd'hui 12, rue Thiers.

cendre de son coussin et ramper, rieur (!) vers la porte de l'appartement donnant sur le palier. »

Vraiment? — Mais pourquoi s'être arrêté là? L'escalier était bien tentant pour un futur explorateur! Et la rue, cette grande rue si animée, si bourdonnante, qui va du carrefour de l'avenue de la Gare à la place Ducale (1), et où se presse, les jours de marché, derrière les carrioles aux bâches vertes, le flot des campagnards endimanchés, reluisants dans leurs sarraus bleus?

Non, laissons là ces pieuses légendes. Cette vie qu'il a maudite tant de fois, Rimbaud ne l'a pas saluée d'un sourire. Au reste sa précocité est déjà assez surprenante pour qu'on ne soit pas tenté de l'exagérer. Et que l'enfant, encore en nourrice chez de braves cloutiers des environs, ait élu volontairement domicile — pour jouer seul! — dans un coffre à sel, qu'il ait marché « délibérément » à huit mois, « sans aide aucune », cela n'a aucun intérêt pour nous.

Quand Mme Rimbaud quitta son mari et revint à Charleville, pour donner naissance à sa fille Isabelle, le grand-père Cuif était mort, et il fallut chercher un logement. On dut se contenter d'une installation de fortune dans la vieille rue Bourbon. Ce n'était plus l'agréable quartier d'autrefois, la rue spacieuse aux boutiques cossues, la maison du

(1) Place centrale de Charleville, construite par le duc Charles de Gonzague, fondateur de la cité.

libraire Letellier dont la devanture, rutilante d'images d'Épinal et de livres d'Étrennes, attirait le « Poète de sept ans ».

A sept ans, il faisait des romans sur la vie
Du grand désert où luit la Liberté ravie.
Forêts, soleils, rives, savanes ! Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes...

La rue Bourbon est une rue débraillée et populacière. C'est là qu'il eut, pour la première fois, la vision de la vie souffreteuse des pauvres gens. Il s'évadait du vieil appartement et, « dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies », dans le jardinet aux « galeux espaliers », il rejoignait en cachette ses petits camarades « chétifs et fronts nus », enfants d'ouvriers

« Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
« Sous des habits puant la foire, et tout vieillots. »

Car l'atmosphère familiale était bien lourde et bien triste. Il lui fallait ruser avec sa mère pour trouver une compagnie qui n'était jamais assez « convenable ». En principe, les enfants des voisins ne pénétraient pas dans l'appartement. Mme Rimbaud faisait bonne garde. Ses deux fils et ses deux filles (1) — Arthur et Isabelle étaient les plus jeunes — devaient s'amuser « gentiment »,

(1) La troisième fille mourut en bas âge.

entre eux et... sans jouets. Pauvre quadrille en vérité ! Mais l'enfant se moquait des défenses maternelles :

Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indienne,
— Huit ans — la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons,
Et, par elle meurtri des poings et des talons,
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Chaque dimanche, m'a conté mon vieil ami Louis Pierquin, Mme Rimbaud assistait, en la nouvelle église paroissiale, à la messe de onze heures. Elle s'y rendait, majestueusement, avec ses enfants : en avant, les deux fillettes, Vitalie et Isabelle, se tenant par la main ; au deuxième rang, les deux garçons, Frédéric et Arthur, portant chacun un parapluie de coton bleu. Le buste droit, corsage noir et gants de filoselle, la mère fermait la marche. Les petits étaient proprement habillés, chapeau rond, col blanc rabattu et bien repassé, gros souliers, costumes de coupe désuète. Le même cérémonial était strictement observé, lorsqu'on allait au marché faire les emplettes et les provisions. C'était un objet de curiosité pour les passants et les boutiquiers. La place Ducale enfermait, ces jours-là, dans la noble et froide ordonnance de ses vingt-quatre pavillons Louis XIII, toute une population

grouillante et affairée, et le cortège original cheminait entre les tentes, les étalages en plein air, les voitures de brocante et de primeurs, d'une impeccable façon, sous les commentaires ironiques.

Le dimanche était un jour terrible, d'où le jeu et le bruit étaient sévèrement bannis.

Il craignait les blafards dimanches de décembre
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert chou !

Aucune distraction. Aucune détente. Sombre grisaille que rien ne venait éclairer et dont il s'échappait en imagination :

Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor !

Puis, il se rejetait sur son livre d'aventures aux enluminures évocatrices :

Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair au bois sidéral déployées...

Et, dans la chambre nue, haute et bleue, « âcrement prise d'humidité », derrière les persiennes toujours closes, son rêve s'installait victorieux et tissait autour de lui le réseau de ses sortilèges.

Cependant, en 1862, la famille déménagea une fois de plus, car Mme Rimbaud ne pouvait s'entendre avec aucun voisin. On émigra dans un quartier « bien considéré », au cours d'Orléans,

« sous les Allées », comme on dit encore familièrement à Charleville. C'était une belle promenade, bien aérée, bordée de petits hôtels particuliers, large et plantée de marronniers. Les garçons entrèrent, à la même époque, à l'institution Rossat, établissement libre et laïque où ils commencèrent le latin. Rimbaud avait huit ans.

On a retrouvé, dans un de ses cahiers d'écolier de 1862, une curieuse narration où se mêle déjà à un sentiment de la nature étonnamment précoce dans sa gauche vivacité, une instinctive révolte contre les examens et les livres :

« Le vent rafraîchissant agitait les feuilles des arbres avec un bruissement à peu près semblable à celui que faisaient les eaux argentées du ruisseau qui coulait à mes pieds. Les fougères courbaient leur front vert devant le vent. Je m'endormis non sans m'être abreuvé de l'eau du ruisseau. » Et le récit, très incohérent, se termine par une invective enfantine et cocasse contre les études, le grec, le latin, l'histoire et la géographie. Voici déjà « l'enfant gêneur », jurant et sacrant, dont les sarcasmes indisposeront plus tard les bourgeois... et les Parnassiens. « Ah ! saperlipote de saperlipopette ! sapristi ! moi, je serai rentier ; il ne fait pas bon de s'user les culottes sur les bancs, saperlipopettouille ! »

Huit ans ! cela laisse songeur !...

Pourtant, user ses culottes sur les bancs de la classe, c'est ce qu'il va faire, bien sagement, d'abord.

Il est orgueilleux, et cela explique sa jeune assiduité, ses premiers efforts, ses succès scolaires. A dix ans, il entre en Septième au collège de Charleville.

Le collège était alors situé près de la Meuse, sur la place du Saint-Sépulcre, esplanade déserte et silencieuse bordée par le couvent du même nom, par le séminaire et par des tanneries. Au bord de l'eau était amarrée une barque où l'enfant s'isolait volontiers, en attendant l'entrée des externes. Celui qui fut son meilleur ami et son plus fidèle biographe, Ernest Delahaye, se rappelle l'avoir vu un jour « fixant longuement, délicieusement, l'eau agitée et clapotante, les herbes arrachées, les débris qui passaient, les toisons noyées, demi-disparues, formes et couleurs changeantes, indécises, mystérieuses ». C'est là que s'éveille le poète, celui qui écrira *Bateau ivre*. Mais son amour de la solitude et de la rêverie, ses goûts contemplatifs ne nuisent pas à son application en classe. Au contraire, il travaille si vite et si bien qu'il fait sa Septième en moins de trois mois. En Sixième, il étonne ses professeurs en rédigeant spontanément — « Ah ! saperlipopette ! » — un résumé... d'histoire ancienne.

Être le premier, partout, quoi de plus enivrant? Être le « chef » de la classe, c'est oublier les humiliations de « la maison », c'est imposer, au moins ici, cette volonté qui doit plier si souvent là-bas, sous le joug maternel.

« Rimbaud, écrit Delahaye, dont le nom devait tenir tant de place dans les palmarès du collège de Charleville, eut d'abord des prix... en catéchisme, et l'aumônier fut le premier de ses maîtres qui le cita avec un juste orgueil. Ce n'était pas simplement par de la docilité ou par de la mémoire qu'il brillait aux examens en « instruction religieuse »; à douze ans, il était d'une foi ardente, d'une dévotion exaltée jusqu'au martyre s'il l'avait fallu.

Un dimanche, comme les élèves sortaient de la chapelle, le pion se trouvant par hasard absent ou trop loin pour voir ce qui se passait à la porte, des « grands » se hâtèrent de manifester l'esprit fort que l'on a d'habitude, quand la barbe pousse au menton, en barbottant avec délices dans le bénitier, en se jetant au visage l'eau sainte... et autres impiétés joyeuses. Rimbaud, tout petit, bondit de fureur à la vue du sacrilège; il s'élança, voulut les repousser, subit des bourrades, répondit par des coups de poing, tant qu'il pouvait, en reçut davantage, s'obstina, griffa, mordit, jusqu'à l'intervention de l'autorité qui mit tout le monde en retenue. Cette bataille lui valut, au collège, la qualification, qu'il accepta avec fierté, de « sale petit cagot ».

Cette foi ne dura pas. Lui-même avoua plus tard qu'il fut enfermé, à la fin de l'année. « dans un grenier », pour s'être laissé surprendre par sa

mère, un livre peu orthodoxe à la main. Des ferments de révolte levaient en lui :

Et la mère fermant le livre du devoir
S'en allait, satisfaite et très fière, sans voir
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Sans voir? Elle ne tarda pas à ouvrir les yeux. La volonté de son fils heurtait, à chaque instant, la sienne. Ils s'affrontaient, se défiaient. Lutte de tous les jours, tantôt sourde, tantôt déclarée. Un jour (1), Rimbaud voulut apprendre la musique et avoir un piano. Elle refusa net. « Caprice ! fantaisie ! On avait bien assez de dépenses ! » Le gamin ne se tint pas pour battu. Pendant une absence de sa mère, resté seul au logis et obstinément rivé à son idée, il découpa en forme de clavier la table de la salle à manger. Retour de la mère, colère, dispute, criailleries. Rimbaud ne cède pas : « Si tu ne me loues pas un piano, gare à tes autres meubles ! » Elle dut capituler. Car elle avait soin de son intérieur.

Heureusement, le collège la débarrassait de son fils pendant la plus grande partie de la journée. L'enfant y réussissait d'ailleurs avec éclat.

Tandis que son aîné Frédéric redoublait la Sixième, il fut dispensé de la Cinquième et se classa, d'un bond, parmi les meilleurs élèves de la Qua-

(1) Cette anecdote est placée par certains biographes à une époque plus tardive.

trième. Il s'initia rapidement à la prosodie latine et se passionna pour Virgile. Son professeur était un rude vieillard, M. Pérette, que l'on surnommait « le père Bos », à cause de la vigueur avec laquelle, martelant le rythme du poing sur sa chaire, il scandait, dans les vers, les accusatifs pluriels : « flammarumque glo*bos*... debellare super*bos*, etc. » Grondeur et pédant, il était en butte aux espièglerie de Rimbaud. Comme il avait l'oreille dure, celui-ci s'amusait à estropier ses récitations et à encanailler son latin. La fin du vers de Virgile : « debellare superbos » se transformait, à la grande hilarité de la classe, en « degueulare superbos ». Mais en dépit de ses gamineries, il s'était attiré l'affection du principal, M. Desdouets. Sans doute, ce respectable administrateur qui ressemblait à Mirabeau et avait les grandes façons de l'ancien Régime, laissait-il parfois percer ses inquiétudes. « Rien de banal, disait-il, ne germera dans cette tête-là. Ce sera le génie du mal ou celui du bien. » Mais il espérait secrètement que, sous sa direction, l'enfant finirait par être celui du bien, et il l'encourageait, le stimulait dans son travail. Par contre, M. Pérette ne partageait pas ses illusions et ses complaisances. « Il a des yeux et un sourire qui ne me plaisent pas, bougonnait-il en hochant sa tête à favoris blancs et en regardant par-dessus ses lunettes. Intelligent tant que vous voudrez, mais finira mal. »

Le collège de Charleville accueillait alors dans

sa vieille bâtisse roussâtre au portail de pierre jaune, derrière ses murs patinés et moisis, les élèves du Petit Séminaire voisin : ils venaient, en soutane, suivre certains cours. Entre eux et les collégiens, il y avait une rivalité accentuée et Rimbaud évinçait avec orgueil ces redoutables concurrents parmi lesquels se trouvait — détail curieux — le futur romancier populaire Jules Mary. Aussi était-il cordialement détesté par eux.

Son ancien maître Georges Izambard, dont je reparlerai bientôt, a raconté l'anecdote suivante. « Un jour, dans la classe aux gradins étagés, pendant le calme plat d'une composition en vers latins, une voix aigre s'élève d'un des bancs supérieurs : « M'sieu, Rimbaud triche !... Il a passé un « papier à son voisin. » Je me précipite, saisis le corps du délit et le leur tends pour leur prouver qu'il n'a rien de suspect... Mais déjà Rimbaud s'est levé à demi ; avec le geste auguste du semeur, il envoie son *Thesaurus* à la tête de l'énergumène... « Oh ! » fis-je d'un air suffoqué qui me dispensait de sévir autrement (car, élève, j'eusse agi comme lui). Mon Rimbaud s'est rassis, stoïque et dédaigneux, comme un qui chante dans les supplices. L'incident n'eut pas de suites. »

Que ne lui pardonnait-on pas en effet? Il émerveillait ses maîtres et ses condisciples par ses dons prodigieux. Oh ! il était rebelle aux mathématiques ou plutôt il les dédaignait — et Dieu sait s'il s'y

attachera passionnément vingt ans plus tard. Mais quelles éclatantes prouesses en lettres ! Durant les classes de sciences, dont il se désintéressait, il faisait les vers latins de ses camarades. « Pendant que l'un de nous démontrait au tableau quelque théorème de géométrie, écrit un de ses condisciples, Rimbaud vous bâclait en un rien de temps un certain nombre de pièces de vers latins. Chacun avait la sienne. Le titre était bien le même, mais la facture des vers, les idées, le développement étaient assez différents pour que le professeur ne pût y reconnaître la main du même ouvrier. C'était un véritable tour de force. »

On a souvent raconté dans quelles circonstances savoureuses, avec quelle stupéfiante facilité, il emporta le premier prix de vers latins au Concours académique de 1869. Le sujet avait décontenancé les candidats : *Jugurtha*. « Joli thème vraiment pour un poème de concours ! On n'avait pas idée de cela ! Il fallait d'abord connaître son histoire. On escomptait un sujet d'actualité : l'Exposition universelle par exemple, etc., etc. » Les langues marchaient, mais les plumes n'avançaient guère. Qu'on se représente les potaches affalés sur les tables de chêne ciré, entaillé par des générations successives, essuyant leurs plumes à leurs manches de lustrine noire, bâillant, s'étirant, se mordant les ongles, se chuchotant mutuellement leur surprise et leur impuissance. Rimbaud ne bronche pas. Il est muet

comme d'habitude. Le coude étalé, le menton dans la main, le regard inerte, avec l'air maussade qu'il aura plus tard sur la toile de Fantin-Latour, il n'a rien écrit et semble dormir. Arrive le principal. Le brave homme regarde avec peine le papier blanc. « Comment? vous aussi? alors, pas plus malin que les autres? » « J'ai faim, grogne l'enfant. » C'est possible, après tout. Le concours s'est ouvert à six heures du matin, et il en est neuf. Qu'on lui apporte à déjeuner! Il faut soigner ce jeune poulain, ce pur sang né pour la course. Pas traînassant, casquette graisseuse et mollasse, roide tablier bleu, le concierge, le père Chocal, revient avec un panier à couvercle dont il exhume d'énormes tartines. Les autres s'esclaffent. Rimbaud mange en ricanant, l'œil mauvais, et, la dernière bouchée avalée, se jette sur sa plume et aligne d'un trait ses vers latins :

Nascitur Arabis ingens in collibus infans...

Réminiscences de ses lectures, souvenirs de la campagne d'Algérie, comparaisons avec Abd-el-Kader, imaginations du poète de sept ans, tout afflue, s'ordonne, se précise. Au diable le *Gradus!* Il n'a que faire de cet encombrant bouquin. Bien avant la fin du concours, il se dirige vers la chaire et, avec son regard narquois, remet sa copie au surveillant. Quatre-vingts vers latins, « bien frappés et bien sonores! » Voici plus qu'il n'en faut pour

sauver l'honneur du collège. Le principal est ravi ! Mais M. Pérette, averti de cette prouesse, branle toujours la tête... « Intelligent tant que vous voudrez, mais finira mal ! »

La même année — il avait alors quinze ans — Rimbaud écrivit ses premiers vers français : les *Étrennes des orphelins.*

La chambre est pleine d'ombre. On entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement,
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève.
Au dehors, les oiseaux se rapprochent frileux ;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux.
Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,
Laissant tomber les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs et chante en grelottant...

O cloches du nouvel an dans les Ardennes givrées, aube décevante qui descend sur le foyer éteint, rêves des enfants sans mère, petits sabots vides au fond des vieilles cheminées, Noël sans crèche, Épiphanie sans Mages, réveil sans cadeaux ! A en juger par cette poésie candide, filiale et un peu gauche, Rimbaud n'était pas encore, à quinze ou seize ans, l'enfant aventurier et brutal que Verlaine dépeignit dans *les Hommes d'aujourd'hui.* Sans doute il commençait à aimer les longues promenades, « la Meuse charmante des alentours et sauvage des environs, le coquet prospect de la Culbute et le bois joli des Havetières », et surtout les randonnées

jusqu'à la frontière belge où, fumeur enragé, il allait chercher, à la barbe des douaniers, le tabac de contrebande. Mais il n'était pas non plus l'enfant parfait, orgueil de sa mère, que nous présente Paterne Berrichon. C'était un adolescent avide, travailleur et têtu, d'un caractère difficile, mais de dispositions studieuses, l'honneur et l'inquiétude du collège de Charleville. Pourtant, bien que son intelligence se fût magnifiquement révélée, sa vraie personnalité sommeillait encore. Pour l'éveiller, il fallut l'impulsion d'un maître clairvoyant et le coup de fouet de la guerre.

CHAPITRE II

L'AME EN RÉVOLTE

L'année 1869 amena au collège un tout jeune professeur de Rhétorique, M. Georges Izambard. Il y apportait un esprit nouveau.

Paterne Berrichon, qui l'a fort injustement attaqué, lui reproche d'avoir provoqué l'émancipation de Rimbaud. Épris du romantisme et de la République, il aurait, à l'en croire, affiché des théories jacobines et égalitaires, et s'il ne faisait point étalage en classe de ses sentiments politiques (attention aux séminaristes !) il les déversait « sans mesure dans la généreuse conscience de l'enfant ». Le maître a protesté formellement : « Pas une seule fois, je n'ai parlé de politique avec Rimbaud. Camarade, mais professeur aussi, je lui donnais de bon cœur des leçons — gratuites — chaque fois qu'il m'en demandait, et je l'avais mis à l'aise sur ce point : j'en ai été récompensé moralement par ses grands succès au concours académique. La classe finie, il lui arrivait souvent de m'attendre à la sortie pour me reconduire jusqu'à ma porte. Nous avions ainsi de longues conversations qui ne rou-

laient guère que sur les poètes ou sur la poésie, lui ne s'intéressant qu'à cela ».

Loin de moi l'intention de mettre en doute la sincérité ou la mémoire de M. Izambard. J'ai eu le privilège d'apprécier la loyauté de son caractère et l'érudite lucidité de son esprit. Son témoignage est hors de pair et sa bonne foi hors de question. Sans lui et sans Ernest Delahaye, que saurions-nous aujourd'hui de Rimbaud? Qu'en eût jamais su Paterne Berrichon lui-même? Il n'en est pas moins vrai que sa pensée rayonnait forcément en dehors de sa classe et qu'il personnifiait, en cette dernière année de l'Empire, l'audace et l'indépendance des jeunes Républicains. L'assassinat de Victor Noir et l'arrestation de Rochefort avaient remué l'Université. On lisait en cachette *la Lanterne*, et lorsque le professeur de Rhétorique franchissait la porte du collège, c'était un peu l'air du dehors qui entrait dans la vieille maison.

Il avait vingt et un ans. Enthousiaste et fraternel, il découvrit sans tarder l'exceptionnelle intelligence de Rimbaud. Sous l'élève « un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles propres, aux cahiers sans tache, aux devoirs étonnamment corrects », il devina « l'intellectuel vrai, tout vibrant de passion lyrique ». Cette nature dévoratrice l'attira et il devint pour lui mieux qu'un maître : un ami. L'adolescent lui rendit son affection avec élan. Étouffant dans l'air raréfié du logis, il s'attacha

à lui, le rechercha partout, lui emprunta des livres.

Mme Rimbaud s'en émut. Décidément, ce jeune professeur ne lui disait rien qui vaille. Un jour, elle surprit son fils enfoncé dans la lecture d'un volume de Victor Hugo (qu'elle écrivait Hugot). Elle le lui arracha des mains, le rapporta au principal et écrivit à M. Izambard un petit mot qui n'était guère autre chose qu'une protestation détournée et assez hypocrite : « Vous devez savoir mieux que moi qu'il faut beaucoup de soin dans le choix des livres qu'on veut mettre sous les yeux des enfants. Aussi j'ai pensé qu'Arthur s'est procuré celui-ci à votre insu. »

Il ne s'agissait pas d'ailleurs des *Misérables*, comme elle le croyait et comme le répéta dans la suite son gendre Paterne Berrichon. Sur l'invitation du principal, le professeur alla s'expliquer chez elle : c'était bel et bien *Notre-Dame de Paris* qu'il avait prêté à son élève pour qu'il fît provision de couleur locale en vue d'un prochain discours français sur Villon. Mais « Dame Pernelle » courroucée englobait toutes les œuvres de Victor Hugo dans la même exécration. « Un auteur à l'index ! Pensez donc ! Comment pouvait-on recommander pareille lecture? » Professeur et élève furent sévèrement tancés.

Vaines remontrances, vaines précautions ! Rimbaud se débrouilla pour se procurer des livres. Et

quels livres ! Adieu les classiques expurgés, les prix rutilants et dorés, édités pour les maisons d'éducation chrétienne, les Annales de propagation de la Foi ! Il lut Juvénal et Lucrèce, Rabelais et Villon, Baudelaire et Banville, Saint-Simon et Proudhon. Il se plongea dans l'histoire de la Révolution française, dévora les gros volumes de Thiers, de Lamartine et de Michelet, s'attarda de préférence dans les récits de Louis Blanc. En même temps, il se pavanait orgueilleusement sous le manteau de sa jeune impiété et de son anarchie. Il se rebiffait en classe, maudissait Napoléon qui fit « avorter stupidement la Révolution », glissait dans ses dissertations des appels à l'émeute, des invocations à Robespierre, à Saint-Just, à Couthon, et embarrassait l'abbé Wilhem, son professeur d'histoire, par d'insidieuses questions sur la Saint-Barthélemy ou sur les Dragonnades. Puis peu à peu il délaissa certains cours.

Par contre, il se promenait souvent, sur les bords de la Meuse, avec M. Izambard, et c'étaient, entre les deux amis, d'interminables discussions littéraires. Rimbaud entendait l'appel impérieux de sa vocation. Être poète, ah ! oui, comme ce Villon qu'il venait d'évoquer avec tant de coloris et de truculence dans son prodigieux devoir de Rhétorique : *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI :*

« N'est-ce pas, sire, qu'il fait bon dire, sous les

arbres, quand les cieux sont vêtus de bleu, quand le soleil clair luit, les doux rondeaux, les ballades haut et clair chantées? » Lui aussi, tel le poète prisonnier, tendait les bras vers la vie, vers toute la vie : « Vivent les dames à rebrassés collets, portant atours et broderies! » Mais vivent aussi « les tavernes flamboyantes, pleines du cri des buveurs heurtant les pots d'étain et souvent les flamberges. » Et, comme s'il pressentait déjà son orageux destin, il prenait la défense des rêveurs et des poètes, ces ménétriers de l'idéal qui, les yeux aux étoiles, trébuchent dans le ruisseau. « Ces poètes-là, voyez-vous, ne sont pas d'ici-bas ; laissez-les vivre leur vie étrange, laissez-les avoir froid et faim, laissez-les courir, aimer et chanter. Ils sont aussi riches que Jacques Cœur, tous ces fols enfants, car ils ont des rimes plein l'âme, des rimes qui rient et qui pleurent, qui nous font rire et pleurer. »

Il rimait avec passion. Son professeur de mathématiques le surprit plus d'une fois en classe absorbé par un poème ébauché. Il allait jusqu'à mettre en vers français ses versions et compositions latines. Tour à tour romantique et parnassien, c'est pendant cette année de Rhétorique qu'il composa *le Forgeron*, *Ophélie*, *Sensation*, *Soleil et chair*.

Le Forgeron, écrit en avril 1870, oppose en une page épique digne des *Châtiments* l'ancien Régime

déchu et la Révolution victorieuse, le jour où Louis XVI dut coiffer le bonnet phrygien :

Et dans la grande cour, dans les appartements
Où Paris haletait avec des hurlements,
Un frisson secoua l'immense populace.
Alors de sa main large et superbe de crasse,
Bien que le roi ventru suât, le forgeron,
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front !

C'est du Victor Hugo sans doute. Mais c'est autre chose aussi. Ce forgeron, il l'a vu. Un soir, il aperçut un ouvrier, ivre, écroulé près d'une porte, dans une rue de Charleville, et répétant, stupide, hébété par l'alcool : « Je suis crapule, je suis crapule. » Voici la sensation initiale. Là-dessus, son imagination travailla et il écrivit ces pages grandiloquentes et visionnaires qui attestent, chez ce rhétoricien, une inspiration singulièrement aisée et puissante : « C'est la crapule, Sire, ça bave aux murs, ça monte, ça pullule... » Le thème se développe, avec des motifs fleuris de vieilles métaphores romantiques, mais aussi rehaussés de trouvailles savoureuses, relevés d'une verdeur grossière et d'une crudité pittoresque qui sentent la poésie de l'émeute.

Puis c'est *Ophélie*, surprenante transposition d'un sujet de vers latins dicté en classe, qui fait songer à la peinture précieuse de Millais. Comme la toile du Préraphaélite, cette poésie délicate est toute frissonnante de reflets et de brises, enveloppée de

feuillages et de rayons. Mais de cette symphonie végétale monte un cantique à la nature, un hymne nostalgique à l'indépendance et à l'immensité.

O pâle Ophelia, belle comme la neige,
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
C'est que les vents tombant des grands monts de Nor-
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté !... [vège

Et c'est le même élan vers le rêve et l'illimité, la même ivresse de la nature qui s'exprime dans cette *Sensation* où l'enfant chante ses courses aux environs de Charleville.

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue ;
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Cet amour de la nature a déjà des assises philosophiques, et l'on a vu, avec raison, une profession de foi panthéiste dans le poème : *Soleil et chair* où se décèle d'ailleurs l'influence de l'*Exil des dieux* de Théodore de Banville. Ici Rimbaud réclame (il n'a pas seize ans !) le « retour à la nature » de l'homme libéré du christianisme. Dieu, c'est le grand désir qui recrée éternellement le monde :

Chair, marbre, fleur, Vénus, c'est en toi que je crois !

L'Aphrodite finira par vaincre « l'autre dieu » et surgira, jetant sur le vaste univers

L'amour infini dans un infini sourire

Et le monde répondra, vibrera « comme une immense lyre, dans le frémissement d'un immense baiser ».

Au fond, tout se lie et se tient dans cette âme qui fermente : Rimbaud est « bohémien », révolutionnaire et panthéiste. Mais peut-on être impunément bohémien à Charleville? Il néglige avec affectation sa tenue, ses manières et devient nerveux (l'âge ingrat sans doute?). Dans cette crise de puberté, son génie se dégage de sa gangue scolaire, son style qui s'était complu à reproduire les vagues et tristes musiques d'*Ophélie*, la chanson des brises, des saules et des roseaux, prend peu à peu une allure plus hautaine, un accent plus mordant, plus agressif. Il ne recule pas davantage devant l'injure canaille, l'ordure et la brutalité. Dans la conversation, il est voluptueusement obscène, étale une verve grossière et scatologique. Jamais il ne se trouve assez cynique, et sa poésie s'en ressent. Rien n'est plus frappant, plus caractéristique que ses vers de juillet 1870 : *le Châtiment de Tartuffe*, « jaune, bavant la foi de sa bouche édentée » et cette répugnante *Vénus Anadyomène*, à demi sortie de sa baignoire de tôle verte, « montrant des déficits assez mal ravaudés » et hideusement fleurie d'un ulcère à l'anus.

Où êtes-vous, blanches visions du rivage hellénique ou de la mer de Norvège, grande Ariadné, douce Ophélia? Où êtes-vous, voile de Thésée,

saules frissonnants, nénuphars, astres d'or? Il vous a oubliés ! De son pied rageur, il saccage les jardins du Parnasse et du Romantisme, bouleverse les plates-bandes de la bourgeoisie. Vivant scandale, « débraillé comme un étudiant », voyez comme il traite ses compatriotes, les paisibles flâneurs qui viennent le soir, *à la musique*, sur la place de la Gare !

Sur la place taillée en mesquines pelouses
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses...

Les voici tous, le notaire à breloques chiffrées, les rentiers à lorgnons, les bureaucrates bouffis « traînant leurs grosses dames », les « épiciers retraités qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme », le bourgeois à boutons clairs, à « bedaine flamande », tous ceux qui le regardent avec méfiance et qu'il brave de ses yeux mauvais. Ses amis, à lui, sont ailleurs :

Le long des gazons verts ricanent les voyous
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

Juillet... Août 1870 ! Derniers concerts de la garnison ! La guerre éclate. L'amertume et l'exagération révolutionnaire de Rimbaud s'exaspèrent. Cependant son année scolaire s'achève par des triomphes. Le 17 juillet, il obtient le premier prix

de vers latins au concours académique pour la magistrale façon dont il a traité *l'allocution de Sancho Pança à son âne.* La distribution des prix du collège qui s'approche lui réserve d'éclatantes couronnes : prix d'excellence, premier prix de discours latin, de discours français, de version grecque, etc. A ce propos, écrit ironiquement Ernest Delahaye, « nous eûmes l'idée — certes sublime — de faire le sacrifice de nos prix pour en offrir la valeur au gouvernement. Une lettre au ministre fut rédigée, grandiloquente, et se couvrit de signatures. Mais Rimbaud refusa la sienne. » Pure manifestation politique, car au fond il se moque bien de ces prix. Que lui importent tous ces lauriers ! Pouah ! du papier découpé collé sur du laiton ! Absurde ! Et puis tout cela, c'est le passé ! Il ronge son frein. La guerre, c'est la délivrance, c'est la liberté, l'avenir ! Avec une grondante impatience, il écoute la harangue du procureur impérial qui, présidant le 6 août la cérémonie, exprime les vœux de la loyale population carolopolitaine pour son « auguste souverain ». M. Izambard est déjà en vacances, à Douai : il reste seul, l'âme en détresse, au milieu de ses couronnes de papier verni.

Alors voici les mauvaises nouvelles. La foule s'attroupe devant les dépêches qui annoncent nos premiers revers, Frœschviller et Forbach, et cette agitation provoque ses sarcasmes ! « Cette benoîte population, écrit-il le 25 août à M. Izambard, gesti-

cule prudhommesquement spadassine, bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg. C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant, comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers et tous les ventres qui, chassepot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma Patrie se lève !... Moi j'aime mieux la voir assise... Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé ; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries enfin : j'espérais surtout des journaux, des livres... Rien ! rien ! Le courrier n'envoie plus rien aux libraires ; Paris se moque de nous joliment : pas un seul livre nouveau ! c'est la mort. Me voilà réduit, en fait de journaux, à l'honorable *Courrier des Ardennes*, propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique, A. Pouillard ! Ce journal résume les aspirations, les vœux et les opinions de la population. Ainsi jugez ! c'est du propre ! On est exilé dans sa patrie ! ! ! »

Sans doute son maître lui a laissé la clef de sa chambre et sa bibliothèque. Mais cette ressource est vite épuisée : « J'ai lu tous vos livres, tous, il y a trois jours, je suis descendu aux *Epreuves*, puis aux *Glaneuses* — oui, j'ai relu ce volume ! — puis ce fut tout... Le *Don Quichotte* m'apparut ; hier, j'ai passé, deux heures durant, la revue des bois de Doré : maintenant je n'ai plus rien. »

Alors?

Quatre jours après, le 29 août (1), Mme Rimbaud se promenait avec ses enfants dans la prairie qui séparait Charleville de Mézières. (Elle avait une fois de plus déménagé et la famille était installée non loin de là, quai de la Madeleine, face à la Meuse et au Mont Olympe.) Il faisait chaud, orageux. Paterne Berrichon a essayé de reconstituer la scène à travers la transposition symbolique des *Illuminations :* les fillettes, « en robes vertes et déteintes », lisaient près des saules, dans la verdure fleurie, « leur livre de maroquin rouge ». Debout, fière, « l'ombrelle aux doigts, foulant l'ombelle », la mère surveillait ses enfants. Soudain Arthur s'écarte de la prairie : « Où vas-tu? — A la maison, chercher un autre livre. » Elle ne s'inquiète pas : l'appartement est si proche. « Ne traîne pas, dépêche-toi... » Mais les heures passent. Personne, toujours personne. Ah çà! qu'est-il devenu?... Il ne revient pas.

On imagine aisément l'anxiété de Mme Rimbaud. Était-il victime d'un accident ou la proie d'un coup de tête? Et dans ce cas, quelle idée avait bien pu s'emparer de lui?

Rien ne faisait prévoir une action aussi impulsive. Avait-il caché son jeu? Sans doute, il paraissait bien changé depuis quelque temps et son année

(1) Et non le 3 septembre, comme on l'a dit.

de Rhétorique l'avait fatigué, énervé. Mais la mère, qui ne soupçonnait pas la transformation profonde de son esprit, restait désemparée. Qu'il eût secoué sa rigide tutelle, elle ne pouvait l'admettre un instant. « Est-il possible, écrira-t-elle trois semaines plus tard à M. Izambard, de comprendre la sottise de cet enfant, lui si sage et si tranquille ordinairement? Comment une telle folie a-t-elle pu venir à son esprit? » Si sage? Ah! mère aveugle, qui as pris une soumission hypocrite pour la sagesse désirée! Oui, certes, il avait eu des brassées de prix. Mais il les avait vendus, le lendemain, pour vingt francs!

Avec la nuit, l'inquiétude de Mme Rimbaud devint de l'affolement. Les Prussiens avançaient, pénétraient en Ardenne. On annonçait leur apparition du côté de Sedan.

Le 30 août, l'armée française essuyait un échec à Beaumont. Et déjà, la veille, les rumeurs les plus pessimistes parcouraient Charleville. Heures terribles — soyons justes! — pour Mme Rimbaud.

« Entraînant ses fillettes avec elle, écrit Paterne Berrichon, elle passa une grande partie de la nuit à parcourir les rues de Charleville et de Mézières dans un état d'indescriptible angoisse; interrogeant les cabarets, questionnant les groupes de jeunes gens qui allaient avec enthousiasme s'enrôler comme volontaires, scrutant les salles de la gare et les bords de la Meuse. »

Peine inutile ! Son fils était déjà loin. En cette nuit tragique où deux grandes armées s'apprêtaient pour la bataille, le train cahotant et comme pressé de fuir, l'emportait vers Paris. Ce départ marquait la fin de son enfance studieuse, le début de ses vagabondages. L'âme en révolte, il s'en allait, à travers le territoire envahi, sur les routes de la guerre.

CHAPITRE III

SUR LES ROUTES DE LA GUERRE

A son arrivée à la gare de l'Est, Rimbaud fut arrêté. Avec sa tête de chérubin joufflu, son accent provincial, son col blanc et sa tenue proprette, il ne paraissait pourtant pas très dangereux. Mais, d'abord, il ne put montrer de ticket et refusa de décliner son nom et son adresse. Puis il irrita la police impériale par d'absurdes bravades et l'on trouva sur lui un mystérieux carnet, couvert d'hiéroglyphes et de lignes lilliputiennes. C'étaient tout simplement ses vers, mais les sergents de ville n'y comprirent goutte, jugèrent le calepin indéchiffrable et suspect et envoyèrent à la prison de Mazas le gamin séditieux.

Une fois sous les verrous, sa crânerie l'abandonne. Est-il donc moins fort qu'il ne feint de l'être? Son courage mollit. Des picotements lui montent aux paupières. Le voici qui demande du papier et de l'encre, qui écrit à sa mère, au procureur impérial et à son bon maître Izambard, à Douai. Sa lettre à celui-ci est impérative et suppliante. On y sent plus qu'un tremblement, un regret. C'est l'aveu

d'une défaillance, l'appel désespéré, humble et autoritaire, d'un enfant qui a perdu la tête. « Oh ! — écrit-il le 5 septembre — j'espère en vous comme en ma mère ; vous m'avez toujours été un frère, je vous demande instamment cette aide que vous m'offrîtes. J'ai écrit à ma mère, au procureur impérial, au commissaire de police de Charleville ; si vous ne recevez de moi aucune nouvelle mercredi avant le train qui conduit de Douai à Paris, prenez ce train, venez ici me réclamer par lettre ou en vous présentant au procureur, en répondant de moi, en payant ma dette ! Faites tout ce que vous pourrez et, quand vous recevrez cette lettre, écrivez, vous aussi, je vous l'ordonne, oui, écrivez à ma pauvre mère (quai de la Madeleine, 5, Charleville) pour la consoler ! Écrivez-moi aussi, faites tout ! Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père. »

En même temps, le directeur de la prison s'adressait également à M. Izambard pour le prier de recevoir le fugitif. Le professeur acquiesça, envoya à Paris le prix du voyage et, quelques jours après, accueillit chez lui son élève tout penaud, « défait, heureux tout de même d'en être quitte ».

Sur ce premier séjour à Douai, du 10 au 25 septembre environ, M. Izambard possède encore de curieux détails, des documents inédits (1) et nous

(1) Entre autres un compte rendu que Rimbaud écrivit pour un journal de Douai.

réserve de savoureux souvenirs sur Rimbaud journaliste et garde national.

C'est à cette date que celui-ci fit la connaissance de Paul Demeny, un jeune poète à qui il enverra dans la suite des lettres qui sont pour nous d'une importance capitale.

Mais comment lui faire réintégrer le bercail? Dès que Mme Rimbaud fut prévenue de son sort, elle écrivit à son fils une lettre comminatoire, d'une brutalité maladroite et gratuitement injurieuse pour celui qui l'avait recueilli, « au lieu de le chasser ».

Rimbaud se fâcha, jura, sacra, menaça du poing et déclara qu'il ne rentrerait jamais à Charleville. Que faire? Le maître se dévoua, oublia les insinuations de la mère et ramena lui-même l'enfant prodigue au foyer.

« Ce qu'il y fut reçu dans le giron, l'enfant prodigue! Et moi donc! Moi qui, terre-neuve naïf, avais tout exprès fait le voyage avec lui pour faciliter les expansions... Vous avez lu, dans Courteline, la scène du monsieur qui a trouvé une montre et qui la porte, la bouche en cœur, chez le commissaire. C'est tout juste si on ne le fourre pas au bloc comme voleur ou comme recéleur. Très au vinaigre, à son habitude, la maman Rimbaud flanqua, comme de juste, une pile monstre à son petit prodige de fils et m'admonesta pour mon compte en termes si âpres que j'en restai d'abord tout ébervigé et bientôt m'enfuis sous l'averse. »

Conséquence facile à prévoir, Rimbaud ne s'éternisa pas à la maison. Rentré le 27 septembre, il s'enfuit de nouveau le 7 octobre, cette fois dans la direction de la Belgique.

Ce n'était guère la route de la Révolution ni celle de la littérature. Mais il avait son idée dans la tête. Il avait eu, comme camarade au collège, le jeune des Essarts, fils du directeur d'un des quotidiens de Charleroi et, naïvement, il espérait être engagé comme rédacteur à ce journal. Détour sans doute pour aborder les lettres, mais mieux valait cela que moisir à Charleville !

Le voilà donc reparti, à pied, le long de la Meuse dont l'automne commence à dorer les escarpements boisés. Nouzon, Monthermé, la montagne des Quatre-Fils Aymon, les rochers des Dames de Meuse ! O passé de l'Ardenne, vivant, bruissant, dans la brume violette des ravines, cet amer voyageur ne songe guère à toi ! Que lui font la blonde Yseut et son fatal amant? Peu lui chaut le cerf à la ramure radieuse arrêté devant saint Hubert, dans les branchages crépitants ! C'est ici que le destrier Bayard, emportant les frères rebelles, traversa le fleuve d'un bond, à la barbe de l'empereur Charles. Voilà Revin, poudré de bleu d'ardoise, étalé dans la boucle moirée et voici l'abrupt massif du « Malgré-Tout », dépeint par la bonne dame de Nohant. Et n'est-ce pas là que les Croisés trouvèrent au retour des lieux saints, pétrifiées sur le bord de l'eau, leurs

châtelaines infidèles? O légendes, ô souvenirs, rien n'arrête ce chemineau! En proie à l'idée fixe, il s'enfonce dans la vallée sauvage. A Fumay, il est hébergé par un camarade de collège, qui lui donne, au départ, une plaque de chocolat et une recommandation pour un sergent de mobiles, en garnison à Givet. Après un bref séjour à Vireux, il arrive dans la vieille ville frontière, éreinté, fourbu et se dirige sans hésiter vers le « grand quartier », l'immense caserne blanche étirée le long de la Meuse, au pied du fort de Charlemont. Comme il ne trouve pas le sergent — qui est justement de garde dans la ville — il se couche sur son lit et s'arrange pour déguerpir, sans être vu, le lendemain, avant la sonnerie du réveil. Puis il franchit la frontière et prend la route de Charleroi. Étapes pénibles, accomplies souvent d'une seule traite, le ventre vide ou à peu près.

> Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
> Aux cailloux des chemins; j'entrais à Charleroi
> Au cabaret vert, je demandais des tartines
> De beurre et du jambon...

D'après l'indication liminaire de ce poème, il semble être arrivé « à cinq heures du soir ». Le matin suivant, il vit M. des Essarts, propriétaire et directeur du journal de la Sambre. C'était un homme un peu solennel, bienveillant pourtant et hospitalier. Il invita Rimbaud à dîner, en famille, mais au dessert celui-ci tint sur les hommes de l'Empire des

propos si injurieux que l'amphitryon, effaré, ajourna au lendemain sa réponse. On devine ce qu'elle fut. « Mais, jûne homme, dit-il avec cet accent dont se moquait Rimbaud, vous n'y pensez pas. Un journal qui se respecte et qui a des traditions..., etc. » L'apprenti journaliste fut définitivement éconduit.

Dès lors, comment vivre? Ses maigres ressources étaient épuisées. « Le soir, écrit-il, j'ai soupé en humant l'odeur des soupiraux d'où s'exhalaient les fumets des viandes et des volailles rôties des bonnes cuisines de Charleroi, puis en allant grignoter au clair de lune une tablette de chocolat fumacien. » C'est la misère et la faim. Pourquoi s'attarder plus longtemps ici?

Il s'engage sur la route de Bruxelles, passant ses nuits dans les champs, au pied des meules, mendiant dans les villages, partageant la soupe des valets de ferme. C'est l'époque du *Buffet*, de la *Maline*, des *Douaniers*, de la *Bohème*.

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées.
Mon paletot aussi devenait idéal,
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal,
Oh! là là, que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse,
Mes étoiles au ciel avaient un doux froufrou.

A son arrivée à Bruxelles, hâve et déguenillé, il s'en va trouver un ami de M. Izambard dont il a,

par hasard, entendu parler. Celui-ci s'apitoie sur lui, le loge pendant deux jours, le renippe et lui remet quelque argent. Grâce à ce léger viatique, le vagabond prend le train et se rend, pour la seconde fois, à Douai. Son maître est absent, mais avec sa désinvolture coutumière, il s'installe chez lui et attend son retour. « Rimbaud m'apparaît en faux col à la mode, à coins cassés, plastronné d'une cravate en soie mordorée, d'un effet aveuglant, un vrai dandy. » Mais la situation est plus embarrassante encore qu'en septembre. M. Izambard ne veut pas le chasser et d'autre part ne peut davantage le garder, sans avoir l'air de se faire le complice de ses escapades. Force est donc d'écrire encore à sa mère et de lui demander ses intentions. En attendant la réponse, Rimbaud recopie ses derniers poèmes, impassiblement, sur de larges feuilles de papier écolier, et seulement au recto, car « pour l'imprimerie on n'écrit jamais au dos ». La lettre maternelle vient l'arracher à ses rêves littéraires. « Ordre formel de charger la police du rapatriement, et sans frais. Défense expresse de recourir à d'autres moyens. » Et voilà comment notre homme, son petit baluchon sous le bras, est remis entre les mains du commissaire, emportant les dernières recommandations d'un maître qu'il ne devait plus revoir.

Quelques jours plus tard, le 2 novembre, il lui écrit : « Je suis rentré à Charleville un jour après

vous avoir quitté. Ma mère m'a reçu et je suis là, tout à fait oisif. Ma mère ne me mettrait en pension qu'en janvier. Eh ! bien, j'ai tenu ma promesse.

« Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous? Je m'entête affreusement à adorer la liberté libre et un tas de choses que « ça fait pitié, n'est-ce pas (1) »? Je devais repartir aujourd'hui même, je le pouvais ; j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre, et vive la liberté ! Donc je suis resté ! je suis resté ! et je voudrai repartir encore bien des fois. Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches et sortons. Mais je resterai, je resterai. Je n'ai pas promis cela. Mais je le ferai pour mériter votre affection. Vous me l'avez dit. Je la mériterai.

« La reconnaissance que je vous ai, je ne saurais pas vous l'exprimer plus que l'autre jour, je vous la prouverai. Il s'agirait de faire quelque chose pour vous que je mourrais pour le faire. Je vous en donne ma parole. »

Et il signe : « Ce sans-cœur de Rimbaud ! »

Cependant les Allemands s'approchent de Mézières. Le commandant de la place ordonne de raser tout ce qui peut gêner la défense. La foule dévaste les jardins et l'on abat, près du village de Saint-

(1) Ici Rimbaud parodie sa mère.

Julien, les gros tilleuls du bois d'Amour. C'est l'époque des promenades évoquées dans les *Illuminations*. Finies la grasse et rugueuse bohème de Belgique, les soirées passées, jambes allongées devant la table de la cuisine aux plats coloriés, dans la salle de la ferme « que parfumait une odeur de vernis et de fruits »! finies les lourdes plaisanteries échangées avec les palefreniers, en vidant les chopes de bière mousseuse, finis les œillades et les bourrades, les sous-entendus graveleux qui allument l'œil de la servante, de « la fille aux tétons énormes » que n'épeure point un baiser. Il est maintenant le familier d'un paysage désolé. « L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général... On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre ; les persiennes sont détachées. Le curé aura emporté la clé de l'église. Autour du parc les loges des gardes sont inhabitées... »

Ernest Delahaye a rapporté les longues conversations qu'il eut alors avec lui parmi les jardins saccagés. « Il est, disait-il, des destructions nécessaires. Il est d'autres vieux arbres qu'il faut abattre ; il est d'autres ombrages séculaires dont nous perdrons l'aimable coutume. Cette société elle-même, on y passera les haches, les pioches, les rouleaux niveleurs. On rasera les fortunes et on abattra les orgueils individuels. Il ne restera plus que *la nature*. »

Et comme son ami protestait : « Où achèteras-tu, lui dit-il, en cueillant une fleur d'automne, un objet de luxe et d'art d'une structure plus raffinée? »

Que lui importaient la guerre et les duretés de l'hiver? Il s'en allait tous les jours, sur les glacis bientôt couverts de neige, agaçant les mobiles placés en sentinelle et déclamant du Mallarmé : « Hosannah sur le cistre et sur les encensoirs ! » Ou bien, dans une cabane épargnée par la défense et tapie au fond d'un jardin, près du *Bois d'Amour* aux entrelacs givrés, il se blottissait des heures entières, immobile et comme insensible, fumant des pipes en lisant du Flaubert, du Dickens, du Banville ou du Leconte de Lisle.

Entre temps, toujours tourmenté par le démon d'écrire, il envoyait des vers au *Progrès des Ardennes*, un nouveau journal démocratique lancé par un photographe du nom de Jacoby. Il y ajoutait, sans plus de succès d'ailleurs, des « proses » où il insultait l'homme de Sedan et cette vieille brute de Bismarck qu'il représentait ivre et penché sur la carte de France, convoitant Paris. Son mépris englobait à la fois ceux qui envahissaient son pays et ceux qui ne savaient pas le défendre.

C'est à cette époque (en novembre 1870) qu'il écrivit *Rages de César*, *l'Eclatante victoire de Sarrebrück* (d'après une gravure belge achetée à Char-

leroi), le pathétique *Dormeur du Val* et le terrible sonnet intitulé : *le Mal.*

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu,
Qu'écarlates ou verts, près du roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu...

Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or,
Qui, dans le bercement des hosannas, s'endort

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir.

Heureusement il y a encore, dans son univers assombri, quelques éclaircies. Son démon le lâche par instants, lui accorde quelques heures de répit. Il n'aime pas Dieu, ce « sans-cœur de Rimbaud », mais il aime encore. Son nihilisme n'est pas universel : il aime les pauvres, les humbles, les malheureux, les révoltés. Il se sent le frère « des hommes qu'au soir fauve, noirs, en blouse, il voit rentrer dans le faubourg », et s'arrête, dans la rue, pour caresser les enfants accroupis près d'un soupirail qui « regardent le boulanger faire le lourd pain blond » !

Quelle jolie vision ! Il salue, d'une tape amicale, les pauvres gosses d'ouvriers tendus vers le four odorant. D'un magistral coup de crayon qui rappelle à Verlaine les croquis de Goya et avec cette

couleur chaude et douce qui fait songer aux Hollandais, il évoque *les Effarés*, les petits mendiants de Charleville, ceux qu'il a jadis connus dans la pouilleuse rue Bourbon et qui furent les amis du « poète de sept ans » :

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.
Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gros sourire
Grogne un vieil air...

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées,
Et les grillons,
Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous
Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières
Et repliés vers ces lumières
Du ciel rouvert,
Si fort, qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemise tremblotte
Au vent d'hiver.

Il y a là, comme disait Verlaine, quelque chose de tendre, de gentiment caricatural, de cordial et

de *bon*. La poésie jaillit « d'un jet franc, sonore ». L'âme en révolte semble un instant calmée et chante. Mais ce n'est qu'une trêve éphémère. De nouveau l'horizon s'obscurcit rapidement.

Investi dès le 20 décembre, Mézières fut bombardé le 31. La ville reçut 6 000 obus et ne put tirer que 150 coups de canon. Sur 500 maisons, 350 furent détruites. Malgré le danger, Rimbaud voulait sortir ce jour-là, mais sa mère avait fermé la porte et il ne put s'échapper qu'à sept heures du soir. Le spectacle — que Jules Mary trouva « horrible et magnifique » — l'écœura : « C'est laid, laid, sans grandeur. Une tortue dans du pétrole. »

Puis ce fut l'occupation avec son cortège de réquisitions, de tracasseries et de corvées, ses patrouilles et ses parades. Sarcastique, il faisait remarquer à Delahaye la méthode, la discipline allemande et, lorsque son ami soupirait : « Ah ! ces gens-là nous sont bien supérieurs ! » alors il se révoltait et, prophétiquement, découvrait leur fatalité. « Mais non, ils nous sont bien inférieurs... Les imbéciles ! Derrière leurs aigres trompettes et leurs plats tambours, ils s'en retournent dans leurs pays manger leurs saucisses, et ils croient que c'est fini. Mais attends un peu. Les voilà maintenant militarisés à outrance, et pour longtemps, et sous des maîtres bouffis d'orgueil qui ne les lâcheront pas, ils vont avaler toutes les saletés de la gloire... Je vois d'ici l'administration de fer et de folie qui va encaserner

la société allemande. Et tout cela pour être écrasés à la fin par quelque coalition ! » C'est le même sentiment qui le poussait à narguer un officier prussien racontant ses prouesses guerrières dans un café du quartier du Petit-Bois : « Il écoutait, regardait l'homme de ses yeux bleus où s'allumait une étincelle de féroce moquerie et bientôt se tordit, se tapa sur la cuisse, dans une convulsion de gaieté folle. » Rien ne lui paraissait plus stupide que cette grossièreté vaniteuse et bornée.

La maison d'Ernest Delahaye, à Mézières, fut incendiée par le bombardement et celui-ci dut émigrer chez des parents, dans des villages voisins. Mais Rimbaud, qui n'avait pas peur des randonnées à travers la neige et la boue, allait le rejoindre par tous les temps, et on les rencontrait tous deux, battant souvent la campagne au mépris des ordres allemands, pataugeant sur les routes gluantes et défiant les patrouilles. « Qu'importait la défaite? Épurement, refonte, vie nouvelle. Là-dessus, on s'emballait ferme. L'âpre vent d'hiver qui poussait devant lui des paquets de feuilles mortes, saupoudrées de glace, à travers les champs désolés, nous grisait et emportait aussi au diable nos pensées folles. »

Leurs colloques reprenaient certains jours, à Mézières, au milieu des ruines. Comme le bâtiment du Conseil de guerre avait été épargné par l'incendie, Rimbaud s'installa un beau matin avec son ami

sur les marches de son escalier de pierre grise et le convia à un régal littéraire. Il lui servit... *les Châtiments*, feuilletant avec délices la petite brochure bleue éditée clandestinement en Belgique et s'amusant à reconstituer les noms propres dont Victor Hugo n'avait donné que l'initiale. Sa haine de l'Empire était sans merci.

C'étaient aussi de longues stations à la bibliothèque municipale de Charleville. Il s'y terrait des journées entières, dévorant les œuvres les plus étranges. Au diable les classiques et les romantiques, Corneille et Lamartine ! Au rancart les Parnassiens ! Il harcelait le bibliothécaire, le père Hubert, de demandes incessantes et saugrenues. « L'excellent bureaucrate, écrit Verlaine, que ses fonctions mêmes obligeaient à délivrer à Rimbaud, sur la requête de ce dernier, force contes orientaux et libretti de Favart, le tout entremêlé de vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares, maugréait de se *lever* pour ce gamin et le renvoyait volontiers, de bouche, à ses chères études, à Cicéron, à Horace et à nous ne savons plus quels Grecs aussi. » Celui-ci ne se laissait pas émouvoir. Hargneux, avec son éternel sourire mauvais et son air de bravade, il s'obstinait à réclamer « les ouvrages malsonnants aux oreilles du bibliothécaire ». Il y eut des altercations, des gros mots. Le père Hubert n'était pas commode, et Louis Pierquin se vit un jour expulsé par lui, un coup de pied au bon endroit,

pour avoir osé demander les *Contes* de La Fontaine. Et Rimbaud se plongeait, avec ostentation, au grand scandale des habitués, dans les œuvres d'Helvétius et de Jean-Jacques, dans des traités de sorcellerie, de cabale et d'alchimie. « Qu'avait-il besoin de ces grimoires hérétiques? » Mais le futur pèlerin de l'Enfer se souciait bien de ces murmures. On pouvait grommeler autour de lui. Il prenait sa revanche... en vers. Ah! les *Assis* de la bibliothèque de Charleville, il ne les épargna pas. Dans un poème écrit en janvier 1871, il les dépeignit avec méchanceté « noirs de loupes... les poings crispés dans des manchettes sales... »

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud...

Oh! ne les faites pas lever! C'est le naufrage...
Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage!
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez cognant leurs têtes chauves
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors!...

Pauvres petits vieux ! ils poussent un soupir de satisfaction dès qu'ils voient sortir le trouble-fête. Il a claqué la porte avec humeur et, rabaissant leurs lunettes, ils se remettent à feuilleter leurs gazettes, leurs magazines et leurs almanachs préférés. Mais voici qu'un jour il rentre avec un cri mauvais : « Paris a capitulé ! » Cette nouvelle qui consterne l'assistance le jette dans la joie. Enfin, les portes de sa destinée se rouvrent. Il n'est pas fait pour vivre dans cette ville apeurée, dans cette bibliothèque sordide et poussiéreuse. Son orgueil le grise. Il s'enivre à la pensée qu'il ne ressemble pas aux autres hommes.

« Je suis, dira-t-il plus tard, le saint, en prière sur la terrasse, comme les bêtes paissent jusqu'à la mer de Palestine.

« Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

« Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

« Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l'allée dont le front touche le ciel.

« Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant. »

Oui, la fin du monde... Avancer, toujours avancer ! C'est maintenant que commence la grande aventure. A lui la « liberté libre ». A lui — qui sait? — la gloire.

Et d'abord en route pour Paris. La grande ville le fascine. Trois fois de suite, il va faire le voyage désiré.

CHAPITRE IV

L'APPEL DE PARIS

La petite vie provinciale remplit l'âme de Rimbaud d'un insurmontable dégoût. Il en a l'écœurement, la nausée. Et là-bas, par delà les bivouacs abandonnés, derrière la banlieue fumante des derniers combats du siège, Paris l'attend.

A peine l'a-t-il entrevu l'été précédent, par la lucarne grillagée de la prison de Mazas, et ce grand inconnu l'attire irrésistiblement, plus tentant, plus troublant encore dans la désolation de la défaite et l'incertitude de la destinée. Le monde est devenu plastique : tout change, tout bouillonne, tout est en fusion. Place aux forts, à ceux qui se targuent de ne pas avoir de cœur et qui sauront modeler la vie héroïque ! Il part.

La première fois — c'est le 25 février 1871 — il veut profiter du rétablissement des communications avec la capitale et, comme il a peu d'argent, vend sa montre pour payer son train. Il n'est d'ailleurs pas seul. Le « sans-cœur » est accompagné d'une jeune fille de Charleville qui, pour le suivre, a quitté famille et foyer. Ernest Delahaye a raconté

l'aventure : « Sans asile, la première nuit, ils dormirent sur un banc du boulevard. Au matin, il exigea qu'elle partît, qu'elle prît les quelques sous qu'ils possédaient à eux deux pour aller à la gare du Nord : elle serait recueillie, espérait-il, par des parents qu'elle avait dans une petite ville des environs de Paris. »

M. Marcel Coulon ne croit pas à cette fugue : elle gêne, en effet, sa thèse sur les rapports de Verlaine et de Rimbaud. Quant à Paterne Berrichon, défenseur attitré de la chasteté de l'adolescent, il la passe sous silence et ajourne jusqu'en 1873 son initiation amoureuse.

Les souvenirs de M. Louis Pierquin viennent confirmer le récit d'Ernest Delahaye : l'amie de Rimbaud est bien venue à Paris.

C'est elle qui avait les yeux violets chantés par le sonnet des *Voyelles*. Énigmatique apparition d'ailleurs, ombre fugitive qu'il est impossible de saisir, d'arrêter au passage Qui était-elle? Qu'est-elle devenue? le silence de son amant a protégé son mystère. « Rimbaud, dit M. Louis Pierquin, n'aimait pas qu'on fît allusion à ce bref et douloureux amour. Plusieurs années après, j'étais un soir attablé avec lui au café Duterme, rue du Petit-Bois, à Charleville, café où les clients, sauf le dimanche, n'étaient jamais bien nombreux. Ce soir-là, il restait silencieux, répondant à peine à mes questions. Je sentais bien que son cerveau travail-

lait, péniblement. Pour faire diversion, je lui dis : « Eh bien, où en sont tes amours? As-tu des nou- « velles de la petite? » Il plaqua son regard sur le mien, regard d'une tristesse dont je fus troublé et il me dit : « Je t'en prie, tais-toi ! » Accoudé sur la table, la tête entre ses mains, il se mit à pleurer. Cette scène navrante, je ne l'oublierai jamais. Vers neuf heures, il se leva en disant : « Allons-nous-en ! » Je l'accompagnai jusqu'à l'entrée de la forêt de la Havetière, à deux kilomètres de la ville. Il me serra la main sans rien dire, mais en étouffant un sanglot, puis il prit un sentier à travers bois. Je fus cinq jours sans le revoir.

« Peu de temps après sa mort, dans une conversation que j'eus avec Isabelle, je lui racontai ces incidents dont elle n'avait jamais rien su. « Ce que « vous me dites là, dit-elle, m'explique certaines pa- « roles incohérentes qu'il a prononcées, à plusieurs « reprises, dans son délire. »

Le dernier souvenir de l'amour secret revivait dans la mort.

Quand son amie l'eut quitté — sa vocation littéraire exigeait ce sacrifice — Rimbaud s'en alla par les rues, à la conquête de Paris. D'abord un peu étourdi par le brouhaha et le mouvement, il s'attarde aux galeries de l'Odéon, erre sans fin sur les boulevards, puis se rend chez le bon caricaturiste André Gill dont il s'était procuré l'adresse.

Le voici à sa porte. Elle était ouverte. Personne

dans l'atelier. Il entre et, avec son légendaire sans-gêne, fait, chez l'artiste, ce qu'il avait fait à la caserne de Givet, chez le sergent de mobiles, et à Douai, chez son maître Izambard : il voit un divan, se couche et s'endort. Le soir, en rentrant, André Gill, étonné, trouve chez lui ce dormeur inconnu. « Hé ! là ! Qui êtes-vous? Que faites-vous là? — Je suis Arthur Rimbaud » et notre poète d'ajouter, en se frottant les yeux, qu'on avait bien tort de l'éveiller, car il faisait justement de bien beaux rêves. « Moi aussi, reprend Gill, mais je les fais chez moi ! » et il le congédie doucement en lui donnant toute sa bourse : une pièce de dix francs ! et quelques bons conseils.

Alors, dans la ville épuisée par les horreurs du siège, que faire sans feu, sans logis, bientôt sans pain, par cette fin d'hiver rigoureuse? Il erre quinze jours au hasard, grelottant aux vitrines de libraires, couchant sous les ponts ou dans les bateaux à charbon, et, plein de rancune pour ce Paris qui ne l'a pas accueilli, il reprend, à pied, la route des Ardennes, le 10 mars 1871.

Ce que fut ce voyage, par étapes, à travers des campagnes sillonnées d'Allemands, il est aisé de l'imaginer. Fera-t-on croire aux paysans, vaguement inquiets de ses allures, que ce chemineau est un brillant lauréat du collège de Charleville? Non, ils se méfient, et Rimbaud, qui cherche asile dans les fermes, se fait passer pour un franc-tireur traqué

par l'ennemi. Il arrive à la maison, une nuit, en loques, toussant à rendre l'âme. Sa mère le soigne, le rhabille et le sermonne. « Allons, il est temps de devenir sérieux. Assez de ces fantaisies ! » Elle voudrait le faire rentrer au collège. Qu'il achève au moins ses études et se présente au baccalauréat — comme tout le monde ! Peine perdue ! c'est bien le moment ! il est en lutte avec la société et rédige alors un projet de constitution communiste, inspiré de Jean-Jacques et de Babeuf (1). Il évangélise, sur la route, le casseur de cailloux et lui prêche la Révolution. Qu'irait-il faire au collège, grands dieux? Non, il se trouve bien mieux avec Delahaye, « parmi les bouleaux, les faux-ébéniers, les robinias adolescents de bosquets légers, gris et roses, piquetés d'or et d'émeraude », ou encore au fond d'une ancienne carrière de grès ouverte aux flancs de la colline de Saint-Laurent.

L'occasion s'offre bientôt à lui de tenter, dans l'émeute, la fortune qui ne lui a pas souri dans la littérature. La lueur rouge de la Commune palpite au fond de ses rêves et l'appelle. Le voici, pour la troisième fois depuis huit mois, reparti vers Paris. A pied naturellement et sans un sou. Mais il n'est plus novice en matière de vagabondage. Qu'une carriole passe : il n'hésite pas à héler le conducteur,

(1) Ce cahier — en écriture serrée — fut montré à Delahaye en août 1871 et n'a pas été retrouvé.

à lui demander une place, et ce sont toujours quelques bonnes lieues gagnées. Il paie son trajet en contant des histoires. Un jour, un voiturier pris de boisson qui vient de le véhiculer entre des sacs de blé et des futailles, lui réclame « une image pour son gamin ». Idée fixe d'ivrogne. Pour s'en débarrasser, il arrache une page à son carnet et lui crayonne une caricature de M. Thiers.

Atteignit-il vraiment Paris cette fois? S'engagea-t-il dans les troupes insurrectionnelles? Fut-il pétroleur et fédéré, comme il s'en vanta? L'aventure est acceptée jusqu'à présent par tous ses biographes et l'on en connaît les péripéties : il se présente aux fortifications comme une recrue de province et demande à être armé ; ce n'est assurément qu'un enfant pour les rugueux communards, mais sa mine étrange et ses propos passionnés gagnent leur confiance ; ils font une quête à son profit et il les régale. Échange de générosités. Cependant, la situation des insurgés s'aggrave, Rimbaud s'enrôle dans les « tirailleurs de la Révolution », mais à la caserne de Babylone où il est logé, il ne reçoit ni armes, ni équipement. Les Versaillais approchent, et il doit s'enfuir dans le désarroi et le désordre. Les fameux triolets du *Cœur volé* seraient inspirés par cette expérience écœurante des chambrées révolutionnaires.

A cette version généralement admise et certes forte en couleur, faut-il, au risque de retrancher du rouge, opposer la sécheresse d'une argumentation

sceptique? D'abord la poésie : *le Cœur volé* est une pièce antérieure au départ de Rimbaud pour la Commune, et qu'il envoya à M. Izambard dans une lettre de Charleville, datée du 13 mai 1871. « Je serai, lui écrivait-il, un travailleur. C'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris. » Donc il est loin, à cette date, de la caserne de Babylone et ne peut en donner une description.

De plus, il est encore à Charleville le 15 mai et nous en avons la preuve par une lettre fameuse adressée, ce jour-là, à son ami de Douai, Paul Demeny. Il faudrait donc situer son expérience de la Commune entre le 16 et le 20 mai, début de la répression versaillaise et de la « semaine sanglante », mais, si on lui accorde huit jours pour aller à pied des Ardennes à la capitale (240 kilomètres !), on est bien obligé de conclure qu'il n'a pas eu le temps matériel de « brûler » Paris, ni même de s'enrôler parmi les pétroleurs.

Il se peut fort bien d'ailleurs qu'il se soit mis en route et l'on n'a aucune raison de mettre en doute l'épisode souvent raconté de la forêt de Villers-Cotterets. Une nuit, sous une lune de Raffet, comme dit Verlaine, il échappe, par miracle, à une patrouille de uhlans, en se jetant, tremblant de peur, dans un fourré, les oreilles bourdonnantes du cliquetis des armes et du galop des chevaux. Ce sont

les mêmes fatigues, les mêmes misères, les mêmes dangers que lors du retour précédent. Et quand il arrive à Charleville, il est plus énervé, plus âpre que jamais.

Humilié dans son génie que nul n'a reconnu, dans son idéal révolutionnaire qui a été vaincu, il va l'être dans son orgueil d'homme.

Une idylle qu'il ébauche avec la fille d'un industriel de Charleville — un voisin — se brise dans le ridicule et la confusion. A la fin de mai 1871, en sortant de la maison, il avait aperçu, derrière les rideaux d'une fenêtre du quai de la Madeleine, une brunette au bleu regard « illaudable ». Elle lui parut fort aguichante. Il lui envoya des vers — une déclaration lyrique — et avec cette candeur gauche qui survivait à ses accès de cynisme désabusé, lui fixa un rendez-vous au square de la gare. La belle parut, escortée d'une servante complice et roublarde, toisa le grand dadais timide, mal habillé, empêtré, « effaré comme trente-six millions de caniches nouveau-nés » et passa moqueuse, avec un sourire méprisant. Décidément le jeune poète ne faisait aucune impression sur la petite bourgeoise.

Dès lors, froissé par cette déconvenue, il sombra dans l'amertume et la rancœur. Sa révolte ne connut plus de retenue. C'est pendant cet été 1871 qu'il écrit l'invective : *Mes petites amoureuses* et la plupart de ses poésies cyniques et irréligieuses :

les Accroupissements, *les Pauvres à l'église*, *les Premières communions*. Avec *Paris se repeuple*, il éclate en fureurs contre les briseurs d'émeute, contre le gouvernement de Thiers, contre la femme aussi, éternelle complice des bourgeois repus d'or.

> Société ! tout est rétabli : les orgies
> Pleurent leur ancien râle aux anciens lupanars...

Il effraie sa mère et ses sœurs par son irritabilité, offusque les bourgeois de Charleville par ses grossièretés, ses bravades et son désordre, et les gamins des environs, le voyant passer, l'air provocant, les vêtements souillés, les cheveux démesurément longs, traînant en boucles sur ses épaules, la pipe tombante au fourneau renversé, se le montrent du doigt, le font « enrager », comme on dit en Ardenne, et lui lancent des cailloux.

Un jour, sur la place Ducale, il est interpellé par un jeune bureaucrate qui, croyant l'offenser, lui tend quatre sous : « Tiens, mon petit, prends ça, et va te faire couper les cheveux. » Mais lui, plus fort que le loustic, les met sans broncher dans sa poche : « Ce sera, dit-il, pour nous payer du tabac. » Il indigne surtout la « buraliste », vieille dame sévère au regard d'aigle et au nez crochu, en entrant dans sa boutique, brûle-gueule aux dents, casquette vissée sur la tête, et en demandant d'un ton impératif : « Pour un sou de tabac à pipe ! » Et de temps à autre, afin de se distraire, sur les bancs des pro-

menades ou la porte des églises, il écrit à la craie, en vastes majuscules : « Mort à Dieu ! »

Comment y aurait-il place, dans son âme intraitable, pour un compromis, quel qu'il soit, avec la religion, avec la société, avec la littérature? Il ne s'agit pas d'être d'accord avec son temps, il s'agit, au contraire, de le dépasser, de le devancer, d'être un prophète ou un voyant.

Dans deux lettres caractéristiques, écrites à deux jours d'intervalle, l'une du 13 mai 1871, à M. Izambard, l'autre, du 15, à Paul Demeny, il expose sa théorie de la poésie nouvelle et sa conception du poète-voyant. La première est encore inédite (1), la seconde, plus étendue, pleine d'une obscurité fulgurante et d'une sarcastique abondance, a déjà été publiée.

Rien n'a existé en poésie, dit Rimbaud, depuis la Grèce. Rien, sinon des siècles de versification. « La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver. Cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'*égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un

(1) M. Izambard se réserve de la publier ultérieurement.

homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage. Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire voyant. Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit — et le suprême savant. Car il arrive à l'*inconnu!* Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! »

Suit une curieuse page d'histoire littéraire : « Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. Hugo, *trop cabochard*, a bien du *vu* dans les derniers volumes : les *Misérables* sont un vrai poème... Musset est quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses et prises de visions — que sa paresse d'ange a insultées ! Oh ! les contes et les proverbes fadasses ! O les *Nuits*, ô *Rolla*, ô *Namouna*, ô *la Coupe!* tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré ; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie

qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine, commenté par M. Taine ! Printanier, l'esprit de Musset ! Charmant, son amour ! En voilà, de la peinture à l'émail, de la poésie solide ! On savourera longtemps la poésie *française*, mais en France. Tout garçon épicier est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste emporte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet...

« ...Les seconds romantiques sont très voyants : Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un *vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste, et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles. »

Les formes vieilles, qu'elles disparaissent ! S'il les a utilisées, il le regrette, il en a honte. Aussi est-il parfaitement logique avec lui-même quand il écrit un mois plus tard, le 10 juin, à Paul Demeny :

« Brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mes séjours à Douai. » Il travaille maintenant à réaliser sa poétique idéale : il va écrire : *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* et *Bateau ivre*.

On sait combien peu d'écrivains de son époque

trouvent grâce devant lui : de ces deux poèmes, il enverra l'un à Théodore de Banville et portera l'autre à Verlaine.

Le 14 juillet 1871, il écrit à Banville : « Vous rappelez-vous avoir reçu de province, en juin 1870, cent ou cent cinquante hexamètres mythologiques, intitulés *Credo in unam* (1). Vous fûtes assez bon pour répondre. C'est le même imbécile qui vous envoie les vers ci-dessus. » Ce poème, intitulé : *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* et publié, l'an dernier, par M. Marcel Coulon, est une divagation funambulesque où s'exprime, avec une prodigieuse originalité verbale, l'ingéniosité ordurière de Rimbaud. M. Coulon l'a rapproché avec raison de *Bateau ivre :* il est, « dans le plan comique » ce que l'autre poème sera « dans le plan sublime ». C'est « le même coup d'aile imaginative dans l'exotisme. A ces végétaux français de toujours, hargneux, phtisiques, ridicules, Rimbaud oppose la flore inconnue, inouïe, inédite, inexistante, des tropiques et des Florides de ses impossibles songes. Mais en même temps qu'il froisse leurs pétales à ces roses, à ces lys, à ces violettes, à ces myosotis détestés — détestés parce qu'il les a, parce qu'ils existent, et que c'est ce qu'il n'a pas, ce qu'il ne peut pas avoir, ce qui n'existe pas qu'il lui faut — il condamne sa sottise, son absurdité. »

(1) C'est la poésie publiée sous le titre : *Soleil et chair.*

Gouailleur, il se raille lui-même et s'interpelle avec ironie :

Oui, trouve au cœur des noirs filons
Des fleurs presque pierres — fameuses !
Qui vers leurs durs ovaires blonds
Aient des amygdales gemmeuses !

Sers-nous, ô farceur, tu le peux,
Sur un plat de vermeil splendide
Des ragoûts de lys sirupeux
Mordant nos cuillers d'alféniде !

Et pour finir :

Surtout rime une version
Sur le mal des pommes de terre...

Ah ! l'éternel sarcasme, l'élan toujours brisé, l'envolée qui retombe dans la dérision, la lassitude, la nausée. Jamais il ne sera donc satisfait et sous son regard blasé se fanent toutes les fleurs, pâlissent toutes les étoiles !

Vers la fin d'août 1871, avant d'avoir vu la mer, il écrit le poème qui, peut-être plus qu'aucune autre de ses œuvres, l'a rendu célèbre : *Bateau ivre.* Il y a là les mêmes audaces, les mêmes incohérences, les mêmes richesses. Décidé à rompre avec les anciennes formules, les procédés traditionnels de notation littéraire qui ont fixé et usé le monde mobile et rebelle des sensations, aspirant à renouveler la frappe des mots qu'il trouve démonétisés, il affirme, avec une maîtrise stupéfiante chez un collégien de seize ans, son langage si violemment

personnel. A l'arrangement logique des images connues il substitue le jaillissement effervescent de nouvelles combinaisons verbales. De ses lectures d'écolier : *Vingt mille lieues sous les mers* et les *Travailleurs de la mer*, se lève une merveilleuse vision. Et dans ce poème qui s'enfle comme une libre marée, il dit, prophétiquement, grâce à un symbole sans cesse enrichi et sans cesse déployé, sa légendaire et pathétique destinée : tout voir, tout sentir, tout épuiser, tout explorer, tout dire. Vers l'inouï, vers l'invisible, vers l'innommable, l'entraîne sa curiosité passionnée, sauvage :

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir...

Voici le fond des mers :

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec ienteur,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

Le bateau sans pilote, entraîné à la dérive dans l'ivresse des contemplations idéales, a tout vu, les grandes batailles de la houle, les cataractes inconnues, visions uniques, jamais identiques à elles-mêmes, jamais partagées par d'autres spectateurs :

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises
Échouages hideux au fond des golfes bruns.

Il s'est baigné « dans le poème de la mer infusé d'astres », où passent les « poissons d'or » parmi les « écumes de fleurs ». Comme le poète, « planche folle escortée des hippocampes noirs », il a parcouru l'océan des idées et des images. Il a été le « fileur éternel des immensités bleues » et maintenant il est las. Et Rimbaud aboutit ici au nihilisme intégral :

Mais vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes
Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aille à la mer !

A qui lire de tels vers, quand on a seize ans et qu'on habite Charleville? Ce n'est pas commode, assurément, d'avoir un public. « J'ai quitté depuis plus d'un an, écrit-il en août à Paul Demeny, la vie ordinaire pour ce que vous savez (1). Enfermé sans cesse dans cette inqualifiable contrée ardennaise, ne fréquentant pas un homme, recueilli dans un travail infâme, inepte, obstiné, mystérieux, ne répondant que par le silence aux questions, aux apostrophes grossières et méchantes, me montrant digne dans ma position extra-légale, j'ai fini par provoquer d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb. Elle a voulu m'imposer le travail perpétuel, à Charleville (Ardennes) ! Une place

(1) L'état de « voyant ».

pour tel jour, disait-elle, ou la porte. Je refusai cette vie, sans donner mes raisons : c'eût été pitoyable. Jusqu'aujourd'hui, j'ai pu tourner ces échéances. Elle en est venue à ceci : souhaiter sans cesse mon départ, ma fuite ! Indigent, inexpérimenté, je finirais par entrer aux établissements de correction. Et dès ce moment, silence sur moi... » Et il ajoute : « Je veux travailler libre : mais à Paris que j'aime. »

Dans son désir de regagner la capitale, Rimbaud noircit le tableau de sa détresse intellectuelle. Il n'est pas aussi seul qu'il le dit et fréquente, sans déplaisir, outre Delahaye, quelques camarades de collège ou compagnons de café : Ernest Millot, Louis Pierquin, le professeur Lenel, et surtout deux joyeux vivants, d'esprit « avancé », que n'effarent ni sa poésie ni son débraillé : Bretagne et Deverrière.

Bretagne était un « rat-de-cave » athlétique et ventru, grand culotteur de pipes et volontiers bohème, qui connaissait Verlaine et se piquait de littérature. Il ressemblait à un débonnaire Henri VIII ou au buveur du *Bon bock* de Manet. D'ailleurs musicien, excellent violoniste et doué d'un talent de caricaturiste qu'il exerçait avec une facilité verveuse et mordante. Deverrière, gros garçon jovial, radical et barbu, grand lecteur d'Helvétius, avait été professeur et était alors rédacteur au *Nord-Est*, le journal républicain des Ardennes.

On imagine sans peine le trio d'amis attablé dans

un café de la place Ducale, sous les arcades aux cintres surbaissés, discutant autour des chopes mousseuses, dans la fumée des tabagies. En caressant sa barbe noire, Bretagne narrait sa rencontre avec Verlaine, en Artois. Personne n'était plus accueillant, certes, que le poète des *Fêtes galantes*. Puisque Rimbaud voulait aller à Paris et s'y faire un nom, pourquoi ne pas lui écrire? Encouragé, celui-ci fit copier par Delahaye, en petite ronde, ses derniers poèmes et joignit à cette calligraphie « une longue lettre en écriture serrée où il disait son idéal, ses rages, ses enthousiasmes, son ennui, tout ce qu'il était. » Bretagne appuya le tout d'un *post-scriptum* affectueux, et, quinze jours plus tard, Verlaine, enthousiasmé par ces accents étranges et nouveaux, invitait à venir à Paris l'auteur de *Bateau ivre*.

CHAPITRE V

LE TEMPLE DES MUSES

« La veille de son départ, raconte Ernest Delahaye, Rimbaud voulut faire une dernière promenade aux environs de Charleville. C'était en septembre 1871. La lumière était glorieuse et douce, l'air léger, d'une tiédeur charmante, tout invitait à l'espoir. Nous nous assîmes à la lisière d'un bois : « Voici, dit-il, ce que j'ai fait « pour *leur* présenter en arrivant. » Et il me lut *Bateau ivre*. A l'audition d'une aussi éclatante merveille, je célébrai à l'avance l'entrée foudroyante qu'il ferait ainsi dans le monde littéraire. — Ah ! oui, reprit-il, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien. Et cependant? Ce monde de lettrés, d'artistes ! Les salons ! Les élégances ! Je ne sais pas me tenir, je suis gauche, timide, je ne sais pas parler. Oh ! pour la pensée, je ne crains personne, mais... Ah ! qu'est-ce que je vais faire là-bas? »

Cette fois, c'était un départ sérieux : il allait

jouer son destin. Il s'en allait, non plus en vagabond, mais en voyageur correct. Sa mère, qui désespérait d'en faire un employé rangé, ne fut pas fâchée de le voir s'éloigner et, fidèle à son habitude, ne lui donna pas un sou, mais lui acheta un complet neuf. Deverrière lui remit vingt francs pour payer son train. Adieu donc, Charleville, la Meuse vive et frissonnante sous l'arche du Vieux-Moulin, adieu les remparts de Mézières, moussus et baignés d'eau verte, les cafés de la Place Ducale, nichés comme des caves sous les arcades des hauts pavillons Louis XIII aux toits glissants et bleus. Dans la brume dorée que traversait son train, filant au crépuscule vers Paris, il voyait s'étager, sur une Acropole de rêve, les portiques et les frontons du Temple des Muses !

« Venez, chère grande âme, on vous attend, on vous désire », avait écrit Verlaine. A dire vrai, ce n'était pas chez lui, mais chez ses beaux-parents, 14, rue Nicolet, aux flancs de la Butte Montmartre qu'il offrait ainsi l'hospitalité. Il avait épousé, l'année précédente, la petite Mathilde Mauté, fille d'un ancien notaire normand. La lune de miel fut courte. La *Bonne Chanson* des fiançailles s'éteignit rapidement dans le fracas de la guerre. Ce furent bientôt les horreurs du siège de Paris, la vie irrégulière du garde national, les beuveries aux remparts, l'énervement de la Commune. La jeune

femme se lassait des scènes d'ivrognerie, des jurons et des brutalités.

> Vous n'avez pas eu toute la douceur ;
> Cela, par malheur, d'ailleurs, se comprend...

Et maintenant voici que son mari lui imposait, en l'absence de son père et dans l'appartement familial, la présence d'un inconnu, d'un abord vraiment bien peu engageant.

Verlaine lui-même avait été surpris. Il s'attendait à voir un homme d'une trentaine d'années, ne le reconnut pas à la gare de l'Est et ne le trouva qu'une heure après l'arrivée du train, commodément installé chez lui. C'était un gamin maigrichon et hirsute, grand paysan dégingandé aux grosses mains rouges, aux allures gauches, « une vraie tête d'enfant dodue et fraîche, écrira-t-il, sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore. » Il avait l'accent ardennais, l'air très provincial et, comme dit Mallarmé, « je ne sais quoi de fièrement poussé de fille du peuple », mais il attirait par l'ovale harmonieux de son visage et ses yeux « de nuit d'été », ces yeux d'acier piqué d'or à l'iris bleu serti d'un anneau plus sombre, ces yeux « cruels » où luisait et souriait pourtant une sorte de douceur. Son teint s'était hâlé ; sous ses cheveux châtain clair, toujours en désordre, son expression s'était durcie. Sa bouche, forte, charnue et rouge, avait un pli amer et narquois.

Le premier dîner rue Nicolet fut effarant. Il y avait là Mme Mauté, la belle-mère de Verlaine, sa femme, enceinte de huit mois et assez souffreteuse, et Charles Cros, le physicien-poète, invité pour la circonstance. Le père Mauté était en voyage. On se mit à table sans entrain. Rimbaud mangeait goulûment, le nez dans son assiette, sans dire un mot, jetant parfois à la dérobée un regard hostile et méfiant. Lui aussi était déjà déçu. Les deux femmes se mirent en frais de conversation : était-il fatigué? avait-il fait un bon voyage? et c'est à peine s'il desserra les lèvres, répondant d'un air excédé ! Alors Charles Cros le questionna sur ses vers. Silence insolent et têtu. Les coudes sur la table, il alluma une pipe, en tira quelques bouffées, puis se leva et alla se coucher.

On devine les réflexions qu'échangèrent ensuite les convives : « Il n'est pas drôle, le gaillard !... puis enfin... cette absence totale de manières... le beau-père ne le supportera pas une minute quand il rentrera, etc. » Verlaine essaya bien de le défendre un peu, mais le lendemain et les jours suivants, les choses se gâtèrent. Rimbaud était de plus en plus gêné et irrité par ce milieu bourgeois qui ne différait pas sensiblement du sien. Il y retrouvait le goût et les façons de Charleville, le style Louis-Philippe, le guéridon et la pendule de l'appartement de sa mère, le pastel défraîchi de l'ancêtre dans la chambre à coucher. Un poète,

dans son esprit, devait vivre autrement ! Il le dit crûment à Verlaine qui ne demandait qu'à s'en persuader, à distendre les liens de la vie domestique, à reprendre sa liberté. Il l'entraîna dans de longues beuveries aux terrasses des cafés. On les vit descendre tous les jours sur la rive gauche, faire la navette entre le café de Cluny et le café Tabourey, près de l'Odéon, où ils rencontraient de vagues gens de lettres, et c'est toujours très tard qu'ils s'arrachaient aux terrasses du Quartier Latin pour remonter à Montmartre. Ils rentraient souvent ivres : ce qui provoqua, entre Verlaine et sa femme, de nouvelles scènes de ménage. D'autre part, le père Mauté annonçait son retour et l'on redoutait son humeur acariâtre et tranchante. Allait-on vivre une vie d'enfer? Heureusement, au bout d'une quinzaine, Rimbaud déguerpit.

Que devint-il alors? on ne sait. Verlaine le rencontra un jour, errant seul par les rues, hâve, à moitié mort de faim, les vêtements souillés et déchirés et alla plaider sa cause auprès du bon maître Théodore de Banville. Celui-ci loua pour le vagabond, rue de Buci, une chambre d'étudiant où sa femme fit monter un lit. A peine arrivé, Rimbaud, qui avait traîné dans quelque asile de nuit et en était sorti couvert de vermine, se déshabilla prestement, enleva sa chemise crasseuse et, s'approchant tout nu de la fenêtre, au grand scandale des voisins, en fit un paquet qu'il jeta dans la rue.

Plaintes, explications. « Je ne pouvais tout de même pas me coucher dans un lit si propre, dit-il à Banville, avec mes hardes pleines de poux ! »

Quelques jours plus tard, d'ailleurs, il avait déménagé. Le lit prêté par Mme de Banville fut transporté dans le laboratoire où Charles Cros habitait avec le peintre Michel de l'Hay. Puis le musicien Cabaner — celui que Verlaine appelait savoureusement : « Jésus-Christ après trois ans d'absinthe » — l'accueillit chez lui rue Racine. Enfin, comme il voulait être indépendant, ses protecteurs se cotisèrent pour lui assurer une rente... de trois francs par jour et l'installèrent, avec quelques meubles chétifs, moyennant une location de... vingt-cinq francs par an, dans une mansarde de la rue Campagne-Première. Il y resta trois mois, de janvier à avril 1872, et c'est alors qu'il fit la connaissance de Forain.

Verlaine était de plus en plus enthousiaste. Pour lui, Rimbaud sortait de son mutisme. Quel compagnon ! son intelligence, sa vision originale le fascinaient. Mais dès qu'il le menait chez des amis ou dans les milieux littéraires, c'était une source de déceptions, d'incidents et de déboires.

Sauvagerie, gaucherie, cynisme, décidément « l'enfant prodige » avait contre lui toutes les apparences. Avec sa timidité brutale et son absolutisme effrayant, il ne put ou ne voulut s'adapter ni aux convenances sociales ni aux lois élémentaires de la

courtoisie littéraire. Il ne respectait rien, ni personne.

Un jour, l'ami et le biographe de Verlaine, Edmond Lepelletier, invita les deux amis à dîner. Rimbaud fut insupportable. « D'abord, écrit son hôte, il ne desserra pas les dents pendant toute la première partie du repas, n'ouvrant la bouche que pour demander du pain ou à boire, d'un ton sec, comme à une table d'hôte, puis à la fin, sous l'influence d'un bourgogne énergique dont Verlaine lui versait largement, il devint agressif. Il lança des paradoxes provocateurs et émit des apophtegmes destinés à appeler la contradiction. Il voulut notamment me plaisanter en m'appelant « saluer de morts » parce qu'il m'avait aperçu soulevant mon chapeau sur le passage d'un convoi. Comme je venais de perdre ma mère, deux mois auparavant, je lui imposai silence sur le sujet et le regardai de certaine façon qu'il prit en assez mauvaise part, car il voulut se lever et s'avancer, menaçant, de mon côté. Il avait pris, nerveusement et sottement, sur la table un couteau à dessert, comme arme sans doute. Je lui collai la main à l'épaule et le forçai à se rasseoir aussitôt, en lui disant que, n'ayant pas eu peur des Prussiens, ce n'était pas un polisson comme lui qui m'intimiderait. J'ajoutai sans grande colère, plutôt plaisantant, que, s'il n'était pas content et s'il persistait à nous embêter, j'allais le reconduire jusque sur l'escalier à grands coups de

pied dans le bas du dos. Verlaine s'interposa, me pria de ne pas me fâcher, excusa son ami, et Rimbaud se tut jusqu'à la fin du repas, se contentant de boire largement et de s'entourer de nuages de fumée, pendant que Verlaine récitait des vers. »

Celui-ci ne se décourageait pas : malgré ces incidents, il était fier de son protégé et voulait l'exhiber partout. Il l'introduisit dans les cénacles littéraires et le mena chez Victor Hugo. Si le vieux poète ne le salua pas, comme on l'a prétendu, du nom de « Shakespeare enfant » (cette appellation semble avoir été adressée à Glatigny), il le reçut du moins avec sa bienveillance olympienne et sa grandiloquence facile. Fantin-Latour obtint de Rimbaud une seule séance de pose, au cours de laquelle « le sujet » ne daigna pas proférer un mot, et le plaça, tel qu'il le vit, accoudé comme un écolier boudeur et maussade, dans son célèbre tableau : *le Coin de table*, à côté de Léon Valade, d'Émile Blémont, de Verlaine, de Jean Aicard et de Camille Pelletan.

C'est en novembre 1871 que Delahaye, conduit par Verlaine, alla rendre visite à son ami, à l'Hôtel des Étrangers, rue Racine. Il le trouva dans un salon crasseux, présidé par Cabaner, au milieu d'hommes de lettres et d'esthètes dûment chevelus et barbus. « Ce que je vois surtout, c'est, couché sur un divan, Rimbaud qui se lève à notre arrivée, qui se détire, qui se frotte les yeux, fait la grimace pitoyable de l'enfant brusquement tiré

d'un lourd sommeil. Développé, mis debout, il me parut immense... il avait en quelques semaines grandi de plus d'un pied. » (1 m. 80 !) « Adieu les joues rondes d'autrefois, mais sur ses traits allongés, osseux, rougeoyait, terrible autour des yeux d'azur, le teint d'un cocher de fiacre. » Il était débraillé et sordide, vêtu d'un long pardessus mastic deux fois trop large pour lui et lamentablement fripé, coiffé d'un feutre graisseux, déteint et informe. « Il nous expliqua qu'il venait d'absorber du haschich et s'était couché ainsi pour avoir les délicieuses visions promises. Mais four complet. Il avait vu des lunes blanches, des lunes noires se poursuivant avec des vitesses variables, et puis c'était tout... sans compter de l'embarras d'estomac et un fort mal de tête. Je lui conseillai de prendre l'air. Nous fîmes une assez longue promenade sur le boulevard et autour du Panthéon. Il me montra des déchirures qui blanchissaient les colonnes. « Ce sont des balles, dit-il. » Partout, du reste, on voyait sur les maisons de ces traces laissées par les griffes de la mitraille. Je lui demandai où en était Paris au point de vue idées. D'un ton las, il répondit quelques mots brefs qui révélaient un écroulement d'espoir : « Néant, chaos, toutes les réactions possibles et même probables. »

En dépit des efforts de Verlaine, Rimbaud ne réussit pas. Le Temple des Muses lui resta fermé. Ses vers semblaient des défis à la poésie, son atti-

tude était un défi à la camaraderie littéraire. « Passant considérable », dit Mallarmé. En réalité, passant énigmatique et déplaisant. Un soir, au dîner des « Vilains Bonshommes » qui réunissait au café du théâtre Bobino, rue Madame, des écrivains comme Banville, Hérédia, Coppée, une altercation s'éleva entre Rimbaud et le photographe Carjat. Le « gosse », pris de boisson, interrompait systématiquement l'un des convives (Jean Aicard, a-t-on dit, qui lisait un de ses poèmes), hachant sans répit la récitation du mot de Cambronne. « Morveux, s'écria Carjat impatienté, si tu ne te tais pas, je vais te tirer les oreilles ! » Mais l'autre, excité par le vin, saisit la canne à épée de Verlaine, fonça sur son contradicteur et le blessa légèrement. Ce fut un tollé général. Le peintre Michel de l'Hay désarma le gamin, le reconduisit, à moitié dégrisé, à son domicile rue Campagne-Première, et l'on décida de l'exclure désormais de ces agapes. Ainsi peu à peu celui qui était venu à Paris pour conquérir la littérature ne faisait que s'aliéner les littérateurs. Bien que Verlaine lui fût de plus en plus attaché — et cela commençait à faire marcher les mauvaises langues — il quitta brusquement la capitale en avril 1872.

Ce séjour de six mois ne lui fut pas inutile. En se heurtant de front à l'esthétique régnante du Parnasse, il prit plus encore conscience de son originalité. Au diable, les « morceaux » d'anthologie, les

compositions ingénieusement agencées d'un Leconte de Lisle et d'un Heredia ! L'iconoclaste mutilait avec une joie sauvage les bas-reliefs du Temple des Muses. Il était, selon l'expression d'Ernest Delahaye, un sensationniste. Ce qu'il cherchait, c'étaient des sensations, des transpositions, des déformations.

Il éprouvait plus impérieusement que jamais le besoin d'accorder la musique et la peinture, les arts du dessin et les arts du rythme, de trouver ce langage poétique qui intéressât à la fois tous les sens, qui fût « de l'âme pour l'âme », qui résumât « tout, parfums, sons, couleurs », comme il l'avait écrit à son ami Paul Demeny. Il aurait pu écrire, en exergue au tableau musical : *les Chercheuses de poux*, le fameux vers de Baudelaire : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »

La sensation initiale qui a donné naissance à ce joli poème, c'est peut-être la mansarde de la rue de Buci où Mme de Banville lui fit installer un lit et où il secoua sa vermine. Mais quelle transposition fine et rare, quelle harmonieuse polychromie !

Quand le front de l'enfant plein de *rouges* tourmentes
Implore l'essaim *blanc* des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de *frêles* doigts aux ongles *argentins*.

Elles assoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air *bleu* baigne un fouillis de fleurs
Et dans ses *lourds* cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts *fins*, terribles et charmeurs.

Il écoute *chanter* leurs haleines craintives
Qui *fleurent* de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un *sifflement*, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il *entend* leurs cils *noirs battant* sous les *silences*
Parfumés, et leurs doigts électriques et *doux*
Font *crépiter*, parmi ses *grises* indolences,
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le Vin de la Paresse,
Soupir d'*harmonica* qui pourrait délirer :
L'enfant se sent, selon la lenteur des *caresses*,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

A peu près de la même période datent le *Quatrain* et le célèbre sonnet des *Voyelles*, inspiré, croit-on, par le souvenir d'un abécédaire d'enfant et où certains symbolistes ont vu le code de l'instrumentation verbale.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

Rimbaud est épris de sensations neuves, d'images inédites et il les recherche, au besoin, dans l'ivresse, l'excitation de l'alcool ou du haschich, les fumées du tabac. Il s'efforce de découvrir de nouveaux rythmes et ses hardiesses prosodiques iront en s'accentuant jusqu'au moment où son vers, de plus en plus libre, l'amènera à la prose des *Illuminations* et de la *Saison en enfer* (1).

(1) C'est à cette époque que Rimbaud écrit ces poèmes

Il est inutile de souligner l'influence que cette esthétique téméraire exerça sur Verlaine. Avec la *Bonne chanson*, celui-ci s'écartait déjà de l'idéal parnassien. La glace des *Poèmes saturniens* fondait, l'eau cristalline s'échappait et répandait partout, mobile et sinueuse, sa ruisselante mélodie. Au contact de Rimbaud, son ami va donner à sa poésie un accent plus personnel et, si je puis dire, plus arbitraire encore. Sa technique s'assouplira davantage et, dans les *Romances sans paroles*, il mettra en pratique les préceptes qu'il exprimera plus tard dans son *Art poétique :* « De la musique avant toute chose... »

Mais on devine déjà qu'il restera très en deçà des audaces de Rimbaud. Son tempérament de poète caressant et doux saura se mouvoir dans le cadre des rimes, sa tendresse câline se bercera de chansons voilées et assourdies,

> Car nous voulons la nuance encore,
> Pas la couleur, rien que la nuance.

Au contraire, Rimbaud aimera le choc des couleurs fulgurantes, la cascade des images heurtées, le flux et le reflux de la prose rythmée.

Il y a d'ailleurs, entre les deux poètes, une différence fondamentale. Tous deux peuvent être bohèmes et vagabonds, mais Rimbaud est avant

historiques en prose intitulés : *Photographies du temps passé*, qui n'ont pas été retrouvés.

tout un cérébral et un volontaire, Verlaine un sentimental et un faible. L'adolescent au visage d'enfant, à l'ovale « d'ange en exil », a une intelligence lucide et aiguë, une énergie sauvage. L'autre, avec son masque qui tient à la fois du Tartare et du faune, est le « pauvre Lélian » qui ne peut vivre sans amour et sans péché.

Le premier est un visionnaire, un idéaliste forcené. Aucune conciliation n'habite dans son âme intraitable ; il ne s'accordera ni avec la littérature, ni avec la société, quittera l'Europe et maudira la civilisation. Le second traînera sa poésie dans les cabarets et les hôpitaux, errera dans les églises et les lupanars, passera naïvement du bouge au confessionnal. Il est toute faiblesse et toute compromission.

Affronterai-je ici, après tant d'autres, l'irritant, l'insoluble débat?

Qu'il y ait eu, entre ces deux hommes — natures si opposées, si bien faites pour se compléter — une amitié ardente et qui prit, chez Verlaine, un accent passionné, exigeant, jaloux, un caractère morbide, c'est vrai et cela n'a rien d'étonnant. Dirai-je, avec les ennemis de Rimbaud et les partisans de Mme Verlaine, qu'il y eut entre eux autre chose, ce que le jugement du procès en séparation appelle tout crûment « des relations infâmes »? Des biographes aussi différents de tendance que Lepelletier, Bourguignon et Houin, Delahaye et Berrichon, des con-

temporains, amis des deux poètes, comme Louis Pierquin, semblent tous d'accord pour répondre *non*. Mais M. Marcel Coulon soutient, avec du talent et des arguments, la thèse adverse.

Vais-je, à mon tour, instruire le procès, établir des dossiers, aligner des preuves, interpréter des textes? Verlaine et Rimbaud ont, l'un et l'autre, multiplié en vers et en prose les déclarations les plus équivoques et d'ailleurs les plus contradictoires. D'un côté, nous avons affaire à des confessions suspectes, de l'autre à une autobiographie sincère, mais terriblement transposée et déformée. Que conclure? En face de pages inquiétantes comme le poème de Verlaine : *Laeti et errabundi*, et surtout le sonnet : *le Poète et la Muse*, écrit « à propos d'une chambre rue Campagne-Première », on peut toujours placer les dénégations formelles de ses lettres à Lepellettier, en face des *Délires* d'une *Saison en enfer*, la déposition non moins radicale de Rimbaud après le drame de Bruxelles. Où est la vérité? De tous ces textes, sollicités en des sens différents, on peut tirer tout ce qu'on veut.

Retenons-en seulement ceci : l'accusation des moralistes s'accorde trop aisément avec tout ce que nous savons, par ailleurs, de la vie de Verlaine, de son instabilité sensuelle, de ses débauches... variées, de sa lubricité effrénée et faunesque. Mais elle ne paraît guère en harmonie avec ce que nous connaissons de Rimbaud, de sa nature cérébrale

égoïste, farouchement fermée. « Peu de passion, écrit Verlaine lui-même, se mêle à sa plutôt intellectuelle et en somme chaste odyssée. » Il ne se donne jamais, ni à Dieu, ni aux hommes.

S'est-il prêté, pendant un temps, dans la promiscuité et l'entraînement d'une bohème assez sordide, soit par indifférence immoraliste, soit par dérèglement systématique et curiosité de « voyant », soit par jeu, bravade ou cynisme, aux fantaisies sexuelles de Verlaine, aux priapées des *Hombres*, ce n'est pas certain, c'est, à mon avis, peu probable, mais c'est après tout possible, et j'ajouterai que cela n'a pas l'importance que d'aucuns y attachent. A cette époque, il vient d'avoir dix-sept ans et, en dépit de sa brève aventure de février 1871, n'est encore qu'un collégien. Ses expériences de la vie sensuelle ne dépassent guère celles d'un adolescent travaillé par la puberté. Il n'y a vraiment pas de quoi crier à l'inversion ! Rimbaud n'est jamais le prisonnier d'une habitude et ce n'est, certes, pas lui qui a entraîné Verlaine sur les sentiers de la perversité. Laissons donc là les indiscrétions et les médisances et tenons-nous-en à ses affirmations du procès-verbal de Bruxelles. Tant pis pour les disciples de Freud, les lecteurs friands de théories panérotiques et de psychanalyse !

Quoi qu'il en soit, lorsque Rimbaud quitta Paris, après six mois de séjour, en avril 1872, l'amitié de Verlaine fut impuissante à le retenir, à calmer son

irritation et sa révolte contre la littérature régnante. Il laissa à son ami ce manuscrit de la *Chasse spirituelle* qui n'a pas encore été retrouvé et revint à Charleville pour y vivre assez seul. Il circulait toute la journée dans les environs, mû comme par un rêve intérieur, et la nuit, travaillait, commençait ses *Illuminations :* « Mais cela ne mène pratiquement à rien, lui disait sa mère. — Tant pis, il le faut ! » répondait-il.

Il le faut — oui — jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'usure, qui sait même, jusqu'à la folie. Ce n'est pas lui qui capitulera, qui s'accommodera des petites recettes, des modes littéraires, des formules et des confraternités de cénacles. Il est revenu de Paris, plus dégoûté que jamais. Quoi ! l'art rédempteur, l'art du « voyant » qui doit soulever l'humanité, serait ainsi l'apanage de quelques esthètes à monocles, de quelques élégants Parnassiens de salon? Ah ! stupide civilisation ! Pourquoi la Commune n'a-t-elle pas brûlé la coupole de l'Institut? Et c'est ainsi que, de plus en plus, il prend le contrepied de tout ce qui existe.

A force de vouloir être un « voyant », il arrive à être un malade. Il commence à s'user par « le long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». Il aboutit à ce qu'il appellera plus tard « l'une de ses folies » : l'alchimie du verbe.

« J'inventai la couleur des voyelles ! A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. Je réglai la forme

et le mouvement de chaque consonne et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction... j'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. »

Conception évidemment héroïque du poète où s'expriment son orgueil immense, sa nature dévoratrice et aventurière, mais qui le mène droit à l'abîme. Par réaction contre les cénacles et les modes du jour, par esprit de contradiction, il cherche l'originalité envers et contre tout, même au rebours de sa propre nature. Le réaliste aigu, l'observateur implacable entravent en lui le visionnaire : pour se débarrasser d'eux, il a recours à l'alcool et au haschich. Clair, il recherche l'obscurité. Sa pensée vigoureuse et hardie qui, d'un seul bond, s'était élancée au-dessus de tous les grands problèmes de la vie et de la société, voici qu'elle s'attarde maintenant dans de subtiles combinaisons de mots, qu'elle se complaît aux recherches de l'instrumentation verbale, qu'elle s'hypnotise sur des vocables.

« La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe. Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours, faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres, les mystères ; un titre de vaudeville dressait des épou-

vantes devant moi. Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots. Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. »

Il y a d'ailleurs, dans ses *Illuminations*, de miraculeuses réussites. Faut-il nommer *Fleurs*, *Antique*, *Aube*? Mais qui donc, à Paris, en 1872, aurait pu admirer d'aussi audacieuses trouvailles? Le Parnasse régnait en maître. Le symbolisme n'était pas né. Non vraiment, il n'y avait point de place pour Rimbaud dans le temple des Muses et Verlaine fut seul à apprécier « sa prose de diamant ». La plupart des poètes du dîner des « Vilains Bonshommes », s'ils avaient connu ces fastueuses ébauches, en auraient fait des gorges chaudes. Ils se seraient ralliés à l'esthétique que proclama plus tard, non sans humour, leur ami François Coppée :

Rimbaud, fumiste réussi,
— Dans un sonnet que je déplore —
Veut que les lettres O E I
Forment le drapeau tricolore.
En vain le *Décadent* pérore,
Il faut, sans *mais*, ni *car*, ni *si*,
Un style clair comme l'aurore...
...Les vieux Parnassiens sont ainsi.

CHAPITRE VI

LA DOUBLE BOHÈME

Pendant que Rimbaud, rentré à Charleville, s'exténuait, dans des nuits d'hallucination, à exprimer l'inexprimable, Verlaine, à Paris, s'aigrissait de plus en plus. Ses nervosités brutales, exaspérées par l'absinthe, affolaient sa femme qui l'excédait, d'autre part, avec sa sécheresse prosaïque et raisonneuse, ses aigres récriminations. La naissance d'un fils ne rapprocha pas les deux époux et il ne lui fallait plus compter, au foyer dévasté, sur aucune compréhension, aucune indulgence. Il comparait amèrement son existence aride et vide aux journées si riches, si étonnamment stimulantes, de l'hiver passé. Rimbaud lui manquait.

Il le rappela en mai 1872. Celui-ci logea d'abord rue Monsieur-le-Prince, puis à l'hôtel de Cluny, rue Victor-Cousin, près de la Sorbonne. Avec Verlaine, il fréquentait surtout Forain, Ponchon et Richepin. On les voyait souvent ensemble aux terrasses du boulevard Saint-Michel. Rimbaud s'intoxiquait d'absinthe, pour aviver, croyait-il, ses facultés poétiques. « C'est le plus délicat et le plus tremblant

des habits que l'ivresse par la vertu de cette sauge des glaciers », écrit-il à Delahaye en juin, dans une lettre d'ivrogne, d'une scatologie puante et monstrueuse, où il prend un affreux plaisir à estropier la langue et à multiplier les incongruités les plus ordurières. Il mène une vie épuisante et anormale. « Maintenant, c'est la nuit que je travaince (*sic*). De minuit à cinq heures du matin. Le mois passé, ma chambre, rue Monsieur-le-Prince, donnait sur un jardin du lycée Saint-Louis. Il y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. A trois heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres : c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible, première du matin. Je voyais les dortoirs du lycée, absolument sourds. Et, déjà, le bruit saccadé, sonore, délicieux des tombereaux sur les boulevards. Je fumais ma pipe-marteau, en crachant sur les tuiles, car c'était une mansarde, ma chambre. A cinq heures, je descendais à l'achat de quelque pain ; c'est l'heure. Les ouvriers sont en marche partout. C'est l'heure de se soûler chez les marchands de vin, pour moi. Je rentrais manger et me couchais à sept heures du matin, quand le soleil faisait sortir les cloportes de dessous les tuiles. Le premier matin, en été, et les soirs de décembre, voilà ce qui m'a ravi toujours ici. » Étonnant document, bien caractéristique à coup sûr, où voisinent le plaisir de la souillure et celui de l'extase matinale.

Tout Rimbaud est ici, et c'est sans doute au cours d'une de ces veillées tardives qu'il composa l'étincelant poème en prose, au miroitement si multiple, aux feux si purs et si cristallins : « J'ai embrassé l'aube d'été. Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit... Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse... »

Mais bientôt il se lassa de Paris. Le 7 juillet, dans l'après-midi, Verlaine, sortant de chez lui pour aller à la pharmacie voisine, l'aperçut qui venait à sa rencontre, une lettre à la main. « Je portais justement ce mot chez toi. Paris me dégoûte. Je m'en vais en Belgique. — Comment? Alors comme ça, tu nous quittes sans crier gare? — Eh bien! viens avec moi. — Mais, mon petit, tu n'y songes pas, ma femme est malade : je vais chez le pharmacien. — Non, laisse-nous tranquilles avec ta femme. Viens, je te dis. On s'en va. — Alors, rapporte Verlaine à son ami Émile Le Brun, alors je l'ai suivi, naturellement. »

Ils voulurent d'abord gagner la Belgique, par Arras où Verlaine avait des amis et de la famille. « Ville curieuse, écrit-il dans *Mes prisons*, maisons espagnoles du bon dix-septième siècle et quelques monuments dont le plus bel hôtel de ville gothique

de France, caserne et couvent, cloches et tambours. Nul commerce et peu d'industrie. Quelques richards confinés derrière les hautes fenêtres à volets blancs de leurs petits hôtels à beaux jardins. La population, aisée ou pauvre, casanière, mais de bonne composition. »

Partis de Paris, le soir, vers dix heures, par la gare du Nord, ils arrivèrent à Arras au petit jour. Que faire, en attendant le lever des amis et l'ouverture des portes hospitalières? Le tour de la ville est vite achevé. Si l'on prenait le petit déjeuner au buffet de la gare? « Rimbaud, malgré son extraordinairement précoce sérieux qui allait quelquefois jusqu'à de la maussaderie, traversée par foucades d'assez macabres ou de très particulières fantaisies, et moi resté gamin en dépit de mes vingt-six ans sonnés, avions ce jour-là l'esprit tourné au comique lugubre et, cabrionesques, n'allâmes-nous pas nous aviser de vouloir « épater » les quelques bonnes têtes de voyageurs là consommant bouillons, pains fourrés et galantines arrosées de vin d'Algérie trop cher! Parmi les types présents se trouvait à droite, je m'en souviens encore, sur notre banquette, à peu de distance, un bonhomme presque vieux, médiocrement mis, au chapeau de paille défraîchi sur une tête plutôt à claques, rasée, niaise et sournoise, suçotant un cigare d'un sou en humotant une chope à dix centimes, toussant et graillonnant, qui prêtait à notre conversation une

attention encore moins bête que malveillante. » Un clin d'œil à Rimbaud ! Hein, qu'en dis-tu? Compris? et voilà nos deux farceurs qui se mettent à jouer les assassins et les échappés de bagne, parlent de leurs vols, de leur dernier assassinat, avec force détails effrayants. Le voisin, horrifié, se glisse furtivement dehors et... ramène les gendarmes.

On conduit les suspects à l'Hôtel de ville où siège le procureur de la République. « Rimbaud, après m'avoir fait signe, dit Verlaine, entama une partie de sanglots » et entra, le premier, dans le cabinet du magistrat, d'où il ressortit, la comédie bien jouée, « les yeux moites »; Verlaine au contraire prit un autre ton, considéra de haut l'homme de la loi, énuméra ses références, exhiba papiers et passeports et, se targuant de son origine messine, ajouta d'un air mécontent qu'il n'avait pas « opté » patriotiquement pour la France afin de venir se faire arrêter d'une façon aussi arbitraire. Bref, « après un peu de silence orageux, un coup de timbre du magistrat — figure à favoris, jeune encore, le cheveu brun et frisé et de précoces lunettes — fit entrer les gendarmes auxquels il fut dit : « Vous reconduirez ces individus à la gare, d'où ils devront partir par le premier train pour Paris. » J'objectai que nous n'avions pas déjeuné. « Vous les conduirez déjeuner, mais qu'ils partent aussitôt, et ne les perdez pas de vue que le train

ne s'ébranle. » Et c'est ainsi que les pseudo-bandits s'en allèrent « casser une croûte dans un bon endroit » désigné par le brigadier, et, après avoir offert « une goutte » aux « gentils alguazils », reprirent le train pour Paris.

Mais ils n'étaient pas hommes à s'avouer vaincus. Le même soir, ils passèrent de la gare du Nord à la gare de l'Est. Puisqu'ils n'avaient pu atteindre la Belgique par Arras, ils l'atteindraient par les Ardennes.

A Charleville, ils trouvèrent le fidèle Bretagne. La journée s'écoula en libations et autres « joyeusetés » et vers minuit, Bretagne se rendit, avec eux, sous les fenêtres d'un loueur de voitures, connu sous le nom de père Jean, qu'il interpella en ces termes : « Jean, mon frère, j'ai ici, avec moi, deux prêtres de mes amis qui ont besoin de tes offices. Lève-toi et attelle la bête de l'Apocalypse ! » Pendant les préparatifs, Bretagne courut à sa chambre, en rapporta une guitare, une vieille montre en argent et une pièce de quarante sous qu'il remit aux voyageurs. Ceux-ci montèrent dans la carriole et arrivèrent à trois heures du matin au premier village belge, à quinze kilomètres environ de Charleville. Ils avaient ainsi évité les gares de la vallée de la Meuse, Vireux ou Givet, leurs gendarmes et leurs douaniers indiscrets.

Les voici donc de l'autre côté de la frontière. Ils s'en allèrent à pied, vers Bruxelles, par Walcourt

et Charleroi, à travers les « paysages belges » chantés dans les *Romances sans paroles*.

Guinguettes claires,
Bières, clameurs,
Servantes chères
A tous fumeurs !

Gares prochaines,
Gais chemins grands,
Quelles aubaines !
Bons juifs errants...

Mais pendant ce temps Mme Verlaine se consumait dans l'attente et l'inquiétude. Malgré les misères de la vie conjugale, elle se résignait mal à son abandon. Elle finit par retrouver la trace des fugitifs et partit avec sa mère pour la Belgique. Elle y rejoignit son mari le 21 juillet. On devine la scène, à travers le seul passage que nous connaissions jusqu'à présent de ses *Mémoires* inédits. Qu'il rentre, implore-t-elle. Tout est pardonné. Mais qu'il rentre ! Elle est prête à s'expatrier, s'il le faut, avec lui. Il faut changer d'air et de vie. Au nom de leur enfant, qu'il revienne au foyer ! Verlaine parut ébranlé. Il sembla consentir et prit le train de France avec les deux femmes. A Quiévrain, la gare frontière, tout le monde descendit. « Après la visite de la douane, raconte sa femme, Verlaine disparut et il nous fut impossible de le retrouver. Le train allait partir et nous dûmes nous décider à monter sans lui. Au moment où l'on fermait les

portières, nous l'aperçûmes enfin sur le quai. « Montez vite ! » lui cria ma mère. « Non, je reste ! » répondit-il en enfonçant d'un coup de poing son chapeau sur sa tête. — Je ne l'ai jamais revu. »

La *Bonne chanson* était bien morte, éteinte, couverte par le chant despotique du *Bateau ivre*. A la mer ! à la mer ! à l'aventure ! oui, jusqu'au naufrage même, mais que ce soit avec Rimbaud ! Après un mois de paresse et de vadrouille à Bruxelles où ils rencontrèrent le communard Georges Cavalier, dit Pipe-en-Bois, et quelques autres exilés politiques, tous deux partirent pour l'Angleterre le 8 septembre.

« En 1872, écrit Verlaine, je m'embarquai d'Ostende pour Douvres, un samedi soir, en compagnie d'Arthur Rimbaud, le poète enfant, si bien qu'après une traversée quelque peu secouée, ma première et la sienne, pendant les sept ou huit heures de laquelle nous montrâmes un pied marin en somme bon, en dépit de l'exemple de *sea-sickness* donné par la plupart de nos compagnons de voyage, nous débarquâmes dans la nuit et couchâmes à Douvres. Le lendemain, par un soleil splendide, nous parcourûmes la ville qui est médiocre avec d'admirables falaises blanches au point d'avoir donné leur nom à l'Angleterre. (Albion en est la preuve) ».

Ils arrivèrent à Londres le 10 septembre. Rimbaud, comme toujours, n'avait pas un sou, et Verlaine payait pour deux. Au début, ils se sentirent

dépaysés. C'est à peine s'ils pouvaient se faire comprendre, leur anglais étant très insuffisant. Et puis, l'atmosphère leur semblait inhospitalière. Ah ! cela n'était pas l'air de Paris, pimpant, léger, stimulant ! Où étaient les cafés du boulevard, les terrasses accueillantes, le garçon cordial et blagueur si habile à verser, goutte à goutte, l'eau glacée sur l'absinthe laiteuse? « Plate comme une punaise qui serait noire, London. Petites maisons noirousses ou grands bahuts gothiques et vénitiens, quatre ou cinq cafés potables, et encore. » Il n'y a que les bars étroits, minuscules, où il faut « consommer » debout. « Vous entrez, dit Verlaine, par une porte terriblement épaisse, retenue entr'ouverte par une courroie formidable et qui (la porte) vous froisse les fesses après avoir le plus souvent éraflé votre chapeau. Tout petit l'intérieur : au comptoir d'acajou, une tablette en zinc, le long duquel, soit debout, soit perchés sur de très hauts tabourets très étroits, boivent, fument et nasillent messieurs bien mis, pauvres hideux, portefaix tout en blanc, cochers bouffis comme nos cochers et hirsutes comme eux. Derrière le comptoir, des garçons en bras de chemise retroussés, ou des jeunes femmes généralement jolies, toutes ébouriffées, élégamment mises avec mauvais goût et qu'on pelote de la main, de la canne ou du parapluie, avec de gros rires et apparemment de gros mots qui sont loin de les effaroucher. »

Lamentable infériorité des Anglo-Saxons ! Dans ces bars, on ne cause pas. Point de ces conversations mi-sérieuses, mi-frivoles, que Verlaine aimait tant dans le café parisien. Rimbaud n'en souffre pas, taciturne et solide buveur.

> Entre autres blâmables excès,
> Je crois que nous bûmes de tout...

Ah ! s'ils n'avaient bu que de la bière ! Mais à côté de l'ale blonde et du stout pâteux et noir, il y a le gin et le whisky doré dans le soda grésillant. Et Rimbaud dont l'alcool allume l'imagination, entraîne son ami de « public-house » en « public-house », vers les quartiers maritimes de la Tamise et de London Bridge.

Les docks ! navires de tous les pays, grouillement de débardeurs et de matelots, visages tannés, boucanés sous les bérets bleus, pyramides de ballots, de caisses et de pacotille, odeur de goudron et de marée, langues inconnues et inscriptions mystérieuses, quelles capiteuses découvertes ! Le chant du *Bateau ivre* bruit en sourdine au fond de son rêve et l'appelle vers la mer.

Rimbaud interroge tel « shipmaster » qui, debout sur le quai, entre les flaques d'huile moirées, surveille l'embarquement des marchandises ; il se glisse parmi les marins aux tricots de couleur et aux trognes enluminées, cherche à voir, à deviner, à comprendre... mais, hélas, son heure n'est pas

encore venue. Il n'est pas prêt pour l'appareillage. Il faut d'abord — condition indispensable des périples futurs — apprendre l'anglais. Et les deux désœuvrés remontent lentement vers les quartiers populeux de Houndsditch et de Whitechapel.

Voici « les compartiments des public-houses, comparables à des intérieurs de grenades », aux boiseries vernissées, luisantes, à la patine dorée « comme dans les fonds de Delacroix », si alléchants malgré tout avec leurs carreaux biseautés, leurs étincellements de cuivres et les reflets du whisky dans les verres. Voilà les façades lépreuses, petites briques noires et fenêtres vertes à guillotine, où pendent les pancartes hébraïques et d'où sortent des Juifs de Rembrandt. Et partout les pauvres « avec leur teint pâlot, leurs traits tirés, leurs longues mains de squelette, leur barbiche rare, leurs tristes cheveux blondasses ».

Dans ces *Croquis londoniens* qui nous permettent de reconstituer, à défaut d'autres documents, la vie de Rimbaud à Londres, transparaît à chaque instant l'influence qu'il exerça sur Verlaine. Ici l'on trouve un écho de son impiété « des prêches et des chantages de cantiques partout en plein air... des calotinades et autres momeries... » Là c'est une note étrangement puissante et réaliste sur la Cité, ses banques et ses entrepôts. « Les docks suffisent à ma poétique de

plus en plus moderniste. » Nous sommes loin des *Fêtes galantes* et de leurs décors stylisés, des jardins bleus sous le clair de lune, des « grands jets d'eau sveltes parmi les marbres ». La ville « noire comme les corbeaux et bruyante comme les canards, prude comme tous les vices et saoule sempiternellement » étend à perte de vue son océan de briques et de fumées, et les deux vagabonds poussent jusqu'à Woolwich au cours d'une longue promenade que Verlaine dépeint dans un cri : « Les docks sont inouïs, Carthage, Tyr et tout réuni, quoi? » N'est-ce pas une vision des *Villes*, dans les *Illuminations?*

Mais les deux poètes ne fréquentent pas que les bars et les docks. Leurs ressources s'épuisent et ils cherchent à gagner leur vie. Ils s'accrochent à quelques Français, révolutionnaires et idéalistes comme eux, anciens communards chassés par le triomphe de Versailles. Dans ces réunions ardentes et combatives, au café de la Sablonière et de Provence, à Leicester Square, Rimbaud retrouve avec plaisir une atmosphère de révolte et de chimère, une odeur de bataille. Il y a là le Lillois Eugène Vermersch, condamné à mort après la Commune pour la publication du *Père Duchesne*, des journalistes comme Lissagaray et Jules Andrieu, l'ami du jeune Madox Brown, et surtout le peintre Félix Régamey, l'ancien convive du dîner des « Vilains Bonshommes » qui vivait dans un atelier de Langham Street.

« Verlaine, écrit celui-ci, est beau à sa manière et quoique fort peu pourvu de linge, il n'a nullement l'air terrassé par le sort. Mais il n'est pas seul. Un camarade *muet* l'accompagne qui ne brille pas non plus par l'élégance. C'est Rimbaud. » Le bon dessinateur a d'ailleurs laissé quelques croquis où se révèlent, tour à tour, la grandeur et la décadence budgétaires des deux poètes. Ici Rimbaud, affalé sur une chaise, une musette à la main, disparaît sous un chapeau haut de forme payé dix shillings qu'il rapportera orgueilleusement à Charleville ; là, sous l'œil méfiant d'un policeman, les vagabonds déambulent, dépenaillés, la pipe à la main, mines patibulaires, démarche traînante, vêtements élimés, galurins misérables, barbe ou mèches en désordre...

Suivons-les. « Tous les jours, nous faisons des courses énormes dans les faubourgs et la campagne, Kew, Woolwich, etc., car tout Londres nous est connu. Drury Lane, Whitechapel, Pimlico, Angel, la Cité, Hyde-Park n'ont plus de mystère pour nous. » Ils entrent dans les « immondes caboulots » ou « les boîtes à commis voyageurs » de Leicester Square. De là ils vont s'attabler dans ce « public-house » accueillant, 6, Old Compton Street, où Vermersch fit, en novembre, une conférence sur Blanqui et lut un poème de Verlaine à la gloire de l'émeute (« ô cloître Saint-Merry... »). Enfin, ils remontent vers le nord et reviennent le soir, dans

l'ancien logement de Vermersch, une chambre garnie qu'il occupait avant son récent mariage, 35, Howland Street, au fond d'une grande maison de style Adams aux fenêtres hautes et ornementées. C'est là — derrière cette façade parée aujourd'hui d'une plaque commémorative qu'inaugura S. Exc. le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France, — que nos deux communards achevèrent, l'un les *Romances sans paroles*, l'autre les *Illuminations*.

Car on ne fait point que rêver, boire et fumer. On travaille aussi. « Nous apprenons l'anglais à force, Rimbaud et moi. Dans Edgar Poe, dans les recueils de chansons populaires, dans Robertson, etc. De plus, chez lesmarchands, public-houses, libraires, nous nous faisons poser des *colles*, au point de vue de la prononciation. » Verlaine fait « des travaux américains assez bons payeurs » et donne des leçons. Rimbaud s'improvise aussi professeur, trouve un modeste emploi dans le commerce, et se hasarde jusqu'à la rotonde du British Museum. « Me voici tout aux vers, écrit Verlaine le 8 novembre, à l'intelligence, aux conversations purement littéraires et sérieuses. Très petit cercle d'artistes et de littérateurs. Et voilà qu'ils viennent me relancer dans mon quasi hermitage et qu'il me faut faire des mémoires et des lettres à des magistrats ! »

Sa femme lui intente, en effet, un procès en sépa-

ration de corps. Elle formule contre lui « l'immonde accusation ». Mais il ne se laisse pas faire, se débat, rédige sa défense, cherche des témoins. « Rimbaud, confie-t-il à son ami Lepelletier, le 14 novembre, a récemment écrit à sa mère pour l'avertir de tout ce que l'on disait contre nous, et je suis à présent en correspondance réglée avec elle. » Oui — et ce n'est pas le moins piquant de l'histoire — la coriace Ardennaise se met en mouvement, s'occupe « très véhémentement de l'affaire ». Qu'on ne touche pas à l'honorabilité de son rejeton ! Elle peut le morigéner, mais ne permet pas que d'autres le suspectent !...

D'ailleurs Rimbaud a une idée derrière la tête. Il veut reprendre sa liberté et ses manuscrits laissés à Paris, rue Nicolet. Aussi, craignant les complications d'une séparation judiciaire, dépêche-t-il sa mère auprès des beaux-parents de Verlaine. Ces poèmes, si méprisés par elle, il laisse entendre qu'ils seraient facilement acceptés par un éditeur. Leur publication serait une référence, l'aiderait à trouver une situation, à gagner de l'argent. Dès lors Mme Rimbaud part pour Paris. Mais en vain. Le manuscrit de la *Chasse spirituelle* ne fut pas retrouvé.

Le 26 décembre, Verlaine écrit à Lepelletier. « Bien triste. Tout seul. Rimbaud (que tu ne connais pas, que je suis seul à connaître) n'est plus là. Vide affreux. » La petite chambre de Howland

Street là-bas, derrière Tottenham Court Road, est terriblement morne, en ce lugubre hiver, par ces journées noyées de fog jaunâtre et striées de pluie grise et sale.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...

CHAPITRE VII

LE DRAME DE BRUXELLES

« Tout seul. » Abandonné, alors? Oui, Verlaine était resté seul, traînant son ennui sur les pavés gluants de Londres. Son fantasque ami, familier des coups de tête et des solutions impulsives, l'avait brusquement quitté : il était lassé de ses indécisions, de ses doléances et de ses remords, agacé par ces interminables histoires de procès. Tout les séparait, de plus en plus.

L'un ne parvenait pas à secouer le vieil amour : la *Bonne chanson* d'autrefois résonnait au fond de sa mémoire et, dans ses moments de spleen, il se laissait aller aux regrets nostalgiques du foyer perdu. Le passé le ressaisissait.

L'autre, au contraire, tendu fiévreusement vers l'avenir, se sentait changer, devenir « un homme nouveau ». Le poète en lui se mourait et presque toutes les *Illuminations* étaient écrites.

La soif d'apprendre, de dominer, de conquérir — un âpre désir de possession positive cette fois — le torturait. Il ne s'agissait plus pour lui de « réinventer l'amour » (s'il en fut jamais question),

ni « d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux parfums, etc. », de trouver une nouvelle langue et de nouveaux rythmes. Il s'agissait de posséder l'anglais. C'était assez et c'était tout. Mais pour cela il lui fallait travailler d'arrache-pied, sortir des rêveries poétiques, des utopies politiques et sociales, étudier grammaires et lexiques, abandonner la bohème.

C'était abandonner Verlaine, et il n'avait pas hésité. A peine était-il revenu dans les Ardennes, à la fin de décembre 1872, que le « pauvre Lélian » tomba malade à Londres, et à dire vrai, assez gravement pour qu'on crût ses jours en danger. Sa mère, accompagnée d'une de ses cousines, accourut à son chevet. Mais cette sollicitude féminine ne lui suffisait pas : il réclama son ami.

Rimbaud ne se déroba pas à l'appel : avec cinquante francs qu'il reçut de la mère du malade, il se mit en route. A la fin de janvier 1873, Verlaine écrit à Lepelletier : « Deux jours après, Rimbaud, parti d'ici depuis plus d'un mois, arrivait et ses bons soins, joints à ceux de ma mère et de ma cousine, ont réussi à me sauver cette fois, non certes d'une claquaison, mais d'une crise qui eût été mortelle dans la solitude. » Mais, à son tour, l'adolescent s'épuisait. Sa santé était délabrée et ces premiers mois de l'année 1873 furent caractérisés par des malaises inquiétants : fièvre, langueur, visions, hallucinations, et surtout par une irritabilité morbide. Il grandissait encore et maigris-

ait à vue d'œil. Apre rançon de ses derniers excès, lcool, haschich, tabac surtout ! Alors, au bout de uelques jours, lorsqu'il vit Verlaine en bonne voie, l reprit le chemin des Ardennes et rejoignit sa amille aux environs de Vouziers, à Roche, dans a propriété héritée du grand-père maternel (1).

Ce n'était pas une résidence bien confortable, ue cette vieille maison. Elle avait été ravagée n 1870 par les Allemands et en 1873, nous dit aterne Berrichon, les ruines des écuries étaient ncore recouvertes de houblon sauvage et d'orties. l fallait s'atteler au travail des réparations. Rimaud aidait les ouvriers, maniant au besoin la elle et la pioche. Mais il avait encore quelque chose dire et commençait une *Saison en enfer*, « espèce le prodigieuse autobiographie psychologique, dit erlaine, écrite dans cette prose de diamant qui est a propriété exclusive ».

Qu'on se le représente alors, maigre, le teint lombé, sans force et sans joie, dans la maison dévastée comme sa propre jeunesse. La campagne blate n'a pas la fraîcheur et la variété des environs de Charleville et elle ne l'attire pas. Il reste là, endant des heures, accroupi dans la cour, occupé écrire sur ses genoux. « Je suis assis, lépreux, sur es pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé

(1) Commune de Chuffilly-Roche, canton d'Attigny, arrondissement de Vouziers.

par le soleil. » Il revit son enfance « mendiante », il ne regrette pas « sa vieille part de gaieté divine », mais « l'air sobre de cette aigre campagne alimente fort activement son atroce pessimisme ».

A peu près au moment où il s'installe à Roche, Verlaine, convalescent, vient se mettre « au vert » dans les Ardennes belges, à Jehonville. C'est pour lui une période de calme et de repos heureux. Les promenades dans ce pittoresque pays de Bouillon, la chère rustique et saine, l'air salubre de la forêt, la sinueuse caresse de la Semoy et la chanson de son eau claire, aux cascades poissonneuses, tout cela lui fait du bien. Il a terminé les *Romances sans paroles* où se trouvent les « paysages belges » et les « aquarelles londoniennes ». Il est plein du souvenir de son ami à qui il veut dédier son recueil. Apaisé, il l'appelle. Ne sont-ils pas l'un et l'autre guéris? Pourquoi ne pas se revoir? Qui sait, reprendre la bonne vie libre et plaisante de l'aventure, retourner ensemble en Angleterre?

Il donne d'abord rendez-vous à Rimbaud, le 18 mai, à Bouillon. Mais celui-ci ne bouge pas. Il a commencé à écrire, en avril, ces « petites histoires en prose » qu'il hésite à intituler : livre païen ou livre nègre et qui trouveront leur place dans une *Saison en enfer*. Il y travaille avec fièvre, avec emportement. Allons, en avant! Pas de répit, pas d'interruption. Il faut en finir avec ce livre qui l'obsède, dont sa mère attend naïvement le succès

de librairie promis et où il déverse — pour lui seul — son amertume.

« La *mother*, écrit-il en mai à Ernest Delahaye, m'a mis là dans un triste trou. Je ne sais comment en sortir : j'en sortirai pourtant. Je regrette cet atroce Charlestown (1), l'Univers (2), la Bibliothé, etc. Je travaille pourtant assez régulièrement, je fais des petites histoires en prose, titre général : livre païen ou livre nègre. C'est bête et innocent. O innocence ! innocence, innocence, innoc... fléau !... Je suis abominablement gêné. Pas un livre. Pas un cabaret à portée de moi, pas un incident dans la rue. Quelle horreur que cette campagne française. Mon sort dépend de ce livre, pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont encore à inventer. Comment inventer des atrocités ici?... » Et il ajoute en terminant : « Prochainement, je t'enverrai des timbres pour m'acheter et m'envoyer le *Faust* de Gœthe, bibliothèque populaire. Ça doit coûter un sou de transport. »

Delahaye était alors à Charleville et Verlaine l'avait également convoqué à Bouillon. Après quelques tergiversations, une nouvelle réunion des trois amis fut fixée au 24 mai. Le dîner, agrémenté d'histoires croustillantes, fut joyeux. Le printemps chantait dans le ciel lavé, le vieux château de

(1) Charleville.
(2) Café de Charleville.

Godefroy s'habillait de jeune verdure, et la Semoy aux eaux argentées, dont ils avaient apprécié les truites succulentes, s'échappait dans les petits bois, d'une course rieuse et rapide, invitant aux vagabondages. A ta santé, printemps ! Les verres s'entrechoquent et les bouteilles se vident ! Et le lendemain 25 mai, les deux poètes s'embarquent, à Anvers, une fois de plus, pour l'Angleterre.

L'expérience fut désastreuse. Rimbaud était d'une nervosité excessive. Il regrettait d'avoir suivi « le pauvre frère », s'en voulait à lui-même, s'en jugeait humilié. A peine arrivé à Londres, il le planta là, le laissant seul des journées entières, l'irritant le soir par ses tracasseries. C'est à cette époque sans doute qu'il rencontra « la Londonienne rare, sinon unique » dont parle Verlaine et connut, à satiété, dans les bras d'une maîtresse experte, de faciles détentes et de voluptueux dégoûts. « Au matin — aube de juin batailleuse — je courus aux champs, âne, claironnant et brandissant mon grief, jusqu'à ce que les Sabines de la banlieue vinrent se jeter à mon poitrail. »

Il s'était tout à fait détaché de Verlaine. Exaspéré par ses plaintes d'ivrogne, par « son chagrin idiot », il prenait sa revanche, la nuit, l'éveillait en sursaut, s'appliquait avec un malin plaisir à lui faire peur, le défiait et le ridiculisait tour à tour. Ah ! les « atroces veillées » qu'il passa près de ce « satanique docteur ». Les disputes finies, il le laissait

s'endormir en grognant sur son grabat et, relevant le châssis vitré de la fenêtre à guillotine, aspirait, indifférent, la fraîcheur de la nuit. « Je créais, écrit-il dans *Vagabonds*, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne. Après cette distraction vaguement hygiénique, je m'étendais sur une paillasse. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés — tel qu'il se rêvait ! et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot. J'avais, en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil — et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule. »

Cela alla de mal en pis, jusqu'au moment où éclata, à la fin de juin, une querelle aussi violente que stupide. Ils logeaient à Londres, derrière King's Cross, dans le quartier de Camden Town 8, Great College Street, et faisaient eux-mêmes leur ménage et leur popote. Ce jour-là, c'était au tour de Verlaine d'aller au marché quérir les provisions. Il en revenait donc, rapportant un hareng et un litre d'huile. L'autre le guettait par la fenêtre, ricanant, se gaussant bruyamment de son allure : « Non, mais quelle dégaine ! Ce que tu as l'air bête avec ta bouteille et ton sale poisson ! Si tu te voyais, mon vieux ! » Le « vieux » gravit l'escalier, grom-

melant et jurant, pousse la porte, est accueilli par une bordée d'insultes et de sarcasmes. Alors, ivre de rage et de whisky, il jette le hareng à la figure de Rimbaud, dégringole l'escalier et disparaît dans la rue. Lui aussi — à la fin — il en a assez de ce gosse tyrannique et mal embouché ! Puisqu'il en est ainsi, il le « plaque », sans un penny. Qu'il se débrouille et mange un peu de vache enragée ! Ça le dressera ! Et, après ce « lâchage » en règle, Verlaine reprend le bateau pour la Belgique.

Décidé à rentrer en grâce auprès de sa femme, il se berce de l'espoir de la rejoindre bientôt.

Par l'intermédiaire de sa mère, il lui propose une entrevue à Bruxelles, mais il est trop tard : rien ne peut la déterminer à ce rapprochement qu'elle estime d'avance illusoire et la maman Verlaine arrive seule. Dès lors, furieux, pris de remords d'avoir laissé son ami sans ressources, sur le pavé de Londres, il le supplie de revenir et lui paie sa traversée.

Rimbaud débarque à Bruxelles le 8 juillet et s'installe, avec le poète et sa mère, dans un hôtel médiocre du quartier de la porte de Hal. C'est là que le drame éclate.

On l'a raconté souvent et je n'ai pas l'intention d'en refaire le récit.

Tenons-nous-en à la déposition du principal intéressé devant les juges :

« J'ai fait, il y a deux ans environ, la connais-

sance de Verlaine à Paris. L'année dernière, à la suite de dissentiments avec sa femme et la famille de celle-ci, il me proposa d'aller avec lui à l'étranger, nous irions gagner notre vie d'une manière ou d'autre, car moi je n'ai aucune fortune personnelle et Verlaine n'a que le produit de son travail et quelque argent que lui donne sa mère ; nous sommes venus ensemble à Bruxelles au mois de juillet de l'année dernière, nous y avons séjourné pendant deux mois environ ; voyant qu'il n'y avait rien à faire pour nous dans cette ville, nous sommes allés à Londres. Nous y avons vécu ensemble jusque dans ces derniers temps, occupant le même logement et mettant tout en commun. A la suite d'une discussion que nous avons eue au commencement de la semaine dernière, discussion née de reproches que je lui faisais sur son indolence et sa manière d'agir à l'égard de personnes de nos connaissances (1), Verlaine me quitta presque à l'improviste sans même me faire connaître le lieu où il se rendait : je supposai cependant qu'il se rendait à Bruxelles ou qu'il y passerait, car il avait pris le bateau d'Anvers. Je reçus ensuite de lui une lettre datée « en mer », que je vous remettrai, dans laquelle il m'annonçait qu'il allait reprendre sa femme auprès de

(1) La version de Rimbaud ici diffère légèrement du récit que Verlaine a fait à son ami Émile Le Brun et de l'explication d'Ernest Delahaye (histoire du poisson racontée plus haut).

lui et que, si elle ne répondait pas à son appel, dans trois jours il se tuerait. Il me disait aussi de lui écrire poste restante à Bruxelles ; je lui écrivis ensuite deux lettres dans lesquelles je lui demandai de revenir à Londres ou de consentir à ce que j'allasse le rejoindre à Bruxelles, je désirais nous réunir de nouveau, parce que nous n'avions aucun motif de nous séparer (1).

« Je quittai donc Londres, j'arrivai à Bruxelles mardi matin et je rejoignis Verlaine. Sa mère était avec lui ; il n'avait aucun projet déterminé, il ne voulait pas rester à Bruxelles parce qu'il craignait qu'il n'y eût rien à faire dans cette ville ; moi, de mon côté, je ne voulais pas consentir à retourner à Londres, comme il me le proposait, parce que notre départ devait avoir produit un trop fâcheux effet dans l'esprit de nos amis, et je résolus de retourner à Paris ; tantôt Verlaine manifestait l'intention de m'y accompagner, pour y aller, comme il disait, faire justice de sa femme et de ses beaux-parents ; tantôt il refusait de m'accompagner parce que Paris lui rappelait de trop tristes souvenirs ; il était dans un état d'exaltation très grande. Cependant il insistait beaucoup auprès de moi pour que je restasse avec lui ; tantôt il était désespéré, tantôt

(1) Ceci ne donne pas la note exacte. L'empressement de Rimbaud à venir retrouver Verlaine s'explique surtout par des raisons budgétaires : il n'a pas un sou et veut rentrer en France.

l entrait en fureur ; il n'y avait aucune suite dans es idées. Mercredi soir, il but outre mesure et 'enivra. Jeudi matin, il sortit à six heures ; il ne entra que vers midi, il était de nouveau en état l'ivresse ; il me montra un pistolet qu'il avait cheté, et quand je lui demandai ce qu'il comp- ait en faire, il répondit en plaisantant : « C'est pour vous, pour moi, pour tout le monde ! » Il était fort surexcité.

« Pendant que nous étions ensemble dans notre chambre, il descendit encore plusieurs fois pour boire des liqueurs ; il voulait toujours m'empêcher d'exécuter mon projet de retourner à Paris. Je restai inébranlable, je demandai même de l'argent à sa mère pour faire le voyage ; alors, à un moment donné, il ferma à clef la porte de la chambre don- nant sur le palier et il s'assit sur une chaise contre cette porte ; j'étais debout adossé contre le mur d'en face ; il me dit alors : « Voilà pour toi, puisque tu pars ! » ou quelque chose dans ce sens ; il dirigea son pistolet sur moi et m'en lâcha un coup qui m'atteignit au poignet gauche ; le premier coup fut presque instantanément suivi d'un second, mais cette fois l'arme n'était plus dirigée contre moi, mais abaissée vers le plancher.

« Verlaine exprima immédiatement le plus vif désespoir de ce qu'il avait fait ; il se précipita dans la chambre contiguë occupée par sa mère, et se jeta sur le lit ; il était comme fou, il me mit son

pistolet entre les mains et m'engagea à le lui décharger sur la tempe ; son attitude était celle d'un profond regret de ce qui était arrivé ; vers cinq heures du soir, sa mère et lui me conduisirent ici (1) pour me faire panser. Revenus à l'hôtel, Verlaine et sa mère me proposèrent de rester avec eux, pour me soigner, ou de retourner à l'hôpital jusqu'à guérison complète ; la blessure me paraissant peu grave, je manifestai l'intention de me rendre le soir même en France, à Charleville, auprès de ma mère. Cette nouvelle jeta Verlaine dans le désespoir ; sa mère me remit vingt francs pour faire le voyage et ils sortirent avec moi pour m'accompagner à la gare du Midi.

« Verlaine était comme fou ; il mit tout en œuvre pour me retenir, d'autre part il avait constamment la main dans la poche de son habit où était son pistolet. Arrivés à la place Rouppe, il nous devança de quelques pas et puis il revint sur moi ; son attitude me faisait craindre qu'il ne se livrât à de nouveaux excès ; je me retournai et je pris la fuite en courant ; c'est alors que je priai un agent de police de l'arrêter. La balle dont j'ai été atteint à la main n'est pas encore extraite ; le docteur d'ici m'a dit qu'elle ne pourrait l'être que dans deux ou trois jours. »

Le procès-verbal prend ensuite la forme dialo-

(1) A l'infirmerie de l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles.

guée d'un interrogatoire, et bien que la fin n'ait plus aucun rapport avec le drame proprement dit, je la cite pour sa valeur psychologique et documentaire.

« D. — De quoi viviez-vous à Londres?

« R. — Principalement de l'argent que Mme Verlaine envoyait à son fils ; nous avions aussi des leçons de français que nous donnions ensemble, mais ces leçons ne nous rapportaient pas grand'chose, une douzaine de francs par semaine, vers la fin.

« D. — Connaissez-vous le motif des dissentiments de Verlaine et de sa femme?

« R. — Verlaine ne voulait pas que sa femme continuât d'habiter chez son père.

« D. — N'invoque-t-elle pas aussi comme grief votre intimité avec Verlaine?

« R. — Oui, elle nous accuse même de relations immorales. Mais je ne veux pas même me donner la peine de démentir de pareilles calomnies. »

Telle est la déposition de Rimbaud, dûment relue et signée par lui le 12 juillet 1873. Elle ne concorde pas tout à fait dans le détail avec les autres récits. La scène a été racontée, à plusieurs reprises et avec des variantes, par Verlaine lui-même. Edmond Lepelletier l'a évoquée d'une façon fort vivante, d'après les souvenirs de la mère du poète qui tend naturellement à excuser son fils. Pour Berrichon au contraire Rimbaud est la victime angélique d'un

forcené. A lire ces différentes descriptions du drame, on est bien obligé de reconnaître que Verlaine eut les plus grands torts et qu'il les accrut encore par ses violences d'alcoolique, son stupide attentat, mais il n'est pas interdit de penser que Rimbaud chercha à s'en débarrasser en le faisant arrêter.

L'un fut condamné à deux ans de prison et incarcéré à la prison de Mons, l'autre revint, le bras en écharpe, dans les Ardennes. C'était la fin de leur double bohème. *Laeti et errabundi*, ils avaient tout vu, tout senti, tout épuisé :

> Fleuves et monts, bronzes et marbres,
> Les couchants d'or, l'aube magique,
> L'Angleterre, mère des arbres,
> Fille des beffrois, la Belgique.

CHAPITRE VIII

LA MORT DES CHIMÈRES

Le 20 juillet 1873, n'ayant pas trouvé sa mère à Charleville, Rimbaud regagnait la ferme de Roche. Claudel a finement décrit cette région de Vouziers, « moissons maigres, un petit groupe de toits d'ardoise et toujours à l'horizon la ligne légendaire des forêts. Pays de sources où l'eau limpide et captive de sa profondeur tourne sur elle-même ; l'Aisne glauque encombrée de nénuphars et trois longs roseaux jaunes qui émergent du jade. » De la gare de Voncq à Roche, il y a quelques kilomètres. Le blessé fit la route à pied.

Je le vois, le bandage noué autour du cou et soutenant sa main encore pansée, allant à grands pas sur la route poudreuse. Le soleil est chaud. Il est midi. Autour de lui s'étendent les avoines d'argent. Il s'approche de la maison.

A cette époque Roche était un hameau agricole d'une douzaine de feux. Une maison forte, décapitée par la Révolution, y gardait encore le nom pompeux et excessif de château. Mais ce n'était pas là que demeuraient les Rimbaud. Leur maison

était sur la grande route (1). Un chartil, donnant accès à la cour de la ferme et surmonté d'un colombier, la flanquait d'un côté et lui donnait une apparence importante et robuste. Claudel se rappelle la façade de pierre corrodée avec sa haute toiture paysanne et la date : 1791, au-dessus du seuil. Les fenêtres étaient défendues par des barreaux de fer. La porte cloutée s'ouvrait sur un corridor central où débouchait l'escalier. A droite, la cuisine ; à gauche, la salle à manger.

Rimbaud entre. On est prévenu. On l'attend. Son bras? « Ah ! ce n'est rien. Une éraflure ! Il s'agit bien de cela ! » Et il s'abat sur une chaise, dans la cuisine, la tête entre les mains. Il éclate en sanglots : « Verlaine ! Verlaine ! » On n'en peut rien tirer d'autre. La crise se passe. On se met à table. Sa mère lui demande : « Et tes papiers, te les a-t-on rendus? — Non, ils sont perdus. D'ailleurs, je m'en fiche, je ne veux plus les ravoir. » Puis, il retombe dans son silence.

Le lendemain, il s'enferme jalousement au premier étage, dans la chambre à grains, nue et blanchie à la chaux, qui lui a été attribuée pour domicile. Il arpente ce grenier de long en large et ne veut voir personne. Il assiste à sa défaite et contemple l'écroulement de sa méphistophélique entreprise : « Jadis, je me souviens bien, ma vie était un

(1) De Vouziers à Attigny.

festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère. Et je l'ai injuriée. Je me suis armé contre la justice. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié... » Oui, vraiment, sur toute joie, pour l'étrangler, il a fait le bond bref de la bête féroce. « Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. » Il s'est acharné contre lui-même, et continue. Sur ses dernières idoles, il frappe comme un sourd. Quand sa mère, par hasard, s'aventure dans l'escalier de bois, elle entend des sanglots étouffés, des ricanements, des cris de colère, d'épouvantables blasphèmes. C'est qu'il achève d'écrire son carnet de damné ; il griffonne les derniers feuillets d'*Une saison en enfer*.

Elle en prend son parti, sans comprendre. Puisqu'il veut écrire, soit ! Mais ce n'est tout de même pas une raison « pour se mettre dans ces états ». Qu'il travaille posément et surtout qu'il tâche de trouver un éditeur ; dans ce but elle l'autorise même à effectuer, en août, un voyage à Paris et un autre à Bruxelles. « On peut bien faire l'essai » — un dernier essai.

La plaquette parut en octobre (1), mais déjà en novembre Rimbaud brûlait la plus grande partie de son édition. Après avoir, comme Dante dans sa

(1) A Bruxelles, chez Poot et Cie, 37, rue aux Choux.

Vie nouvelle, dit adieu à son passé en une confession magnifique et ténébreuse, l'éternel mécontent détruisait ce testament suprême, dernier vestige de sa vie littéraire.

Une saison en enfer! Que de gloses n'a-t-on accumulées sur cette mystérieuse autobiographie ! Les uns y ont vu, comme dans un éblouissement, le christianisme de Rimbaud ; les autres y ont découvert son irréductible athéisme. C'est qu'en effet les deux y sont. Mais ils y sont en lutte. L'enfer, c'est au fond cette inexpiable bataille entre les forces du bien et du mal qui se disputent, s'arrachent l'âme du poète. Ange ou démon, élu ou damné? ai-je demandé au début de ce livre. Il est l'un et l'autre. Il est homme, mais un homme d'une héroïque, insatiable avidité, doué de surhumaines puissances de révolte et de renoncement, éperdument affamé de bien et qui goûte dans le mal une enivrante et sauvage volupté.

Il y a en lui un païen et un chrétien, mais ce n'est pas le chrétien qui l'emporte. L'enfer, c'est la rébellion du païen, du barbare, du « nègre », comme il dit, du « fils du soleil », contre la morale, la tradition, la tendre servitude du christianisme. Supplice atroce et déchirant. Ah ! si le Christ n'était pas venu ! Il n'y aurait pas eu de péché. L'homme eût éternellement connu la joie de vivre. La nature primitive se fût épanouie, loin des éthiques artificielles, des contraintes et des disci-

plines mensongères. Deux voix s'élèvent, celle qu'il a entendue déjà dans son poème mythologique : *Soleil et chair*, la voix de Vénus, « divine mère, Aphrodite marine » ; et l'autre, celle de Jésus qui, sur la route amère, « nous attelle à sa croix ». Maudit baptême ! c'est lui qui a créé le schisme dans son âme indomptable. Deux hommes en lui répondent : *Credo in unam... Credo in unum Deum.* Il est en butte à l'assaut des forces hostiles.

Le vrai, le primitif, en lui, c'est celui qui se targue de son *Mauvais sang*. « J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu-blanc, la cervelle étroite et la maladresse dans la lutte... D'eux, j'ai l'idolâtrie et l'amour du sacrilège ; oh ! tous les vices, colère, luxure, — magnifique, la luxure, — surtout mensonge et paresse. » Le vrai Rimbaud, c'est celui qui s'écrie : « Prêtres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans le supplice ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute. » Il est, dit-il lui-même, « une bête, un nègre. »

Mais une autre voix clame en lui : « Les blancs débarquent. Le canon ! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler. J'ai reçu au cœur le coup de grâce. » Et bientôt pressée, avide, exaltée, elle cherche à dominer le chant des ancêtres. « L'amour divin seul octroie les clefs de la

science. Je vois que la nature n'est qu'un spectacle de bonté. Adieu chimères, idéals, erreurs ! Le chant raisonnable des anges s'élève du navire sauveur : c'est l'amour divin... La raison m'est née. Le monde est bon. Je bénirai la vie. J'aimerai mes frères. Ce ne sont plus des promesses d'enfance. Ni l'espoir d'échapper à la vieillesse et à la mort. Dieu fait ma force et je loue Dieu. »

Cependant, à son tour, le maudit ricane : « Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père... J'ai dit Dieu. Je veux la *liberté* dans le salut. » Dès lors se développe le terrible combat entre l'éternelle affirmation et l'éternelle négation, comme dans les pages fameuses de Carlyle. Mais le duel intérieur de *Sartor Resartus* n'a pas l'âpreté désespérée et la grandeur hallucinatoire de la *Nuit de l'enfer*. Toutes les phases de la bataille entre les démons et les archanges se succèdent ici, heurtées, violentes, dans une clarté livide. Nuit de vertige et d'orage, pleine de blasphèmes et de prières, traversée de cris stridents, peuplée de fantômes, d'extases et de cauchemars. « J'avais entrevu la conversion au bien et au bonheur, le salut. Puis-je décrire la vision? l'air de l'enfer ne souffre pas les hymnes ! C'étaient des millions de créatures charmantes, un suave concert spirituel, la force et la paix, les nobles ambitions, que sais-je? » Tout s'est évanoui et le damné, se ressaisissant, hurle son défi. « Je suis

esclave de mon baptême. Parents, vous avez fait mon malheur et vous avez fait le vôtre. » Ah ! s'il retrouvait sa force primitive, son paganisme intégral et victorieux ! « L'enfer ne peut attaquer les païens. » Mais non, l'était originel est perdu pour toujours. Le christianisme a enténébré la vie par la menace du péché et allumé les flammes infernales. Il est trop tard. L'âme est la proie des bons et des mauvais démons. Écoutez ces voix haletantes, ces ripostes furieuses, ces lamentations désespérées : « Assez !... Des erreurs qu'on me souffle, magies, parfums faux, musiques puériles. — Et dire que je tiens la vérité, que je vois la justice : j'ai un jugement sain et arrêté, je suis prêt pour la perfection... Orgueil. — La peau de ma tête se dessèche. Pitié ! Seigneur, j'ai peur. J'ai soif, si soif ! Ah ! l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, le clair de lune quand le clocher sonnait douze... Le diable est au clocher, à cette heure. Marie ! Sainte Vierge ! Horreur de ma bêtise ! » Et la crise se poursuit, implacable, véritable accès de folie qui cherche son paroxysme dans un appel exaspéré à la souffrance : « Je réclame, je réclame ! un coup de fourche, une goutte de feu ! »

Comment en effet serait-il sauvé? Dans *Une saison en enfer*, il n'y a plus de place pour la Rédemption. Qu'on examine de près le premier chapitre de *Délires!* Quelle ironie ! Quel dédain et quel orgueil dans le mal ! Le damné n'a que du

sarcasme pour les faibles, pour ceux qui courbent le front. Les accents d'un Byron ne sont rien à côté des siens. On dirait que Rimbaud pressent la conversion de Verlaine, « l'époux infernal » n'a que du mépris pour la « vierge folle ». Il parodie « la confession d'un compagnon d'enfer » et singe le malheureux repentant : « Pardon, divin Seigneur, pardon ! Ah ! pardon ! Que de larmes ! Et que de larmes encore plus tard, j'espère ! » Ce n'est pas lui qui s'humilierait ainsi. Il se fait « de l'infamie une gloire, de la cruauté un charme », il est « de race lointaine » et il est impossible « d'entrer dans son monde ». Toujours la même obsession, la hantise de la nature primitive, à la fois pure et impudique, vierge et radieusement épanouie. Le ciel alors n'était pas couvert de nuées : il resplendissait d'une glorieuse lumière païenne. Aucun baptême n'était nécessaire. L'homme était dieu. Toute notre souffrance vient de là. Le nègre, l'Oriental a voulu vivre dans la tradition chrétienne, selon les lois de la civilisation occidentale. L'esprit du poète « veut absolument se charger de tous les développements cruels qu'a subis l'esprit depuis la fin de l'Orient », mais il n'est pas adapté au code de l'Occident. « J'envoyais au diable les palmes des martyrs, les rayons de l'art, l'orgueil des inventeurs, l'ardeur des pillards, je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle. — Il paraît que c'est un rêve de paresse grossière ! — Pourtant

je ne songeais guère au plaisir d'échapper aux souffrances modernes. Je n'avais pas en vue la sagesse bâtarde du Coran. — Mais n'y a-t-il pas un supplice réel en ce que, depuis cette déclaration de la science, le christianisme, l'homme se *joue*, se prouve les évidences, se gonfle du plaisir de répéter ces preuves et ne vit que de cela? Torture subtile, niaise; source de mes divagations spirituelles. La nature pourrait s'ennuyer, peut-être! M. Prudhomme est né avec le Christ. » Ah! logique impuissante à prouver l'excellence du monde!

Dès lors, à bas « la sale éducation d'enfance », et dût l'Éternité être compromise! « Alors — ah! — chère pauvre âme, l'Éternité serait-elle pas perdue pour vous? » Si seulement le *Matin* espéré se levait sur le monde! « Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer — les premiers! — Noël sur la terre? » Oui, mais la « marche des peuples » n'est pas commencée, l'heure n'est pas encore venue, et ceux qui, dans un audacieux et indomptable effort, ont essayé de devancer leur temps, sont rappelés à la dure réalité. Ils disent *Adieu* à leur rêve chimérique :

« Quelquefois, je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai

créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan ! »

Ainsi, il n'est plus que paysan. *Qualis artifex pereo!* Le voici « rendu au sol », à la « réalité rugueuse ». L'absolutisme qui soulevait ses revendications idéales va s'affirmer dans son énergique exploration du réel. Au travail ! à l'aventure ! mais en dehors de toutes les conventions religieuses et morales. Ce renoncement n'est-il pas à sa façon une victoire? Plus de rêves ! plus d'utopies ! vivre humblement, fortement vivre et c'est tout. Le mal n'existe pas. Le ciel n'existe pas. Ni péché, ni baptême. L'enfer n'existe que dans notre esprit : « Je me crois en enfer, donc j'y suis. » Gardons-nous bien désormais de livrer notre âme aux démons et aux anges, d'en faire un champ de bataille et d'y entretenir le combat ! Que les armes tombent ! Abandonnons « les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes ! » Être positif, avec passion, voilà le salut ! « Il faut être absolument moderne. Point de can-

tiques ! tenir le pas gagné ! » Alors, quand l'aurore viendra, « armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes ! » Tel est le dernier mot d'*Une saison en enfer!*

La mère de Rimbaud lut le volume et n'y comprit rien. C'était pourtant la preuve éclatante de son propre triomphe : elle avait vaincu son fils, Rimbaud avait tué les chimères.

Ahurie, elle lui demanda ce que signifiaient ces élucubrations hermétiques. A en croire sa sœur Isabelle, il répondit : « J'ai voulu dire ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens. »

Mieux valait cependant, pour sa famille, que le livre gardât son mystère. Ce positivisme exalté naissait sur les ruines du christianisme, et une aussi implacable irréligion, chez un jeune homme de dix-huit ans, eût scandalisé tout son entourage.

Paterne Berrichon, qui prétend avoir pénétré les arcanes d'*Une saison en enfer*, déclare au contraire qu'elle est « depuis les cathédrales gothiques l'affirmation la plus dense, la plus substantielle du christianisme, un témoignage poignant de la réalité catholique ». Je n'en crois rien et je partage sur ce point l'avis, diamétralement opposé, de M. Marcel Coulon. La *Saison* est pour moi l'expression de la dernière crise morale du poète et s'achève par « le refus de Dieu ».

Simple comme une forêt vierge et beau comme un tigre, selon la parole de Verlaine, Rimbaud se

jette d'un bond par delà le bien et le mal. En ce sens, il apparaît, comme dit Jacques Rivière, un « innocent ». Il n'est plus seulement un bohème, car le bohème ne proteste que contre la société. Lui, proteste contre l'existence, telle qu'elle est, telle que le christianisme l'a faite. Il se sent antérieur à la rédemption, antérieur au péché, — un païen et un solitaire. Il a repris contact avec son origine primitive et édénique. Rivière le définit justement : « l'être exempt du péché originel ». Monstrueuse apparition dans notre monde de compromis, de relativité, de demi-mesures et de conciliation, il reste dépaysé, il rappelle Shelley, inadaptable.

S'il renonce à la littérature (« à moi l'histoire d'une de mes folies ! ») c'est qu'il l'a violentée sans succès ; c'est qu'elle est impuissante à traduire son intraitable et despotique exigence ; c'est que, dans cette lutte avec les mots et les sons, à travers les déformations insensées de « l'alchimie du verbe », en pratiquant « le long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », il a tari son inspiration et usé son génie. Mais il ne renonce pas au fond à son absolutisme. L'abandonne-t-il en littérature qu'il le garde dans la vie. Il reste fidèle à son amoralisme, à son irréligion, à son implacable et archangélique orgueil et, tel Lucifer. ne se courbe ni devant Dieu ni devant les hommes. Il est amoral et athée. Il ne supporte rien, aucune nourriture, aucun voisinage et devient « un désert ». *Une saison en enfer*

est, au sens le plus fort, « le poème de l'intolérance. » Rien ne subsiste à côté de sa flamboyante solitude. Son blasphème dévorant dissout toutes choses : après la religion, la philosophie ; après la philosophie, la littérature ; après la poésie, la prose. Aventure unique, disait Mallarmé, dans l'histoire de l'esprit (1) !

Aussi, lorsqu'en novembre 1873, il jette les exemplaires de la *Saison* dans cette cheminée de Roche que domine un grand crucifix, qu'on ne cherche point de valeur symbolique à ce geste et à ce décor ! Le Christ n'a pas triomphé du damné. Rimbaud n'est pas converti. La flamme a seulement volatilisé l'œuvre. C'est ce qu'il voulait : le vide.

Autour de lui, jonchant le sol, gisent les cadavres des Chimères ! Tel un jeune héros, il les a abattues de son épée, au bord des forêts vénéneuses où les avait attirées son défi. Mais il a respiré l'air maudit. Il porte la main à son cœur et baisse la tête. Vainqueur, il s'est tué. Il a empoisonné son génie. Sa Muse est morte. Dans sa fabuleuse aventure, il s'est lancé comme un enragé, bravant tout, renversant tout, détruisant tout. Il a pris le contrepied de ses qualités et a agi au rebours de ses inclinations. Pour être « voyant », il s'est systémati-

(1) C'est pourquoi son œuvre est, selon l'expression de Georges Duhamel, « un raccourci violent de l'histoire des littératures. » Il a vécu en trois ans l'évolution littéraire des temps modernes.

quement usé. L'alcool, le haschich, le tabac, la luxure l'ont ruiné. Intelligence exceptionnelle, pénétrante, il s'est vêtu d'obscurité, et à force de s'appesantir, de se replier, de s'éterniser sur des mots, dans le silence et la solitude, renonçant aux corrections indispensables du monde extérieur, il s'est exténué dans d'épuisantes recherches de timbre et de couleur, livré aux sortilèges de « l'hallucination verbale ». Dans sa marche à l'impossible, il toucha la folie et, dégrisé, s'arrêta.

Sa poésie comme sa vie est une prodigieuse transposition, un travestissement pathétique. Il a éprouvé une volupté satanique à s'exalter et à se détruire en même temps. Il fut la victime de son orgueil luciférien, de son esprit de contradiction et de révolte. Jeune Titan, il a essayé d'escalader l'Empyrée. Mais, à peine engagé dans les sentiers de la montagne, il s'est arrêté pour tuer les Chimères. Sa Muse est morte à ses côtés, parmi ses Rêves massacrés, dans les royaumes du vertige.

Alors il est redescendu de la cime solitaire et s'est jeté dans le tumulte des villes, le vacarme assourdissant des gares et des ports.

DEUXIÈME PARTIE

L'AVENTURIER DU RÉEL

« La malédiction de n'être jamais las
Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire. »

(VERLAINE.)

CHAPITRE PREMIER

A TRAVERS LA VIEILLE EUROPE

La période littéraire est close. La grande aventure idéale aboutit à un coup de revolver et à un auto-dafé. Mais une autre commence, plus prodigieuse encore, qui va se poursuivre à travers les continents et les mers. L'instabilité intellectuelle du poète va se transposer dans l'action. Elle ne fait que changer de forme. Il n'y a pas deux hommes en lui : l'aventurier du réel est bien le même infatigable itinérant, le même misanthrope, tenace et renfermé, que l'aventurier du rêve. S'il change de carrière, il ne change point d'âme et reste logique avec lui-même : à lui maintenant la lutte pour la vie, l'exploration frénétique du monde. Mais pour cela, une chose est nécessaire : la connaissance des langues. Il lui faut savoir *à fond* l'anglais et l'allemand.

En novembre 1873, Rimbaud est à Paris. Nous le retrouvons un soir assis à une table du café Tabourey, près de l'Odéon. On n'ignore plus, au « quartier », l'histoire de Bruxelles, l'emprisonnement de Verlaine, et les langues ont marché. Aussi le laisse-t-on seul, à l'écart, et comme en quarantaine. L'irritable gent des poètes ne lui pardonne pas ses anciennes railleries. On chuchote, on ricane autour de lui. Soudain, se détachant d'un groupe hostile, un jeune homme chevelu et brun vient vers lui, la main tendue. « Arthur Rimbaud? — Oui, c'est moi. — Je vous connais, j'ai lu vos vers. Causons. » Cet inconnu qui accepte ainsi publiquement sa compagnie est le poète Germain Nouveau, l'auteur des *Valentines* et d'*Humilis* dont Ernest Delahaye nous apprit la pathétique destinée et révéla l'œuvre lyrique.

Entre ces deux jeunes gens, le contraste est saisissant : l'Ardennais — qui vient d'avoir dix-neuf ans — grand, blond, l'allure dégingandée, le visage enfantin et rougeaud ; le Provençal — vingt et un ans — trapu, tignasse noire, type arabe, teint mat, nez busqué. Le premier est tout amertume, le second tout enthousiasme. Celui-ci parle de poésie. L'autre a un geste évasif, découragé. Bah ! cela ne l'intéresse plus. Il n'y a de vrai que les voyages et il va s'en aller en Angleterre. « Quand partez-vous? — Demain. — Moi aussi. — Soit, mais ça sera dur. Il faudra gagner son pain. — Tant pis ! on se

débrouillera. » Ainsi dit, ainsi fait et quelques jours plus tard, ils débarquaient à Londres.

Ils travaillèrent d'abord chez un fabricant de boîtes, puis donnèrent des leçons de français. D'après Ernest Delahaye, Rimbaud était retourné en Angleterre dans le dessein bien arrêté de parfaire sa connaissance de l'anglais, sachant que cette langue est indispensable à l'homme qui veut aller *partout*. Combien de temps demeura-t-il à Londres avec Germain Nouveau? Il semble bien qu'ils se soient séparés assez tôt, mais non pas, comme on l'a dit, à la suite d'une brouille. Germain Nouveau, moins tenace, s'était vite lassé de végéter, de chercher des leçons particulières et de tirer des cordons de sonnette. Son compagnon s'engagea comme répétiteur dans des écoles britanniques, d'abord à Londres, puis en province, probablement en Écosse. « Il m'a dit où, m'écrit le bon Delahaye, je suis mille fois coupable de l'avoir oublié. » Son séjour en Angleterre dura près d'un an et lorsqu'il eut acquis une complète maîtrise de la langue, il partit pour l'Allemagne, cette fois avec l'assentiment et quelques subsides de sa mère, dans des intentions identiques.

A peu près à la même époque, en janvier 1875, Verlaine sortait de la prison de Mons. Au cours de ces deux années de recueillement et de solitude, il s'était converti. Mais il n'oubliait pas l'ami d'autrefois et s'était arrangé pour lui faire parvenir

quelques poèmes, impression de cellule comme « Dame Souris trotte... », effusion religieuse comme le célèbre cantique : « O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour » qui eut le don d'exaspérer le mécréant et que l'on retrouva plus tard dans les latrines de Roche. Dans son ardeur de néophyte, il voulait ramener à Dieu la brebis égarée. Aussi écrivit-il, à plusieurs reprises, à Ernest Delahaye, pour avoir son adresse. L'autre ne tenait pas du tout à le revoir, mais lassé par tant d'insistance, il répondit à Delahaye : « Ça m'est égal. Si tu veux, donne mon adresse au Loyola. »

Trois jours après, Verlaine débarquait à Stuttgart, exultant de ferveur et de zèle apostolique. Rimbaud l'accueillit avec son ricanement sinistre, sa raillerie cruelle et obscène, ses impiétés et ses blasphèmes familiers. Il prit un malin plaisir à le tenter, le traîna de brasserie en brasserie, le grisa et le soir, au cours d'une promenade aux environs, engagea avec l'évangéliste fort éméché une discussion qui dégénéra en pugilat. Plus jeune et plus souple, il eut naturellement le dessus, lui administra une raclée et le laissa, étendu, roué et cuvant sa bière, sur les bords du Neckar. Le lendemain, réconciliation. On se retrouva, mais on ne parla plus de religion.

Aussi pourquoi, diable, être venu le relancer? pourquoi remettre sur le tapis les vieilles questions périmées de la poésie et de la croyance? Tout cela

ne l'intéressait plus. Il était à Stuttgart pour apprendre l'allemand et dans ce seul but s'était astreint à être précepteur. Il se trouvait alors, en cette qualité, chez un certain docteur Wagner, et c'est ce qui explique — sans qu'on ait besoin d'y voir une apostrophe au maître de Bayreuth — l'inscription : *Wagner verdammt in Ewigkeit!* griffonnée, dans une de ses lettres, au-dessus d'un croquis à la plume d'une maison de Stuttgart. Voici ce qu'il écrit à Delahaye en février 1875 :

« Verlaine est arrivé l'autre jour, un chapelet aux pinces... Trois heures après, on avait renié son Dieu et fait saigner les quatre-vingt-dix-huit plaies de Notre-Seigneur. Il est resté deux jours et demi fort raisonnable et sur ma remonstration s'en est retourné à Paris, pour, de suite, aller finir d'étudier là-bas dans l'île (1). Je n'ai plus qu'une semaine de Wagner et je regrette cette argent (*sic*) payant de la haine, tout ce temps foutu à rien. Le 15, j'aurai *Ein freundliches Zimmer* n'importe où, et je fouaille la langue avec frénésie, tant et tant que j'aurai fini dans deux mois au plus. Tout est assez inférieur ici — j'excèpe *(sic)* un « Riessling » dont j'en vite un ferre en vâce des godeaux qui l'onh fu naîdre, à ta sandé imperbédueuse. Il soleille et gèle, c'est tannant. »

Point n'est donc besoin d'imaginer, comme on

(1) En Angleterre.

l'a fait, un Rimbaud mélomane, tour à tour affamé et écœuré de la « musique de l'avenir », épuisant aussi rapidement que le reste une « saison » wagnérienne à Stuttgart. La réalité est beaucoup plus simple. Il gagne sa vie comme précepteur chez un Allemand qu'il déteste et n'a qu'une idée, achever son mois (« plus qu'une semaine de Wagner ») et louer une chambre en ville.

Sur ses instances, sa mère lui envoie cinquante francs pour lui permettre de trouver et d'attendre une nouvelle combinaison. « J'ai une très grande chambre, lui répond-il le 17 mars, fort bien meublée au centre de la ville (1), pour dix florins, c'est-à-dire 21 fr. 50, le service compris : et on m'offre la pension pour 60 francs par mois : je n'en ai pas besoin d'ailleurs, c'est toujours tricherie et assujettissement, ces petites combinaisons, quelque économiques qu'elles paraissent. Je m'en vais donc tâcher d'aller jusqu'au 15 avril avec ce qui me reste (encore 50 francs) parce que j'aurai encore besoin d'avances à cette date-là : car, ou je dois rester encore un mois pour me mettre bien en train, ou j'aurai fait des annonces pour des placements dont la poursuite (le voyage par exemple) demandera quelque argent. J'espère que tu trouveras cela modéré et raisonnable. Je tâche de m'infiltrer les manières d'ici par tous les moyens possibles, je

(1) Marienstrasse, 2.

tâche de me renseigner ; quoiqu'on ait réellement à souffrir de leur genre. »

Cependant, au bout de quatre mois de Stuttgart, ses projets n'ont pas abouti : il n'a pas trouvé la situation qu'il faisait espérer à sa mère et le « genre » wurtembourgeois l'agace tout autant que jadis à Charleville, pendant l'invasion, l'arrogance prussienne.

Et puis, après plus d'un an d'enseignement et de préceptorat, soit outre-Manche, soit outre-Rhin, il est repris par le démon de l'aventure.

L'appel enivrant des grandes routes, le chant de l'inconnu le grisent. Il vend sa malle pour augmenter ses ressources et quitte l'Allemagne. Voici qu'il descend, à pied, vers le Sud, traverse allégrement le Würtemberg, la Suisse et arrive en Italie. C'est la première fois qu'il foule la vieille terre héroïque des Césars et des condottières. Il y pénètre par les vallées odorantes qui descendent aux lacs de Lombardie, et nous ne savons rien de ses visions. On nous apprend seulement qu'il arrive à Milan exténué, recru de fatigue et de faim, et qu'il doit s'aliter. « Là, écrit Paterne Berrichon, une signora apitoyée à la fois et charmée, séduite même on dirait, le recueille, le soigne, bref le garde près d'elle un mois. »

L'histoire est-elle vraie? On l'a mise en doute. A première vue, elle ne paraît pas vraisemblable. Ce voluptueux abandon dans les délices d'une bonne

fortune inattendue, cette paresseuse détente, ce mol asservissement, même passager, sont peu conformes aux habitudes trépidantes de Rimbaud et s'accordent mal avec le rythme accéléré de ses désirs et de ses impatiences.

D'après Ernest Delahaye, l'épisode aurait un tout autre caractère. La charitable Milanaise qui habitait 2, Piazza del Duomo et appartenait à la meilleure bourgeoisie, était une vieille dame cultivée qui l'accueillit maternellement. Attirée par son air à la fois minable et génial, elle l'installa chez elle et l'entoura de soins délicats. Il ne fut pas ingrat, lui garda un souvenir fidèle et lui envoya même, en hommage, un des rares exemplaires d'*Une saison en enfer* échappés à la destruction.

Verlaine est d'un avis opposé et voit dans l'Italienne une jeune veuve agréable d'une hospitalité... sans réserves. A deux reprises, il parle de cette « vedova molto civile » et rattache à l'histoire de cette liaison le poème : *Poison perdu :*

> Des nuits du blond et de la brune
> Pas un souvenir n'est resté !

Il n'y a qu'un malheur pour sa thèse, c'est que ces vers ne sont pas de Rimbaud — qui n'en a plus écrit depuis 1873 — mais probablement de Germain Nouveau. De plus, comment Verlaine aurait-il reçu ses confidences amoureuses? A cette époque,

il ne lui inspirait plus que du mépris, car sa ferveur dévote, sa conversion lui paraissaient une abdication, une défaite. Momeries que tout cela !

Alors qu'il était à Milan, au début de l'été 1875, Rimbaud voulut aller rejoindre un de ses amis fabricant de savon dans les Cyclades et s'engagea, à pied, sur la route de Brindisi. Mais frappé d'insolation, il fut rapatrié par le consul français de Livourne. Revenu à Marseille, il y vécut d'humbles besognes, déchargeant des voitures dans le vieux port, aidant les camionneurs des Messageries maritimes, végétant au milieu des débardeurs et des calfats, jusqu'au moment où il rencontra un racoleur de l'armée carliste qui voulut l'emmener en Espagne. Enrôlement éphémère d'ailleurs, caprice sans lendemain, puisque nous le retrouvons à Charleville en octobre 1875.

A cette date en effet, il écrit à son ami Delahaye, professeur à Rethel : « Reçu le postcard et la lettre de V(erlaine), il y a huit jours. Pour tout simplifier, j'ai dit à la poste d'envoyer ses restantes chez moi (1), de sorte que tu peux écrire ici, si encore rien aux restantes. Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola et je n'ai plus d'activité à me donner de ce côté-là à présent, comme il paraît que la deuxième « portion » du « contingent » de la « classe » 74 va-t-être appelée le 3 novembre suivant ou prochain ».

(1) Rue Saint-Barthélemy, à Charleville.

Les grossièretés du Loyola? Ce sont les poèmes catholiques de *Sagesse* que Verlaine persiste à lui envoyer par l'intermédiaire de Delahaye. De grâce! qu'on lui laisse la paix! La poésie l'écœure, et la poésie religieuse plus que toute autre. Il se sent déjà si loin de toute littérature, n'a plus « d'activité à se donner de ce côté-là. » D'ailleurs, la caserne le guette. Il a vingt ans révolus, il est bien bâti et bien découplé, bon pour le service militaire.

Rimbaud en képi, en bourgeron et en pantalon rouge! On se le représente mal dans la cour du quartier ou sur le terrain d'exercice, participant sérieusement aux évolutions de l'école de section. Par bonheur, son aîné Frédéric étant encore sous les drapeaux (le service actif durait alors cinq ans), il se trouve de ce fait exempté (1) et va profiter de ce répit pour travailler. S'il renie les lettres, il s'adonne à l'étude des sciences et des langues. Il apprend l'espagnol, achète une grammaire arabe, un dictionnaire et s'y plonge avec passion. Afin que rien ne le dérange, raconte M. Louis Pierquin, il s'enferme dans une immense armoire, sorte de vieux coffre du temps passé, et y reste souvent

(1) Ceci ne le dispensera pas d'ailleurs d'accomplir, conformément à la loi alors en vigueur, des périodes de réserve. Mais il obtiendra, par suite de ses voyages et séjours à l'étranger, des sursis renouvelés dont l'expiration lui causera d'ailleurs toujours d'excessives inquiétudes.

vingt-quatre heures, sans boire ni manger. Aujourd'hui c'est l'italien, demain ce sera le russe ou le grec moderne, le hollandais ou l'indoustani. Il est infatigable. C'est que tout cela lui paraît utile, pratique, nécessaire aux voyages qu'il veut entreprendre. Il lui faut une nourriture positive. Les sciences comme les langues, voilà qui peut « servir » dans la vie, et il est prêt, au besoin — lui qui n'a jamais voulu passer son baccalauréat de Rhétorique — d'affronter la corvée de nouveaux examens.

Dans sa lettre du 14 octobre à Ernest Delahaye, il écrit : « Un petit service : veux-tu me dire précisément et concis — en quoi consiste le bachot ès-sciences actuel, partie classique et mathématique, etc. Tu me dirais le point de chaque partie que l'on doit atteindre : mathématique, physique, chimie, etc., et alors des titres immédiats, et le moyen de se procurer des livres employés dans ton collège (1) par exemple pour ce bachot, à moins que ça ne change aux diverses Universités? »

Cet hiver de 1875, passé à Charleville dans une studieuse oisiveté, c'est aussi l'époque où Verlaine, professeur dans une école de la campagne anglaise, achève ses hymnes de « Sagesse » et ses chants de repentir. Ah ! s'il pouvait convaincre l'irréductible, le convertir à sa foi ! « Qu'en dis-tu, voyageur des

(1) Collège Notre-Dame de Rethel où Delahaye fut le prédécesseur de Verlaine.

pays et des gares, du moins as-tu cueilli l'ennui, puisqu'il est mûr? » Il lui écrit en décembre : « Moi toujours le même. Religieux strictement, parce que c'est la seule chose intelligente et bonne. Tout le reste est duperie, méchanceté, sottise. L'Église a fait la civilisation moderne, la science, les littératures ; elle a fait la France et aussi les hommes, elle les *crée*. Je m'étonne que tu ne vois pas ça, c'est frappant. » Et comme Rimbaud l'a, un jour, repoussé avec pertes et fracas : « rubbish, potarada, etc. », il s'attriste et reprend : « Je te voudrais tant éclairé, réfléchissant. Ce m'est un si grand chagrin de te voir en des voies idiotes, toi, si intelligent, si *prêt* (bien que ça puisse t'étonner). J'en appelle à ton dégoût lui-même de tout, à ta perpétuelle colère contre chaque chose, juste au fond, cette colère, bien qu'inconsciente du pourquoi ! »

Qu'on ne vienne plus nous parler, après cela, d'un Rimbaud déjà catholique en 1873, quand il brûle *Une saison en enfer!* Son renoncement à la littérature n'entraîne pas son adhésion au christianisme. Il fait ses adieux aux fêtes du verbe et de la pensée, non point aux entreprises de la volonté, aux découvertes de l'expérience humaine !

CHAPITRE II

LE MIRAGE DE L'ORIENT

Jamais Rimbaud n'a été plus fébrile, plus instable que pendant ces années 1875-1880. Il arpente l'Europe en tous sens et tourne comme dans un vertige. Vagabondages sans trêve et sans but. Ivresse des grands chemins et des ports ! Mais par-dessus tout, l'Orient l'attire, irrésistiblement, un Orient barbare, hermétique et éblouissant ; et aussi je ne sais quel pays irréel où luttent le Nord et le Midi, où se mêle aux images du désert l'évocation des villes babyloniennes. Exotisme des rêves qui hantèrent jadis les nuits de son *Enfance!* « Cette idole, yeux noirs et crin jaune, écrivait-il dans les *Illuminations*, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms férocement grecs, slaves, celtiques. A la lisière de la forêt — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent — la fille à lèvre d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd de près, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la

mer. » Est-il besoin de rappeler ses *Villes?* « Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques et de la rumeur des perles et des conques précieuses, la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels... Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la fête de la nuit. Et, une heure, je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau. »

S'il a renoncé à traduire, avec des mots, ces visions d'une splendide et folle incohérence, il n'en est pas délivré pour cela. Elles l'obsèdent au contraire, d'autant plus qu'elles sont restées souvent inexprimées et il a refoulé au fond de sa conscience les images nouvelles et hardies qui sollicitaient leur place dans des compositions littéraires. Mais elles vivent encore dans la pénombre de son âme et agissent sur sa volonté et ses décisions sans qu'il s'en aperçoive. Sous ses avidités scientifiques et ses projets les plus utilitaires, on devine toujours la poussée des anciennes nostalgies.

Ce qui l'appelle surtout, au delà des routes, là où celles-ci s'arrêtent, cassées par la rive abrupte, c'est la mer. Oh! non point la triste mer du Nord ou le Pas de Calais brumeux et gris, mais l'Océan du *Bateau ivre*, avec ses « incroyables Florides » et « l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs ». Mer voluptueuse, tordue sous la caresse d'or du

soleil, de ce soleil qu'il n'a jamais vu face à face, qu'il n'a jamais saisi corps à corps dans sa morose Ardenne ou l'humide Angleterre. Tous ses voyages seront dorénavant, quels que soient les détours que la vie lui imposera, des marches vers le soleil. Argonaute inlassable, même s'il s'embarque dans un port du Nord, à Hambourg ou à Anvers, c'est toujours dans l'espoir d'appareiller vers de fabuleuses Colchides. Il garde l'œil fixé sur la Toison d'or.

Voir des pays, gagner de l'argent, c'est tout un, dans son esprit. Il a la mentalité des conquistadors. L'inconnu l'attire, mais il espère découvrir dans l'horizon vermeil un royaume aux fleuves aurifères et remonter le cours d'un nouveau Pactole. La réalité sera bien différente : pour gagner quelques francs, il sera obligé de décharger des navires dans un port ou de travailler dans une carrière de la côte méditerranéenne. Trente-six métiers, autant de misères ! Mais n'importe, il se découragera pas, reviendra, entre chaque tentative, se reposer ou se soigner quelque temps en France et repartira vers l'Orient.

En 1876, il s'embarquera pour Java ; en 1877, à deux reprises, il cherchera à gagner l'Asie Mineure : la première fois, il sera arrêté en Autriche, la seconde fois, il tombera malade en mer et sera débarqué en Italie ; en 1879 et en 1880, on le trouvera à l'île de Chypre, et à partir de 1881, il fera

la navette d'un bord à l'autre de la mer Rouge, de la côte asiatique à la côte africaine.

On a raconté de diverses façons comment il s'y prit pour faire son premier grand voyage en Orient. Rien de plus inexact que la version primitive donnée par Isabelle Rimbaud. « Un Hollandais connu de lui à Londres et engagé dans l'armée des colonies lui fit certain jour une description enchanteresse de l'île de Java et le sollicita d'y aller avec lui. Pour faire économiquement le voyage, Rimbaud s'engagea comme mousse à bord du même navire qui emportait son ami..., etc. » Non, la vérité est autre : il s'engagea dans l'armée néerlandaise des Indes et, une fois arrivé à Java, déserta.

Nous avons d'ailleurs peu de renseignements sur cette équipée. Bon marcheur, il gagna vraisemblablement la Hollande par Anvers. Étrangement insensible à la finesse lumineuse des horizons, aux tournoiements bleuâtres des moulins, aux jeux pâles de l'azur et des nuages dans le ciel et dans les canaux, il franchit rapidement les grasses prairies et les polders du Brabant et arriva à Rotterdam. Là il dut errer sans fin sur les quais, dans les tavernes des matelots, épiant les nouvelles, s'informant des navires en partance. Sans doute n'y trouva-t-il point d'occasion favorable, car il s'aboucha avec un racoleur qui lui annonça le prochain départ d'un contingent d'infanterie pour les îles de la

Sonde. « On s'entend, écrit Paterne Berrichon, l'on part ensemble au Helder. Là, contre une prime de douze cents francs dont six cents à toucher à la signature, Rimbaud contracte un engagement dans les troupes néerlandaises qui vont s'embarquer pour l'archipel. » Un critique hollandais a apporté sur ce point une légère rectification : notre homme se présente, en réalité, au bureau de recrutement de Harderwijk, sur la rive méridionale du Zuydersee, le 19 mai 1876. Moyennant une prime de trois cents florins, il signe un engagement de six ans et c'est de là qu'il est dirigé, avec tout un détachement, sur le port du Helder où il est embarqué à bord du paquebot *Prins van Oranje*. Le navire appareille le 10 juin.

Nous ne savons rien de son voyage ni de ses escales. Pas un mot sur Bombay ou Colombo. La mer des Indes lui paraît sans doute moins belle que celles de *Bateau ivre :*

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur !

La traversée dure six semaines, et c'est le 23 juillet que le paquebot jette l'ancre dans le port de Batavia.

Journée torride. Au quai de Tandjok Priok les longs bâtiments rébarbatifs, docks, entrepôts, douanes, corps de garde, semblent s'étirer sous le soleil brûlant. Immense déception ! Quoi ! c'est

cela, l'île miraculeuse et parfumée des anciens rêves? une banale ville hollandaise assise, comme celles de là-bas, dans un marécage, avec des rues rectilignes, des magasins sagement collés les uns contre les autres, des canaux mornes et sales. A peine déniche-t-il, en s'aventurant dans le kampong chinois, quelques rares maisons à belles portes rouges, trois ou quatre vieux logis aux toits incurvés en accent circonflexe, porteurs de bêtes fantastiques et de balcons laqués.

Heureusement, tout autour de la ville, triomphe la flore enchanteresse. Cocotiers, bananiers, bambous, aréquiers, palmiers d'eau aux feuilles pennées, parisiums à la fleur d'or pâle, flamboyants au parasol rouge, voici les arbres de ses songes. Oui, mais voici également, au bout de l'allée de waringins, la caserne géométrique et fétide. Il se contemple avec mépris sous son uniforme de drap bleu à liseré jaune. Non, ce n'est vraiment pas la peine d'avoir échappé au service en France pour venir s'abrutir ici. Revue d'habillement, revue d'armes, et sac au dos, en route pour la brousse! L'engagé volontaire est détaché au 1er bataillon d'infanterie qui est cantonné dans les baraquements de Salatiga, au cœur même de Java, sur les pentes du Merbaboe, à 600 mètres d'altitude.

Dès lors son intention se précise : déserter. Son but est atteint. Il voulait être en Orient et l'Orient l'a déçu. La discipline l'étouffe. Il prend en haine

ces sous-officiers hollandais, ces lourdauds gras et vaniteux qui malmènent les indigènes. Combien il leur préfère la compagnie des Malais à la figure plate et rude, des Javanais sveltes et musclés, au visage ovale et bistré, au regard craintif et doux ! Étranges humains, si attirants, si impénétrables aussi, pleins de force et de souplesse, d'immobilité et de mystère, mille fois supérieurs, à ses yeux, aux pesants automates de la caserne et de l'école de tir ! Au bout de trois semaines d'exercices, de terrassements, de défrichage et de corvées, il réussit à s'écarter des baraquements de Salatiga et disparaît dans la forêt, le 15 août 1876. La vente de ses hardes civiles, laissée dans un ballot au magasin d'habillement, est effectuée par les soins de l'intendance et produit un florin 81 cents.

Que devient-il alors? Erre-t-il sur le plateau voisin du Dieng, autour des ruines hindoues et des temples millénaires? S'en va-t-il, à travers les bois de cocotiers, vers les anciennes cités saintes, la pyramide sculptée de Borobœder enguirlandée de bas-reliefs bouddhiques, vers le sanctuaire de Brambanan aux terrasses polygonales, escortées de cent soixante pavillons sacrés? Ou bien gravit-il la chaîne turbulente des volcans? Se hasarde-t-il vers le Papandajan, au delà des cultures de manioc et de maïs, à travers les forêts géantes et monstrueuses? Parvient-il jusqu'aux escarpements calcinés, voilés par les fumerolles des solfatares?

Pose-t-il son pied téméraire sur les croûtes mouvantes et craquelées des cratères, aux lézardes vénéneuses et aux bouillonnements pestilentiels? Qui le saura jamais? Il est probable, en tout cas, qu'il se blottit pendant quelque temps, dans les fourrés capiteux de la montagne, les fouillis des fougères arborescentes, et qu'il redescend vers la côte, les rizières et les étangs pavés de nénuphars, pour regagner Batavia, en longeant la mer de Java.

Paterne Berrichon s'efforce de donner à sa désertion une allure héroïque. « Il fut obligé, écrit-il, afin d'échapper aux barbaries de la vindicte militaire, afin d'échapper à la pendaison, d'esquiver les regards de l'occupation hollandaise, de se cacher dans les redoutables forêts vierges où des orangs outangs durent lui enseigner le moyen de vivre à l'abri des tigres et des surprises du boa. » Non, il n'a pas frôlé de tels voisinages ni bénéficié de telles camaraderies.

Il n'y a pas d'orangs-outangs à Java, et s'il y en a à Sumatra, il est prouvé qu'il n'y est pas allé. D'ailleurs le code militaire hollandais ne le menaçait point de la peine capitale. Imaginons-le plutôt en route, par petites journées, le long de la côte, se rapprochant peu à peu de Batavia. Il s'est débarrassé de son uniforme et on le devine mêlé à la foule des jours de marché, aux Javanais vêtus de sarongs à ramages, aux Sœndanaises coiffées à la chinoise, le dos courbé sous la charge des sacs de

riz ou le poids des enfants. En se glissant derrière les chariots à zébus, aux roues grinçantes et aux toits nattés, il pénètre dans les faubourgs de la ville, et là, avec des ruses d'Indien, parvient à gagner le port. Un voilier anglais porteur d'une cargaison de sucre est prêt à lever l'ancre : il trouve un emploi à bord et repart pour l'Europe.

La tempête a béni mes éveils maritimes...
...L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.
Et dès lors je me suis baigné dans le poème
De la mer, infusé d'astres et lactescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif, parfois, descend.

Le navire anglais connut le sort du *Bateau ivre*. « Au cours de cette traversée, écrit Paterne Berrichon, la tempête, à deux reprises, sévit effroyablement sur le vaisseau qui, voiles crevées, mâts brisés, ne dut son salut qu'au sacrifice de sa cargaison. Ainsi désemparé, on naviguait lentement et péniblement. Doublé le cap de Bonne-Espérance, on arrive en vue de Sainte-Hélène. Notre déserteur veut qu'on y aborde. Le capitaine s'y refuse. Alors, quoique sachant à peine nager, Rimbaud se jette à la mer afin de gagner, à brassées, l'île qu'illustre la captivité de Napoléon. Il fallut qu'un marin plongeât après le téméraire pour, de vive force, le ramener et le réembarquer. »

On a suspecté l'authenticité de l'aventure. L'antimilitarisme de Rimbaud s'accorde assez mal en effet avec ce geste d'admiration passionnée pour l'Empereur. Ni l'auteur de *Rages de César*, ni le déserteur de Java ne sont, à première vue, susceptibles d'un tel fanatisme. Mais Rimbaud est, après tout, capable des réflexes les plus imprévisibles, et sa curiosité enragée peut très bien expliquer ce coup de tête. L'histoire est racontée également par MM. Bourguignon et Houin et par M. Louis Pierquin dont le témoignage est aussi fidèle que prudent. Verlaine l'a connue, sans doute par Ernest Delahaye : il pouffe de rire en apprenant les prouesses de l'aventurier, ses rêves de trafiquant, et, parodiant son accent, récite d'un air goguenard :

J'ai promené ma gueule infecte au Sénégal
Et vu Cinq-Helen' (zut à Badingue), un' rud' noce.
Mais tout ça n'est pas sérillieux : j'rêve eud'négoce...

Quoi qu'il en soit, le périple de Rimbaud ne se termine pas avec son retour dans les eaux européennes. Il touche à Liverpool, longe en bateau les côtes d'Angleterre et de Norvège, revient par les ports de Hollande, descend jusqu'à Bordeaux d'où il gagne, à pied, les Ardennes. Il arrive à Charleville le jour de la Saint-Sylvestre, le 31 décembre 1876.

Ainsi s'achève, dans la neige et le brouillard des

Ardennes, cette prodigieuse année dont le printemps l'a vu dans les polders fleuris de Hollande et l'été dans les forêts des îles tropicales. Éternel mouvement, éternelle aspiration, éternel désenchantement !

Dès les premiers beaux jours de 1877, il ne peut de nouveau plus tenir en place. L'Extrême-Orient l'a déçu, mais c'est l'Asie Mineure, l'Arabie, la Perse qui maintenant le tentent. Comment gagner le Bosphore et les portes d'or de l'Asie? Sous le prétexte de compléter sa connaissance de l'allemand, il supplie sa mère de le laisser partir pour l'Autriche et lui extorque le prix d'un billet pour Vienne. De là il descendra le Danube, cherchera à atteindre Varna et la mer Noire.

Le voici donc, en avril 1877, dans la ville impériale. A peine arrivé, il prend une voiture et régale le cocher. Celui-ci — échange de bons procédés — le présente à des amis, deux ou trois individus douteux qui s'arrangent pour lui voler son pardessus et son porte-monnaie. Rimbaud reste, sur le pavé, sans ressources. On le rencontre, aux terrasses des cafés du Ring, autour de l'église Saint-Étienne, mi-camelot, mi-mendiant, vendant, comme autrefois dans la rue de Rivoli, des anneaux de clefs ou des lacets de chaussures. Rien d'étonnant, s'il a, pour un motif futile et que nous ignorons, une querelle avec un policier. Injures, bravades, attroupement, rixe, coups et blessures. Il est arrêté et

expulsé comme indésirable. Adieu, beau Danube qui t'en vas vers le Levant ! Ce n'est pas encore aujourd'hui que le vagabond te suivra dans ta course !

La police autrichienne le fait reconduire à la frontière bavaroise d'où, en vertu d'un ordre de la sûreté allemande, il est ramené, sous escorte, à la frontière lorraine. Par Montmédy, il rejoint les Ardennes. Sa deuxième tentative vers l'Orient a échoué.

Alors il repart à pied, toujours à pied, pour la Hollande et gagne Hambourg où il espère trouver une occasion de s'embarquer. Mais il y rencontre le Barnum de l'époque, le célèbre cirque Loisset qui, dans ces pays du Nord, a besoin d'un interprète et d'un faiseur de boniment. Qu'à cela ne tienne : dès qu'il s'agit de déambuler, il est toujours prêt. Avec la troupe pérégrinante, il court les foires du Danemark et de la Suède. Rapatrié sur sa demande par le consul de France à Stockholm, il revient à Charleville au mois de septembre suivant.

Mais l'idée fixe le possède : l'Orient ! l'Orient ! Il repart pour Marseille où, après avoir gagné quelque argent comme débardeur, il s'embarque pour Alexandrie. Malade dès les premiers jours de mer, il est débarqué à Civita-Vecchia. Diagnostic textuel du médecin : fièvre gastrique, inflammation des parois de l'estomac causée par le frottement des côtes contre l'abdomen, suites

de marches excessives. (Verlaine a vraiment raison de l'appeler « l'homme aux semelles de vent ».) Une fois guéri, il s'en va visiter Rome, puis revient hiverner à Charleville.

Trêve de quelques mois seulement, car il reste en proie à son obsession. Le printemps de l'année 1878 le voit à Hambourg où il cherche un engagement dans une maison de denrées coloniales et, à l'automne suivant, une fois la moisson faite à Roche, il descend, par petites étapes, vers la Méditerranée, l'esprit toujours hanté par le mirage de l'Orient.

CHAPITRE III

DANS LES CARRIÈRES DE CHYPRE

Ce que fut sa randonnée, depuis les Vosges jusqu'à Gênes, nous le savons par une grande lettre datée du 17 novembre 1878, un des rares documents que nous possédions sur cette période de transition, faite de tâtonnements et de tentatives avortées, entre sa vie littéraire et son existence commerciale, entre la bohème et le négoce. Lettre sans apprêt, mais aussi sans ces surprenantes négligences de la correspondance africaine, abondante description qui contraste avec la sécheresse des épîtres ordinaires à sa famille. On dirait qu'il s'accorde un instant de repos, qu'il souffle et respire un peu avant de se jeter, corps et âme, dans la lutte pour la vie et l'argent. Il dédaignera plus tard de raconter ses voyages et d'évoquer ses aventures, il ne peindra ni Aden et son rocher brûlant, ni Harrar et ses hauts plateaux herbus, mais ici il narre avec minutie ses prouesses alpestres et la traversée du Gothard.

« La route qui n'a guère que 6 mètres de largeur est comblée tout du long, à droite, par une chute de neige de près de 2 mètres de hauteur qui, à

chaque instant, allonge sur la route une barre d'un mètre de haut qu'il faut fendre sous une tourmente atroce de grésil. Voici : plus une ombre dessus, dessous ni autour, quoique nous soyons entourés d'objets énormes ; plus de route, de précipice, de gorge, ni de ciel ; rien que du blanc à songer, à toucher, à voir ou ne pas voir, car impossible de lever les yeux de l'embêtement blanc qu'on croit être le milieu du sentier, impossible de lever le nez à une bise aussi carabinante, les cils et la moustache en stalactite, l'oreille déchirée, le cou gonflé ! Sans l'ombre qu'on est soi-même et sans les poteaux du télégraphe qui suivent la route supposée, on serait aussi embarrassé qu'un pierrot dans un four.

« Voici à fendre plus d'un mètre de haut sur un kilomètre de long. On ne voit plus ses genoux de longtemps. C'est échauffant. Haletants — car en une demi-heure la tourmente peut nous ensevelir sans trop d'efforts — on s'encourage par des cris. (On ne monte jamais tout seul, mais par bandes.) Enfin voici une cantonnière : on y paie le bol d'eau salée 1 fr. 50. En route ! Mais le vent s'enrage, la route se comble visiblement. Voici un convoi de traîneaux, un cheval tombé, moitié enseveli. Mais la route se perd. De quel côté des poteaux est-ce? (Il n'y a de poteaux que d'un seul côté.) On dévie, on plonge jusqu'aux côtes, jusque sous les bras.

« Une ombre pâle derrière une tranchée : c'est

l'hospice du Gothard, établissement civil et hospitalier, vilaine bâtisse de sapin et de pierres. Un clocheton. A la sonnette, un jeune homme louche vous reçoit. On monte dans une salle basse et malpropre où l'on vous régale de droit de pain et de fromage, soupe et goutte. On voit les beaux gros chiens jaunes à l'histoire connue. Bientôt arrivent, à moitié morts, les retardataires de la montagne. Le soir, on est une trentaine qu'on distribue, après la soupe, sur des paillasses dures et sous des couvertures insuffisantes. La nuit, on entend les hôtes exhaler en cantiques sacrés leur plaisir de voler un jour de plus les gouvernements qui subventionnent leur cahute.

« Au matin, après le pain, fromage, goutte, raffermis par cette hospitalité gratuite qu'on peut prolonger aussi longtemps qu'on veut, on sort. Ce matin, au soleil, la montagne est merveilleuse : plus de vent, toute descente, par les traverses, avec des sauts, des dégringolades kilométriques qui vous font arriver à Airolo, l'autre côté du tunnel, où la route reprend le caractère alpestre, circulaire et engorgé, mais descendant. C'est le Tessin. »

Et c'est surtout le soleil. Vite, Rimbaud se hâte vers Bellinzona et Lugano. Là il prend le train et file, par Côme et Milan, vers la côte ligure.

Nous n'avons aucun détail sur le trajet, ni sur son séjour à Gênes. Il s'embarque le 19 novembre pour Alexandrie où il arrive à la fin du mois.

« Je vais avoir un emploi prochainement, écrit-il d'Égypte à sa mère, et je travaille déjà assez pour vivre petitement, il est vrai. Ou bien je serai occupé dans une grande exploitation agricole, à quelque dix lieues d'ici, ou bien j'entrerai prochainement dans les douanes anglo-égyptiennes, avec bon traitement, ou bien je crois plutôt que je partirai pour Chypre, l'île anglaise, comme interprète d'un corps de travailleurs. En tout cas, on m'a promis quelque chose ; et c'est avec un ingénieur français — homme obligeant et de talent — que j'ai affaire. »

Seulement, pour être engagé, il lui faut un certificat de bonne vie et mœurs, dûment légalisé par la mairie de son pays, et il demande à sa mère de l'établir, d'attester « qu'il sort *(sic)* de travailler sur sa propriété, qu'il a quitté Roche de sa propre volonté et qu'il s'est conduit honorablement ici et ailleurs. » Voici vraiment un Rimbaud assez nouveau qui a peur de passer pour un vagabond, veut présenter des garanties, exhiber une estampille officielle, « surtout le cachet de la mairie qui est le plus nécessaire » ! Les temps sont changés depuis le jour où il insultait bourgmestres, juges et policiers. A un léger mensonge près d'ailleurs. Et que sa mère surtout ne le trahisse pas ! Elle peut bien se faire un peu sa complice, puisqu'il est maintenant sérieux, rangé et se décide à gagner durement sa vie. « Gardez-vous de dire que je ne suis resté que quelque temps à Roche, parce qu'on m'en

demanderait plus long et ça n'en finirait pas ; ensuite ça fera croire aux gens de la compagnie agricole que je suis capable de diriger des travaux. »

Après un séjour d'une quinzaine à Alexandrie, il s'embarque pour l'île de Chypre où il s'établit, le 16 décembre, comme chef de carrière au service d'une maison française (1), aux appointements de 150 francs par mois. Il écrit de Larnaca, le 15 février 1879 :

« Les entrepreneurs sont à Larnaca, le port principal de Chypre. Moi je suis surveillant d'une carrière au désert, au bord de la mer. On fait un canal aussi. Il y a encore à faire l'embarquement des pierres sur les cinq bateaux et le vapeur de la compagnie. Il y a aussi un four à chaux, briqueterie, etc.

« ... Il n'y a ici qu'un chaos de rocs, la rivière et la mer. Il n'y a qu'une maison. Pas de terre, pas de jardins, pas un arbre. En été, il y a 80 degrés de chaleur. A présent, on en a souvent 50. C'est l'hiver. Il pleut quelquefois. On se nourrit de gibier, de poules, etc. Tous les Européens ont été malades, excepté moi. Nous avons été ici vingt Européens au plus au camp. Les premiers sont arrivés le 9 décembre. Il y en a trois ou quatre de morts.

« Les ouvriers chypriotes viennent des villages environnants ; on en a employé jusqu'à soixante

(1) Maison Thial, Jean et Cie.

par jour. Moi, je les dirige ; je pointe les journées, dispose du matériel ; je fais les rapports à la Compagnie, tiens le compte de la nourriture et de tous les frais, et je fais la paie. »

Le voici donc une manière de contremaître et de chef d'équipe logé dans une baraque au bord de l'eau. Il fait cuire lui-même ses aliments, chasse sur la côte, pêche et se baigne dans la mer. Sait-il seulement qu'à dix lieues de là, au-dessus des champs de renoncules et d'asphodèles, se dressent, parmi les palmiers, les tours gothiques de Famagouste? De Larnaca, le port affairé où il va convoyer ses charrois de pierres, la route va directement à la Cité du Silence et du Souvenir. Quelle vision pour un poète, même décidé à ne plus écrire, que cette vieille ville de France née jadis aux portes éclatantes de l'Asie, et maintenant endormie pour toujours dans ses murailles féodales et ses contrescarpes vénitiennes ! Appel tentateur, certes, qui eût enivré José Maria de Heredia et a envoûté Gabriel d'Annunzio ! Rimbaud ne l'a même pas entendu. Que lui importent ces pierres sculptées, ces chapiteaux sacrés renversés dans les ombelles et les églantiers ! Que lui fait cette cathédrale abandonnée comme un grand reliquaire posé parmi les fleurs? Pourquoi serait-il touché par cette mélancolie splendide? Le passé, le passé ! Il lui tourne le dos. Il est occupé à distribuer ses outils et à peser ses charges d'explosif.

« Je suis toujours chef de chantier, écrit-il le 24 avril, et je charge et fais sauter et tailler la pierre. La chaleur est très forte. On fauche le grain. Les puces sont un supplice affreux, de nuit et de jour. En plus. les moustiques. Il faut dormir au bord de la mer, au désert. J'ai eu des querelles avec les ouvriers et j'ai dû demander des armes. »

En effet cette populace cosmopolite, qui comprend des Grecs, des Syriens, des Arabes, des Maltais et même un... pope, n'est pas toujours docile ni maniable. Pour en venir à bout, Rimbaud doit manœuvrer sans fin, recourir tantôt aux menaces, tantôt à la persuasion. Un jour, quelques-uns de ces métèques, excités par l'alcool, mettent sa maisonnette au pillage et lui enlèvent sa caisse. Voilà notre homme bien embarrassé, incapable d'effectuer sa paie. Alors sans se laisser démonter, il recherche les coupables, fait appel à leur conscience et à leur honneur, parle de sa responsabilité, du tort causé aux camarades et, après des négociations éloquentes et diplomatiques, finit par arracher son argent aux ivrognes dégrisés.

On s'étonnera de cette attitude : elle est si peu conforme à l'idée qu'on se fait du Rimbaud légendaire ! Un jour, il demande une attestation d'honorabilité, le lendemain il cherche à convaincre, au nom de la morale, de sordides aventuriers. Dans les deux cas, roublardise sans doute, calcul, comédie, dira-t-on. Oui, peut-être, mais lassitude aussi. Il

est fatigué de promener ses défis à travers la vie. Elle est stupide, sourde et ne comprend pas, elle frappe aveuglément et ne tient pas compte du rêveur héroïque. Alors ne vaut-il pas mieux se résigner, s'arranger pour recevoir le moins de coups possible, faire les gestes convenus, s'ils servent à quelque chose? L'aventure du réel exige, certes, de l'entrain, du courage, de l'audace, mais elle veut moins d'absolutisme, moins d'intransigeance que l'aventure de l'idéal. Il faut ménager ses forces, composer avec le destin sur un point afin de pousser ailleurs ses avantages jusqu'au bout.

Aussi bien, dans la bataille de la vie, l'âme la plus solide est-elle désarmée devant les trahisons du corps. Voici que se révèlent les défaillances d'un organisme qu'ont affaibli les excès et qu'éprouve un climat malsain. Ce printemps chypriote est torride, accablant ; ce soleil, tant cherché, dessèche la gorge, incendie les yeux, vide le cerveau. Rimbaud meurt de soif, dans la poussière blanche des carrières, la réverbération aveuglante de la côte. Le sang bat ses tempes bourdonnantes. Il boit de l'eau saumâtre et la fièvre le saisit.

Alors force lui est bien de revenir en France : il débarque à Marseille en juin 1879 et, dès son arrivée à Roche, voici qu'il s'alite avec la typhoïde. Assez vite guéri d'ailleurs, il se rend utile à la ferme, aide les siens qui, n'ayant plus de métayers, font valoir eux-mêmes la propriété où ils vont s'installer

définitivement. C'est à cette époque qu'Ernest Delahaye alla lui rendre visite.

« Lui-même, écrit-il, vint ouvrir la petite porte rustique à laquelle j'avais frappé et tout de suite l'amitié illumina ses traits tendus par l'ennui perpétuel. Je ne reconnus d'abord que ses yeux — si extraordinairement beaux ! — à l'iris bleu clair entouré d'un anneau plus foncé couleur de pervenche. Les joues autrefois rondes s'étaient creusées, équarries, durcies. La fraîche carnation d'enfant anglais qu'il conserva longtemps avait fait place au teint sombre d'un Kabyle et sur cette peau brune frisottait, nouveauté qui m'égaya, une barbe blond fauve qui s'était fait attendre... Autre signe de pleine virilité physique, sa voix perdant le timbre nerveux, quelque peu enfantin, que j'avais connu jusqu'alors, était devenue grave, profonde, imprégnée d'énergie calme. D'ailleurs très doux, il travaillait dans la ferme, docilement, à engranger la récolte, avec la tranquille et méthodique vigueur d'un gars qui n'aurait jamais fait autre chose. »

Le soir, après le dîner, Delahaye se risqua à lui demander s'il pensait toujours à la littérature. « Je ne m'occupe plus de ça », répondit-il d'un air agacé et d'un ton méprisant.

Le lendemain, les deux amis firent une promenade aux environs. Tout en décrivant sa vie et ses misères à l'île de Chypre, Rimbaud manifesta l'intention d'y retourner. Les régions tempérées

devenaient trop froides pour lui. Comme Delahaye s'étonnait de le voir frissonner aux premières bises d'automne, lui rappelait leurs anciennes randonnées dans la neige : « A présent, dit-il, je ne puis plus ; mon tempérament se modifie. Il me faut les contrées chaudes, les bords de la Méditerranée tout au moins. »

Mais l'hiver approche. Il souffre de la morsure du vent d'Argonne, grelotte dans les brouillards de la vallée de l'Aisne, passe des heures entières, frileusement blotti dans l'étable, auprès des moutons.

Patience, patience ! La vie n'est pas gaie à Roche, la mère est rogue et sévère, comme toujours, mais n'est-il pas bien au chaud, dans l'écurie, à côté de la jument Comtesse et du père Michel, le vieux domestique luxembourgeois qui prend soin des bêtes? Et puis, en attendant de repartir pour Chypre et afin de tromper l'ennui de l'hivernage, il va de temps à autre « faire un tour » à Charleville.

Un soir — la veille de son départ — un de ses amis, Ernest Millot, l'invita à passer la soirée avec Louis Pierquin dans un petit café de la place Ducale. Rimbaud apparut, vers huit heures, tout reluisant dans un costume flambant neuf. (Il s'était acheté ce complet à l'insu de sa famille en priant le tailleur de faire parvenir la facture à sa mère.) Comme Ernest Millot félicitait Pierquin d'avoir

acquis un certain nombre de livres édités chez Lemerre, il apostropha ce dernier : « Voilà bien de l'argent perdu. Acheter des bouquins et surtout de pareils, c'est complètement idiot. Tu portes une boule sur tes épaules qui doit remplacer tous les livres. Ceux-ci, rangés sur des rayons, ne doivent servir qu'à dissimuler les léprosités des vieux murs ! » Pendant tout le reste de la soirée, il fut d'une gaieté inaccoutumée, débordante, et, à onze heures, quitta ses amis pour toujours.

Au printemps de 1880, il s'embarqua en effet pour Alexandrie d'où il gagna l'île de Chypre pour la seconde fois. Sur ce nouveau séjour nous n'avons d'autres renseignements que ceux qu'il donne à sa mère dans une lettre datée de mai. « Je n'ai rien trouvé à faire en Égypte et je suis parti pour Chypre il y a presque un mois. En arrivant, j'ai trouvé mes anciens patrons en faillite. Au bout d'une semaine, j'ai cependant trouvé l'emploi que j'occupe à présent. Je suis surveillant au palais que l'on bâtit pour le gouverneur général, au sommet du Troodos, la plus haute montagne de Chypre (2 100 mètres).

« Jusqu'ici j'étais seul avec l'ingénieur, dans une des deux baraques en bois qui forment le camp. Hier sont arrivés une cinquantaine d'ouvriers, et l'ouvrage va marcher. Je suis seul surveillant ; jusqu'ici je n'ai que 200 francs par mois. Voici quinze jours que je suis payé, mais je fais beaucoup

de frais. Il faut toujours voyager à cheval, les transports sont excessivement difficiles, les villages très loin, la nourriture très chère. De plus, tandis qu'on a très chaud dans les plaines, à cette hauteur-ci, il fait et fera encore pendant un mois un froid désagréable ; il pleut, grêle, vente à vous renverser. Il a fallu que je m'achète matelas, couvertures, paletot, bottes, etc. »

Décidément cette île de Chypre lui est inhospitalière. L'année précédente, sur la côte ou dans les carrières de la plaine, il souffrait de chaleurs accablantes ; cette fois il est transi sur sa montagne, au milieu des sapins et des fougères. « Je me porte mal, j'ai des battements de cœur qui m'ennuient fort. Mais il vaut mieux que je n'y pense pas. » L'essentiel, c'est de trouver du travail et de « gagner un bon certificat » qui lui permettra de se débrouiller dans la suite.

Par malheur, l'administration anglaise ne l'occupe dans les chantiers du mont Troodos que jusqu'à la mi-juin, et il lui faut bientôt reprendre son sac et son bâton, s'embaucher dans « une entreprise de pierres de taille et de chaux ». Mais là les choses ne s'arrangent pas encore ; il ne s'entend pas avec l'ingénieur, se dispute avec le payeur et, finalement, se décide à quitter Chypre pour l'Égypte.

Pour la première fois de sa vie sans doute, il emporte avec lui un petit pécule : 400 francs d'économies.

CHAPITRE IV

D'UN BORD A L'AUTRE DE LA MER ROUGE

« J'ai cherché du travail dans tous les ports de la mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Massaouah, Hodeidah, etc. Je suis venu ici après avoir essayé de trouver quelque chose à faire en Abyssinie. » C'est ainsi que Rimbaud annonce à sa mère, le 7 août 1880, son arrivée à Aden.

Y restera-t-il? Comment pourrait-il s'attarder quelque part? Il est la proie de sa maladive instabilité : « Quand j'aurai quelques centaines de francs, je partirai pour Zanzibar. »

On ne saurait d'ailleurs lui en vouloir. Peut-on imaginer séjour moins accueillant? Aden... au mois d'août! Aden sous la canicule! L'âpre décor est figé dans une magnifique horreur. Les montagnes noires hérissent partout leurs découpures de fer. C'est un paysage minéral. « Aucun arbre, même desséché, dira-t-il, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves... Les parois du

cratère empêchent l'air d'entrer et nous rôtissons au fond de ce trou comme dans un four à chaux. Il faut être victime de la fatalité pour s'employer dans des enfers pareils ! » Il y a bien, là-haut, au fond du cirque, à droite de la tour du Silence, les grandes citernes millénaires creusées par un peuple inconnu : elles étagent leurs cuves cyclopéennes et escaladent la montagne comme pour se rapprocher du ciel, épier les nues miraculeuses. Mais en vain ; elles attendent éternellement l'orage qui ne vient pas. Tout flambe. Pas un souffle de fraîcheur ne passe dans l'air torride et suffocant. Au bord des crêtes métalliques, les canons anglais sont tapis dans une incandescence immobile et sinistre. Le cerveau halluciné n'accueille que des images de feu et l'on comprend que les Arabes aient placé ici, dans l'île de Syra, la bouche fumante de l'Enfer. Un accablement dantesque pèse sur l'âme aux abois : seul un poète maudit peut habiter ici.

Hélas ! le poète est mort : il n'y a plus, en face de nous, qu'un petit employé, un acheteur de la maison Viannay, Mazeran, Bardey et C^ie^. « Je suis très au courant du commerce du café à présent. J'ai absolument la confiance du patron. Seulement je suis mal payé. Je n'ai que 5 francs par jour, nourri, logé, blanchi, etc., et avec cheval et voiture, ce qui, somme toute, représente bien une douzaine de francs par jour. » Imaginons-le, dans une de ces constructions basses allongées près du

port, au milieu des balles de café et des débardeurs arabes. Tout lui passe par les mains, dit-il, et il est « le seul employé un peu intelligent d'Aden ». Mais il tourne, comme dans une cage, dans son bureau « très ventilé », où la température constante est de 40 degrés. Il se sent prisonnier. Heureusement un de ses patrons, M. Bardey, l'apprécie, le trouve débrouillard et l'envoie, en terre africaine, acheter du café sur place. Le voici détaché au comptoir que la maison vient de créer à Harrar, le grand marché sud-éthiopien (1).

Dans ses lettres à sa famille, Rimbaud est très sobre de détails. « Je suis arrivé dans ce pays, écrit-il le 13 décembre 1880, après vingt jours de cheval à travers le désert Somali. » C'est tout. Mais il est aisé de le suivre sur la piste incertaine des premières caravanes dirigées ici par des Européens. A cette époque l'Éthiopie était encore isolée, les montagnes du Choa et leurs contreforts du Harrar n'étaient pas encore reliés à la côte par un chemin de fer. Djibouti n'existait pas. Un maigre trafic se hasardait, depuis le petit port de Zeilah jusqu'aux plateaux de l'intérieur, au milieu des dangers et des surprises du désert. Rimbaud accompagna sans doute une caravane remontante. Tout d'abord les paillotes de la côte, l'immense étendue

(1) Rimbaud est le troisième Français qui pénétra jusqu'à Harrar. Son patron M. Bardey l'y précéda en août 1880 et y laissa un délégué auquel Rimbaud succéda.

morne, la terre ocreuse avec ses pierres volcaniques et ces grosses touffes épineuses de mimosas d'où jaillit, à l'improviste, nu, bouclier au coude, lance au poing, le guerrier Somali. Puis l'oasis de Bih-Kaboba, la halte des caravanes, les arbres inconnus drapés de lourdes lianes et de feuilles grasses, près du lit sablé du torrent qui garde la trace des panthères. Souvent, le départ dans la nuit, sur les petits chevaux abyssins qui filent comme la flèche et savent éviter les ombres inquiétantes. Enfin, au bout d'une quinzaine de marche dans ce désert moucheté de buissons acérés et piqueté de cactus, tacheté comme une peau de léopard, après toute cette monotonie splendide et désolée, la lente ascension des pentes du Harrar.

Voici les acacias en fleurs, les bégonias arborescents, l'éventail des fougères balancé au pied des sycomores géants qui abritent, dans les cavernes de leurs racines, les zèbres et les caravaniers. La pente s'accentue, les chevaux cèdent le pas aux mules et tout en haut, l'euphorbe, dressé comme un lampadaire, indique la route des hauts plateaux. Qu'on se retourne, et le désert Somali disparaît dans la brume du soir. Nous avons quitté l'empire périlleux des nomades. Ici, à près de 3 000 mètres, nous sommes chez les pasteurs. Les zébus rêvent, enfoncés dans l'herbe jusqu'aux fanons, et la femme Galla sort de la ferme, portant sur sa tête, à l'an-

tique, dressée comme une amphore, la haute cruche de lait.

Ah ! cette route de la côte à Harrar, Rimbaud la fera bien des fois, au cours de ces six années qui le verront attaché à la maison d'Aden. Il fera la navette d'un bord à l'autre de la mer Rouge, il s'en lassera, comme de tout, mais pour le moment, il est saisi par le contraste, il se baigne avec volupté dans le foisonnement végétal de ces montagnes. Et quand, arrivant par le Nord, il débouche sur la crête qui domine Harrar, une joie rapide passe dans ses yeux surpris. Ce n'est plus la sécheresse d'Aden, la ligne plate et continue des entrepôts et des casernes britanniques, étirés le long de la côte, écrasés par le ciel de plomb contre des rocs de lave. Une grande ville arabe est là, en contre-bas, étalée parmi des jardins. Elle se bombe dans sa vasque verdoyante, comme un verre de montre renflé, sertie par une enceinte de murailles et de portes crénelées. La masse sombre des hauteurs circonscrit le tourbillon rougeâtre et fauve de ses dix mille maisons de pierre sèche. On les dirait, ces maisons à terrasses, groupées comme les alvéoles d'une ruche, entraînées dans un mouvement giratoire autour de la place et de la mosquée. Seuls, du désordre circulaire, émergent les minarets d'un blanc cru, qui se détachent sur le ciel bleu, droits et minces, comme des phares.

La caravane s'arrête à la Porte du Turc. C'est

une entrée féodale, flanquée de tourelles bastionnées. Un poste égyptien y monte la garde. La foule des indigènes afflue en poussant des cris. Rimbaud est accueilli par le délégué de la maison d'Aden, un ancien sous-officier de tirailleurs qui lui passe les consignes, l'installe et le met en possession de l'agence, située sur la place. Il débute à 330 francs par mois et M. Bardey lui promet un pourcentage sur les bénéfices.

D'abord les affaires le prennent tout entier. Avec sa prodigieuse puissance d'assimilation, il connaît bientôt le dialecte harari. Il achète du café, du musc, revend des étoffes et des verroteries. Les jours de marché, les femmes Gallas se pressent, en longues théories, dans les ruelles étroites et tortueuses. Sur leur tête voilée, elles apportent du bois, du foin, des pots de lait, des cruches d'eau, des sacs de café. Que trouvent-elles, en échange, au comptoir de Rimbaud? des perles de verre et de porcelaine, des mouchoirs de couleur, des cotonnades imprimées et ces petites glaces à main, doublées de laiton, si alléchantes pour leur coquetterie puérile. Rimbaud se multiplie, parcourt à cheval, aux environs, les plantations de caféiers.

Mais déjà son démon le ressaisit. Va-t-il donc rester longtemps dans cette ville murée? La garnison égyptienne — « un tas de chiens et de bandits » — en a fait « un cloaque ». On y vit au milieu des déjections et des pourritures. Tant de saleté

l'écœure. S'il suivait un jour — jusqu'au bout — ce torrent qu'il a maintes fois longé à cheval, cet Erer qui descend vers le désert des Somalis, s'enfonce, à travers l'Ogaden mystérieuse, qui sait? peut-être vers le Cap des Aromates? Il le regarde fuir dans l'inconnu. Où va-t-il? vers quelles terres de soleil et de parfums? Ici d'ailleurs l'hiver est venu, et il grelotte dans son complet de toile apporté d'Aden. Dans ses lettres à sa mère, il se plaint du froid et des pluies — « et ces vêtements de drap, commandés à Lyon depuis des mois, qui tardent toujours? »

Dès le 15 janvier 1881, un mois après son arrivée, l'idée de l'exploration se superpose, dans son esprit, à celle du négoce. Avant de quitter Aden, il avait prié sa famille de lui faire envoyer des traités de métallurgie et d'hydraulique, des guides pratiques de métiers, comme le livre de poche du charpentier, le manuel du charron, du tanneur, du verrier, du briquetier, du potier, le « Parfait serrurier », etc. Cette fois, ce qu'il demande, c'est un « Manuel théorique et pratique de l'explorateur ». Sans doute il a du travail, il achète dans de bonnes conditions du café, de l'ivoire, de l'or, des parfums, de l'encens, du musc et des peaux. Mais faut-il donc sacrifier sa liberté à cette mercante, vivre toujours sans horizon entre ces soudards égyptiens et cette populace abjecte? Le 16 avril, il annonce à sa mère le passage de quelques missionnaires : « Il se pourrait

que je les suivisse. » Le 4 mai, il écrit : « Je compte quitter prochainement cette ville-ci pour aller trafiquer dans l'inconnu. Il y a un grand lac à quelques journées et c'est en pays d'ivoire : je vais tâcher d'y arriver. » Ces projets n'aboutissent pas. Le 25 mai, tout à fait découragé, il se répand en lamentations : « Hélas ! je ne tiens pas du tout à la vie ; je suis habitué à vivre de fatigue. Mais si je suis forcé de continuer à me fatiguer comme à présent et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes sous des climats atroces, je crains d'abréger mon existence... Puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie, et heureusement que cette vie est la seule, et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand qu'en celle-ci. »

En attendant, il retombe dans son travail « absurde et abrutissant ». Du moins, qu'on l'aide à faire fructifier cet argent si durement gagné ! Il envoie 2 500 francs à sa mère : « Que cela soit bien placé en sûreté et à mon nom. Que cela rapporte régulièrement. » Celle-ci propose d'acheter des terres, du « bien », comme on dit en Ardennes. — Mais non, ce qu'il lui faut, c'est une réserve qui s'accroisse peu à peu et qu'il puisse trouver un jour toute prête, lorsqu'il reviendra : « Que diable voulez-vous que je fasse de propriétés foncières ! » Et les mois d'été arrivent et se traînent lourdement pour lui. Cependant « les caféiers sont en fleurs et

cela sent délicieusement bon. » O poète évanoui !

Dès le début de l'année suivante, il veut briser sa chaîne et revient à Aden, pour rompre son contrat. Il songe à entreprendre une chasse à l'éléphant, vers la région de ces grands lacs qui dorment, plus au Sud, dans le mystère de l'Afrique. Il va s'appliquer à dresser une équipe et il écrit à un armurier parisien (1) pour lui demander ses catalogues. Mais surtout, ce qu'il veut faire, c'est œuvre d'explorateur. Reprend-il les projets qu'il formait, tout enfant, au collège de Charleville, avec son camarade de quatrième, le futur colonial Paul Bourde? Se rappelle-t-il les récits des voyageurs anglais Speke et Grant qui avaient ému sa fiévreuse adolescence? Et rêve-t-il de découvrir à son tour un royaume noir retentissant de danses et de cris, avec une cour barbare et des idoles monstrueuses? Peut-être, mais ces vieux projets se dépouillent, sous sa plume, du romantisme d'antan. Il ne parle guère que de documents et d'instruments scientifiques. Il commande directement à Lyon un appareil photographique et il prie sa mère de faire parvenir à son vieil ami Delahaye la lettre suivante, datée d'Aden, le 18 janvier 1882... « Je suis pour composer *(sic)* un ouvrage sur le Harrar et les Gallas que j'ai explorés et le soumettre à la Société de géographie. Je suis resté un an dans ces contrées,

(1) Gastinne-Reinette.

en emploi dans une maison de commerce française. Je viens de commander à Lyon un appareil photographique qui me permettra d'intercaler dans cet ouvrage des vues de ces étranges contrées. Il me manque des instruments pour la confection des cartes et je me propose de les acheter. J'ai une certaine somme d'argent en dépôt chez ma mère, en France, et je ferai ces frais là-dessus.

« Voici ce qu'il me faut et je te serai infiniment reconnaissant de me faire ces achats en t'aidant de quelqu'un d'expert, par exemple d'un professeur de mathématiques de ta connaissance, et tu t'adresseras au meilleur fabricant de Paris :

« 1° *Un théodolite de voyage*, de petites dimensions. Faire régler soigneusement et emballer soigneusement. Le prix d'un théodolite est assez élevé. Si cela coûte plus de 15 à 1 800 francs, laisser le théodolite et acheter les deux instruments suivants :

« *Un bon sextant, une boussole de reconnaissance Cravet, à niveau.*

« 2° *Acheter une collection minéralogique de 300 échantillons.* Cela se trouve dans le commerce ;

« 3° *Un baromètre anéroïde de poche;*

« 4° *Un cordeau d'arpenteur en chanvre;*

« 5° *Un étui de mathématiques comprenant* : une règle, une équerre, un rapporteur, compas de réduction, décimètre, tire-lignes, etc.

« 6° *Du papier à dessin.* Et les livres suivants :

« *Topographie et géodésie*, par le commandant Salneuve (librairie Dumaine, Paris).

« *Trigonométrie* des lycées supérieurs.

« *Minéralogie* des lycées supérieurs, ou le meilleur cours de l'École des mines.

« *Hydrographie*, le meilleur cours qui se trouve.

« *Météorologie*, par Marie Davy (*Masson, libraire*).

« *Chimie industrielle*, par Wagner (*Savy, libraire*, rue Hautefeuille).

« *Manuel du voyageur*, par Kaltbrünner (chez *Reinwald*).

« *Instructions pour les voyageurs préparateurs* (*Librairie du Muséum d'histoire naturelle*).

« *Le Ciel*, par Guillemin.

« Enfin *l'Annuaire du Bureau des longitudes pour* 1882.

« Fais la facture de tout, joins-y tes frais et paie-toi sur mes fonds déposés chez Mme Rimbaud, à Roche. »

Mais il compte sans la rapacité routinière de sa mère. Un théodolite, un appareil photographique, dispendieuses folies ! Celle-ci a placé, de son propre chef, en terrains, ses 2 500 francs d'économies et elle garde pour elle la lettre destinée à Delahaye. Ah ! ces extravagances, elle les reconnaît. Sous une autre forme, ce sont les mêmes caprices dévorateurs qu'autrefois. Jadis, c'était la manie d'écrire et de voyager. Maintenant, c'est une passion anormale pour les sciences. Son fils ne s'assagira-t-il

donc jamais? Heureusement qu'elle est là pour mettre un frein à ces gaspillages. A quoi bon gagner de l'argent pour le volatiliser en livres... qui ne lui arriveront peut-être jamais? Il vient sans doute de lui envoyer, de nouveau, 1 000 francs, mais cet appareil photographique — n'est-ce pas de la démence? — en coûte déjà 1 800. Non, il est temps de parler haut et ferme, une fois de plus...

Et Rimbaud reçoit une lettre de gronderies acariâtres et de récriminations. Ainsi son argent a été converti en terres, malgré lui, et il doit renoncer à ses projets scientifiques, à son ouvrage de géographie, à ses rêves d'explorateur? Allons, reprends ta chaîne, traîne ton boulet et regarde à tes pieds, marche, marche toujours! Et le malheureux renouvelle son contrat. Il n'a même plus le courage de protester : le ton de ses lettres à Roche est triste, suppliant. Il écrit d'Aden, le 8 décembre 1882 :

« Ce qui est surtout attristant, c'est que tu termines ta lettre en déclarant que vous ne vous mêlerez plus de mes affaires. Ce n'est pas une bonne manière d'aider un homme à des mille lieues de chez lui, voyageant parmi des peuplades sauvages et n'ayant pas un seul correspondant dans son pays! J'aime à espérer que vous modifierez cette intention peu charitable. Si je ne puis même plus m'adresser à ma famille pour mes commissions, où diable m'adresserai-je? Je vous ai dernièrement

envoyé une liste de livres à m'expédier ici. Je vous en prie, ne jetez pas ma commission au diable ! »

Au début de l'année 1883, il revient donc à Harrar. Il ne tient pas rigueur à sa mère (ah ! il est bien changé !) et les premières photographies qu'il exécute sont pour elle : l'une le représente « debout sur une terrasse de la maison », l'autre debout dans une plantation de caféiers, une troisième « les bras croisés, dans un jardin de bananes ». (Est-ce là cette image si « tragique » que Claudel regarda, un jour, à Roche, avec tant d'émotion et où l'on voit Rimbaud « tout noir comme un nègre, la tête nue, les pieds nus », dans le costume des forçats?)

Mais la guerre éclate entre l'Égypte et l'Abyssinie. Le commerce périclite. Harrar se resserre, se contracte dans ses murailles fauves. Ses terrasses deviennent désertes. La ville silencieuse monte la garde et ferme ses portes. Rimbaud — le grand solitaire — souffre de la solitude. Il est profondément émouvant de voir cet orgueilleux faiblir. Il a voulu d'abord braver la vie, puis la gagner, la conquérir. Elle fut plus forte que lui. Il ne demande plus maintenant qu'à traiter avec elle, à obtenir d'elle et son pain quotidien et son coin de repos.

Celui que cabrait jadis contre la société un individualisme en révolte déplore de ne pas avoir — comme les autres ! — un foyer, une famille. Il écrit, de Harrar, le 6 mai 1883 : « La solitude est une mauvaise chose, ici-bas, et je regrette de ne

pas être marié et de ne pas avoir une famille à moi. Mais à présent je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine, et tous les jours, je perds le goût pour le climat et les manières de vivre et même la langue de l'Europe.

« Hélas ! A quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues, et ces aventures chez des races étrangères, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, — si je ne dois pas un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près et trouver une famille et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science? Mais qui sait combien peuvent durer mes jours, dans ces montagnes-ci? Et je puis disparaître au milieu de ces peuplades, sans que la nouvelle en ressorte jamais.

« Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent ! Plus de deux ans que je n'ai touché un journal ! Tous ces débats me sont incompréhensibles, maintenant. Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive et c'est tout... »

Heureusement, ce fatalisme ne parvient pas à engourdir son énergie. Ces dépressions sont, chez lui, aussi passagères que fréquentes. Les nécessités

de l'action immédiate vont l'enlever à ses reploiements et à ses regrets. L'exploration qu'il voulait tenter seul, en dehors de sa maison d'Aden, celle-ci va l'encourager à la faire, et c'est avec son autorisation et son appui qu'il va affronter le mystérieux désert.

CHAPITRE V

L'EXPLORATEUR

Si l'on feuillette les bulletins de la Société de géographie des années 1880-1890, on trouve souvent, dans les comptes rendus du secrétaire général, des allusions aux reconnaissances africaines de M. Bardey. Celui-ci n'était pas, en effet, qu'un simple négociant. Cultivé et curieux d'esprit, il voyait plus loin que ses affaires et il sut mettre à profit, pour l'avancement de la science, l'audace et la ténacité de Rimbaud. De son bureau d'Aden il le stimulait, et, lorsqu'il y avait lieu, le réconfortait et le soutenait.

D'autre part, à une époque où les affaires végétaient en Éthiopie, par suite du conflit entre l'Égypte et l'Abyssinie, il jugea opportun d'occuper son agent, de dériver son activité vers les déserts inconnus du Sud. Le 24 novembre 1883, il écrivait à la Société de géographie dont il était membre : « M. Rimbaud dirige toutes nos expéditions du Somal et du pays Galla. L'initiative de l'exploration du Wabi, dans le pays d'Ogaden, lui est due. Vous savez sans doute que, dans une exploration

parallèle, M. Sacconi, explorateur italien, vient de trouver la mort. M. Sottiro, notre agent, fut retenu quinze jours prisonnier et ne fut mis en liberté qu'après la démarche d'un Ogas, ou grand chef, que M. Rimbaud envoya de Harrar pour le délivrer. »

En effet, cette année 1883 — la troisième passée par Rimbaud hors d'Europe — fut marquée par d'audacieuses explorations. Il se rendit, premier Européen, de Harrar à Bubassa, grand plateau qui commence à environ 50 kilomètres au sud de la ville, y resta plus de quinze jours et y établit des marchés. Puis, encouragé par le succès, il étendit ses reconnaissances vers le sud-est, les étira le long des torrents qui descendent des montagnes de Harrar et disparaissent dans la direction de l'océan Indien. En suivant la rivière Erer, il parvint jusqu'au fleuve Ouabi ou Wabi et pénétra dans l'Ogaden.

Pays de pasteurs, mais surtout de nomades et de guerriers, presque sans villages et sans routes, désert complètement inconnu alors (1) et, à dire vrai, peu exploré depuis ! Il faudra attendre encore une quinzaine d'années avant de voir s'y risquer quelques grands seigneurs européens, amateurs d'exploits cynégétiques. A leurs chasses princières, l'Ogaden offrira de merveilleuses ressources et

(1) L'Allemand Hagenmacher s'était efforcé en vain d'y pénétrer en 1875.

réservera de sensationnelles surprises. Rimbaud découvrait déjà, en 1883, sur les bords de l'Ouabi, « tous les animaux des grands fleuves : éléphants, hippopotames, crocodiles. » Cela sans compter « les bêtes sauvages les plus communes », c'est-à-dire « les gazelles, les antilopes, les girafes, les rhinocéros dont la peau sert à la confection des boucliers. »

Pour lui, ses ambitions étaient à la fois plus modestes et plus scientifiques, et l'on est frappé, en lisant son bref rapport à la Société de géographie, de la sécheresse volontaire, de la précision stricte et nue de son récit. L'aventurier a disparu : c'est un géographe qui parle.

« L'aspect général de l'Ogadine *(sic)* est la steppe d'herbes hautes, avec des lacunes pierreuses ; ses arbres, du moins ceux dans la partie explorée par nos voyageurs, sont tous ceux des déserts somalis, mimosas, gommiers, etc. Cependant aux approches du Wabi, la population est sédentaire et agricole. Elle cultive presque uniquement le dourah et emploie même des esclaves originaires des Aroussis et autres Gallas d'au delà du fleuve...

« Les Ogadines, du moins ceux que nous avons vus, sont de haute taille, plus généralement rouges que noirs, ils gardent la tête nue et les cheveux courts, se drapent de robes assez propres, portent à l'épaule la *sigada*, à la hanche le sabre et la gourde des ablutions, à la main la canne, la grande et la petite lance, et marchent en sandales.

« Leur occupation journalière est d'aller s'accroupir en groupes sous les arbres, à quelque distance du camp, et, les armes à la main, de délibérer indéfiniment sur leurs divers intérêts de pasteurs. Hors de ces séances et aussi de la patrouille à cheval, pendant les abreuvages et les razzias chez leurs voisins, ils sont complètement inactifs. Aux enfants et aux femmes est laissé le soin des bestiaux, de la confection des ustensiles de ménage, du dressage des huttes, de la mise en route des caravanes. Ces ustensiles sont les vases à lait connus du Somal, et les nattes des chameaux montées sur des bâtons forment les maisons des *gacias* (campements) passagères. Quelques forgerons errent par les tribus et fabriquent les fers de lances et les poignards... Les Ogadines sont des musulmans fanatiques. Chaque camp a son iman qui chante la prière aux heures dues. Des *wodads* (lettrés) se trouvent dans chaque tribu ; ils connaissent le Coran et l'écriture arabe et sont poètes improvisateurs. »

Poètes? Et lui? — Ah! il l'est moins que ces lettrés du désert. Il n'a plus le goût du rêve, et comment en aurait-il le temps? Il est bien trop occupé à équiper ses caravanes, à préparer ses échanges, à dépister les tribus propriétaires d'ivoire. Son intérêt est ailleurs : ces sauvages — n'est-ce pas l'essentiel? — vont lui vendre des défenses d'éléphants. « Les Ogadines chassent à cheval :

tandis qu'une quinzaine de cavaliers occupent l'éléphant au front et sur les flancs, un chasseur éprouvé tranche, à coups de sabre, les jarrets de derrière de l'animal. Ils se servent également de flèches empoisonnées. »

Rimbaud écrivit ce rapport le 10 décembre 1883(1) au retour de son employé, le Grec Sottiro, qui semble avoir pénétré plus loin que lui dans le pays. Celui-ci atteignit Galdoa, point qui, d'après M. Bardey, n'avait pas encore été dépassé en 1901, mais, comme l'indique la lettre déjà citée, il faillit n'en point revenir. Les indigènes se saisirent de lui et menaçaient de le mettre à mort, quand Rimbaud dépêcha vers eux un de ses amis, l'Ogas ou oughaz de Malingour, le chef le plus puissant de l'Ogaden supérieure, qui obtint sa libération.

La caravane rentra donc indemne à Harrar. On imagine la joie et l'orgueil de Rimbaud lorsqu'il voit rentrer son compagnon, épuisé, mais radieux. Tant d'efforts n'avaient pas été inutiles. Pour la première fois depuis bien longtemps, d'un bond dans l'inconnu, il ne revenait pas avec un sourire amer et déçu. Il avait foncé dans le désert et y avait trouvé autre chose qu'un mirage. Ses chameaux rapportaient de l'ivoire, des peaux de rhinocéros

(1) Ce rapport ne passa pas inaperçu et fut déclaré en 1884 « d'une grande valeur, malgré sa sécheresse », par le géographe autrichien Philippe Paulitschke qui continua les explorations de Rimbaud dans l'Ogaden en 1885 et 1886.

et de crocodiles. Lui et ses gens s'étaient avancés plus loin qu'aucun Européen sur ces pistes aventureuses.

La Société de géographie le remercia de son rapport le 1er février 1884, et « désirant réunir dans ses albums les portraits des personnes qui se sont fait un nom dans les sciences géographiques et dans les voyages », lui demanda sa photographie, « le lieu et la date de sa naissance, l'énoncé succinct de ses travaux. »

Ses travaux? Il n'en a guère à citer. Tout au plus pourrait-il énumérer, à supposer qu'il s'en souvînt encore, des titres d'anciens poèmes? Acre rappel du passé, ironie de la destinée! Paris avait oublié l'auteur du *Bateau ivre*. Allait-il s'intéresser à l'explorateur?

Rimbaud ne répondit pas.

Au même moment d'ailleurs, cette carrière d'explorateur se brise. Par suite de mauvaises affaires, la maison d'Aden est acculée à la liquidation. L'agence de Harrar est supprimée et Rimbaud rappelé.

Il se remet, une fois de plus, en route pour la côte. Non sans mélancolie, en dépit des impatiences et des soucis que lui suscitait son métier, il quitte les caféiers embaumés, les ruelles grouillantes et bariolées, la grande maison basse où les peaux d'antilopes, les plumes d'autruche, les défenses d'éléphants s'entassaient, pêle-mêle avec les verroteries italiennes et les soieries lyonnaises. Il dit adieu

aux torrents voyageurs et insaisissables descendant vers l'Ogaden, vers ses pierrailles et ses sables. Finies les galopades à travers les steppes dorés, les chasses aux bords de l'Ouabi, peuplés d'hippopotames, les « kalams », les conciliabules et les marchandages sans fin avec les Somalis pillards, à l'ombre des gommiers. Maintenant c'est le retour dans la fournaise et l'avenir incertain.

Sur la route de Zeilah, il traîne dans sa ceinture 40 000 francs d'or, et le soir, dans sa tente, couché sur ses peaux de chèvre, à portée de sa carabine, s'inquiète du moindre bruit, du pas des chameliers dans l'ombre, du froissement des touffes de mimosas. Enfin le voici à Aden, errant sur les quais brûlants, à travers les entrepôts, sans emploi. « Quelle existence désolante, s'écrie-t-il, je mène sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées ! Quel ennui ! Quelle vie bête ! Que fais-je ici, moi? Et qu'irais-je chercher ailleurs? »

Finalement, en juin 1884, après la liquidation de la société, M. Bardey reprend les affaires à son compte et rappelle Rimbaud à son service. Désemparé, nerveux, celui-ci s'est créé, entre temps, un foyer provisoire ! L'auteur des *Petites amoureuses* (sois content, ô Baudelaire !) vit maritalement avec une Abyssine :

> Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
> Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
> De l'huile de coco, du musc et du goudron...

L'a-t-il ramenée de Harrar? Peut-être. De leur vie commune, nous ne savons que ce que nous en apprend la servante de M. Bardey, Françoise Grisard, qui donnait à l'Africaine des leçons de couture.

« Il est vrai, écrit-elle, j'allais presque tous les dimanches après dîner chez M. Rimbaud : j'étais même étonnée qu'il m'autorisât d'aller chez lui. Je crois que j'étais bien la seule Européenne qu'il recevait. Il causait très peu : il me paraissait très bon pour cette femme. Il voulait l'instruire ; il me disait qu'il voulait la mettre quelque temps chez les sœurs, à la mission, chez le Père François et qu'il voulait se marier parce qu'il voulait aller dans l'Abyssinie, et qu'il ne reviendrait en France que lorsqu'il aurait gagné une grosse fortune, sinon il ne reviendrait jamais. Il écrivait beaucoup ; il me disait qu'il préparait de beaux ouvrages (1). Je ne sais pas par qui j'ai su que tous ses livres et papiers avaient été déposés chez le Père François : je vous dirai que la mémoire me fait beaucoup défaut depuis quelques années. Pour quant *(sic)* à cette femme, elle était très douce, mais elle parlait si peu le français que nous ne pouvions guère bien causer. Elle était grande et très mince ; une assez jolie figure, des traits assez réguliers ; pas trop noire. Je ne connais pas la race abyssine ; »

(1) Apparemment des rapports pour la Société de géographie ou des récits de ses voyages.

mon idée je lui trouvai tout à fait la figure européenne. Elle était catholique. Je ne me souviens plus de son nom. Pendant quelque temps, elle avait eu avec elle sa sœur. Elle ne sortait que le soir, avec M. Rimbaud ; elle était habillée à l'européenne, et leur intérieur était tout à fait comme les gens du pays. Elle aimait beaucoup fumer la cigarette. »

C'est vers cette époque que Mme Rimbaud engage son fils à revenir en France. Mais il résiste. « En France, je ne serais qu'un étranger et je ne trouverais rien », écrit-il à une époque où les symbolistes — ironie du Destin ! — font déjà grand bruit autour de son œuvre. Et puis, se réadapter à la vie européenne lui paraissait impossible ! Il était déraciné et, comme on a dit depuis, décivilisé. De plus, à reprendre l'existence campagnarde à Roche, dans ces Ardennes maussades et grises, il mourrait de froid et d'ennui ! Il répond à sa mère, le 15 janvier 1885 :

« ...Si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement et en m'occu-

pant d'une façon intelligente à quelques travaux intéressants. Vivre tout le temps au même lieu, je trouverai toujours cela très malheureux. »

Cette instabilité chronique, ce perpétuel besoin de changement et de renouvellement, cette versatilité maladive qu'il tient sans doute de son père et qu'on a appelée la paranoïa ambulatoire, expliquent le dégoût, l'horreur qu'il éprouve bientôt pour son existence à Aden. Sa vie secrète (je n'ose parler de bonheur domestique) s'étiole aussi dans cette prison torride. Il ne lui suffit pas d'avoir trouvé un apaisement à ses sens dans une formule improvisée qui lui paraît peut-être un peu humiliante. Derrière ses comptoirs, parmi les caisses et les sacs de ses entrepôts, sa liberté ne gît-elle pas, ficelée elle aussi, ligotée, étouffée? Il est écœuré de cette existence de boutiquier et de revendeur, de ses journées étriquées et monotones. Triste mercante, vie coûteuse, privations, quelle existence! « Tout est très cher. Je ne bois que de l'eau absolument, et il m'en faut pour 15 francs par mois. Je ne fume jamais, je m'habille en toile de coton... On ne reçoit aucuns journaux, il n'y a point de bibliothèque. En fait d'Européens, il n'y a que quelques employés de commerce idiots qui mangent leurs appointements au billard et quittent ensuite l'endroit en le maudissant. » Ah! s'il pouvait s'enfuir, aller aux Indes, au Tonkin, au canal de Panama! De grâce, un peu de fraîcheur, un peu d'horizon, un peu d'altitude!

La voix des hauts plateaux le rappelle. Des images pastorales ou sauvages traversent son esprit surchauffé. Dans ses insomnies se lève, comme un mirage, l'immense horizon de l'Ogaden ; les montagnes abyssines se dessinent dans une brume violette, et tout au fond de sa vision passe le piétinement poudreux des caravanes.

CHAPITRE VI

LA CARAVANE CHEZ MÉNÉLICK

« J'ai quitté mon emploi d'Aden, après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendent m'abrutir à perpétuité... Il me vient quelques milliers de fusils d'Europe. Je vais former une caravane et porter cette marchandise à Ménélick, roi du Choa. » C'est en ces termes décidés que Rimbaud annonce, le 22 octobre 1885, son départ pour la côte africaine.

Il est d'abord plein d'optimisme et de confiance. « Je suis heureux, écrit-il le 18 novembre, de quitter cet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai que je vais faire une route terrible. De Tadjourah au Choa, il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval par les déserts brûlants. Mais en Abyssinie, le climat est délicieux : il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière. On mène une vie facile. C'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la mer Rouge. » Il demande à sa mère de lui faire envoyer le dictionnaire de la langue amhara et va

s'installer à Tadjourah, annexé depuis un an seulement à la colonie française d'Obock, afin de former et d'équiper sur place sa caravane. Il a calculé son affaire : tout se présente bien et il espère retirer 25 000 francs de son expédition.

Elle n'est pas sans comporter d'ailleurs de gros risques et de grands dangers. Pour atteindre Ankober, la capitale de Ménélick (qui n'est pas encore Roi des Rois, mais seulement roi du Choa et vassal du négus d'Abyssinie), il devra louvoyer à travers le désert entre les territoires mal définis de deux tribus hostiles, les Adals, de la famille des Danakils ou Dankalis, et les Issah, de la famille des Somalis. Tadjourah n'est encore à cette époque qu'un petit village Danakil, bâti au pied de montagnes volcaniques : une ou deux mosquées, quelques palmiers, des paillotes fauves et un fortin de pierres sèches où dorment six soldats d'infanterie de marine.

Les préparatifs de Rimbaud traînent pendant des mois. Les indigènes qu'il engage le lâchent les uns après les autres. Il n'arrive pas à se procurer de chameaux. De plus, l'expédition s'annonce sous de fâcheux auspices. Les Danakils de la côte viennent d'assassiner aux environs l'équipage du bateau de surveillance *le Pingouin*. Une caravane, dirigée par le Français Barral, est massacrée en mars 1886, à mi-chemin entre le Choa et la mer, et un ami de Rimbaud, M. Chef-

neux (1), se rendant sur le terrain, n'y trouve plus que des fusils épars et des cadavres dévorés par les hyènes. Tout cela n'est pas rassurant. Depuis que l'Angleterre a fait abolir par le négus d'Abyssinie la traite des esclaves, les indigènes embrassent dans la même haine tous les Européens. Le blanc est plus que jamais l'ennemi. Il porte atteinte à leur trafic le plus florissant et ils l'épient, au détour des défilés, au bord des torrents, à la lisière des oasis, pour le dévaliser et l'égorger.

De ces tribus nomades et guerrières, Rimbaud craint surtout les Danakils. Les Issah lui sont familiers ; il connaît leur langue, il les a rencontrés souvent, les années précédentes, sur les pistes du pays Somali ou même aux marchés de Harrar. Les autres l'inquiètent davantage : ce sont des Bédouins fanatiques et cruels. Minces, nerveux, les cheveux frisés, savamment étagés à l'aide de hauts peignes, ils n'ont pour vêtement qu'un pagne ou une cotonnade roulée autour des reins. Le torse nu, le bouclier rond au coude, le poignard à la ceinture, ils fondent, à l'improviste, sur les caravaniers en brandissant leurs lances et en poussant leur cri de guerre. Décidément, ces Danakils ne lui disent rien qui vaille !

Il n'est pas homme à reculer. Mais s'il n'avait à redouter que les sauvages ! D'autres soucis l'ac-

(1) Plus tard consul général de France en Éthiopie.

cablent. Son associé, Labatut, négociant français du Choa, tombe gravement malade et va mourir en France d'un cancer. Rimbaud doit donc assumer seul les charges de la raison commerciale et faire face, sans appui, aux affaires engagées. Enfin, comble de malchance, son ami l'explorateur Soleillet, qui avait déjà fait la route et devait l'accompagner, meurt subitement à Aden le 9 septembre 1886.

Est-ce un avertissement du Destin? Faut-il capituler? La lueur de défi que nous connaissons bien passe dans les yeux clairs. Non, en avant! Après bien des ennuis, des discussions sans fin avec les indigènes, les guides, les chameliers arabes, les muletiers abyssins, la caravane est prête, campée sous les palmiers de Tadjourah. Sur l'ordre du chef, elle se lève vers la mi-décembre.

C'est d'abord la lente montée, parmi les pierrailles, vers les hauts plateaux de l'intérieur. Sol aride, brûlé. Çà et là, de misérables gommiers, parmi des rocs calcinés. Pas une source, pas un puits. Bientôt, une halte. Étrange tableau! Un cirque se creuse devant la caravane. Éclatante et figée, une nappe d'eau d'un bleu dur, comme un miroir d'acier, s'étale dans un morne décor. Le lac Assal dort au fond de sa cuvette, au-dessous du niveau de la mer. Il est largement bordé d'une ceinture blanche. C'est du sel. La caravane descend parmi les euphorbes, les agaves et les éboulis.

Le campement s'établit sur les rives qui semblent ourlées d'une écume pétrifiée. La couche de sel attire les chameliers qui ramassent, à pleines mains, les cristaux neigeux, pour les revendre aux montagnards du Choa.

Mais le paysage change. Il faut remonter maintenant de l'autre côté du lac dans le lit d'un torrent. La piste y pénètre par une passe étroite que surplombent des blocs de porphyre. Des deux côtés s'ouvrent des grottes. Les chameaux avancent avec peine. La gorge débouche enfin sur le plateau, à un endroit appelé Koïdo. On dresse les tentes, on allume les feux. Au loin retentit le cri de guerre des Danakils, dans la nuit sans lune. Alertes fréquentes. On bondit sur les fusils. Des sourds gémissements, des lamentations étranglées. La peur saisit le camp. Puis le désert retombe dans le silence.

Ici, deux routes sont également possibles, et Rimbaud consulte ses chameliers. Faut-il suivre la piste qui longe, à gauche, le territoire des Issah ou s'engager résolument à droite dans la zone des Danakils? Le goum qui a massacré la caravane de Barral ne s'en tiendra pas à ce seul exploit. Il guette, attend peut-être quelque part le « franghi ». Le kalam s'éternise. Prudent quand il le faut, Rimbaud opte pour la route de gauche. Ne faut-il pas rendre confiance à ses hommes inquiets et bavards, agités, la nuit, d'invincibles terreurs?

Après un mois de marche à travers l'immense

plateau nu que traverse parfois la fuite d'une antilope, la caravane arrive à Herrer. Bourgade chétive — la première rencontrée depuis le départ — qui se trouve à la limite des deux territoires. Une vingtaine de gourbis appartiennent aux Danakils, vingt autres abritent des Issah. Les premiers, en manière de défi, exécutent leur danse de guerre devant la caravane. Mais, sans s'émouvoir de leurs provocations ou de leurs bravades, Rimbaud passe outre et va camper plus loin, aux lisières du village.

Et le voyage continue, monotone, éreintant. Sur son petit cheval abyssin, les pistolets chargés dans les fontes, la carabine en bandoulière, le chef ferme la marche. A perte de vue, la haute plaine volcanique. Pas un arbre. A deux reprises, la caravane presse le pas : des montagnes merveilleuses se reflètent, à l'ouest, dans des eaux moirées. Hélas, voici que s'évanouit le lac illusoire. Une tourmente de poussière se lève et tourbillonne. La décevante splendeur du mirage s'éteint au fond des yeux brûlés où ne subsiste plus que le picotement du sable. On n'arrivera donc jamais !

Enfin le terrain s'abaisse. A 800 mètres d'altitude, dans une profonde dépression, apparaît la rivière du Choa, l'Aouache ou Hawash. La caravane parvient à passer à gué : elle quitte le pays du danger et de l'embuscade. C'est ici que s'arrête

l'empire des nomades et que commence le royaume de Ménélick.

Dernières et épuisantes étapes que celles de la montée vers Ankober! On passe de 1 000 à 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les bêtes peinent dans les mauvais sentiers rocailleux. Halte à Farré, le premier village amhara. Ici tout change : la race est accueillante et curieuse. Les indigènes attendent la caravane : ils ont aperçu, les jours précédents, ses feux dans la plaine. Les caisses sont déclouées, les femmes se pressent autour des coupons d'étoffe et des colliers de verroterie. Devant sa maison de branchages, circulaire et coiffée d'un toit de chaume conique, le pasteur amhara, assis sur une peau de bœuf séchée, allume son feu et reçoit l'étranger. Veut-il de l'hydromel ou de la bière d'orge? et voici le « tedj », la viande trempée dans le berbéri qu'ont préparée les femmes, mélange d'oignons grillés et de piments écrasés. Mais le repas est interrompu. A Farré « tout est à Ménélick » et son envoyé, l'azage d'Ankober, vient reconnaître les bagages.

Le lendemain, en selle, pour la dernière ascension. Le chemin, qui n'a pas un mètre de large, serpente au-dessus des précipices, puis entre dans une forêt de genévriers et de sycomores. Les branches s'allongent au-dessus des mulets, fouettent le visage, entravent la marche. Les mousses balancent aux arbres leurs draperies d'argent. La caravane s'engage

dans une gorge tapissée de verdure et débouche enfin dans un cirque de roches rouges : en face, sur un piton, moutonne un flot de huttes retenu par de grandes enceintes concentriques, faites de branchages tressés : c'est le « guêbi » royal d'Ankober. Après plus de six semaines de fatigues, d'efforts et de privations, Rimbaud croit avoir atteint le but de son voyage. C'est le 6 février 1887. Mais voici déjà une première déception : le roi n'est pas là.

Des événements importants viennent en effet d'avoir lieu et de changer les destinées du pays. Ménélick, en quelques semaines d'une campagne audacieuse, a conquis le Harrar. Le 30 janvier précédent, au cours d'un combat féroce, il a battu la garnison égyptienne et lui a arraché la ville. Toutes les montagnes de l'Est, les territoires gallas sont à lui : il y a délégué ses lieutenants : le dedjatch Waldé-Gabriel commande le massif du Tchertcher, le dedjatch Makonnen vient d'être nommé par lui gouverneur du Harrar. Lui-même s'est installé à Antotto, l'ancienne capitale du Choa, la future Addis-Ababa.

Telles sont les nouvelles qu'apporte à Ankober l'explorateur marseillais Jules Borelli, venu justement d'Antotto. Son témoignage sur Rimbaud nous est d'autant plus précieux que celui-ci est à peu près muet sur les péripéties de son expédition. Borelli note, dans son journal, le 9 février 1887 : « M. Rimbaud, négociant français, arrive de Tad-

jourah avec sa caravane. Les ennuis ne lui ont pas été épargnés en route. Toujours le même programme : mauvaise conduite, cupidité et trahison des hommes ; tracasseries et guet-apens des Adals ; privation d'eau, exploitation des chameliers... Notre compatriote sait l'arabe et parle l'amharigna (1) et l'oromo (2). Il est infatigable. Son aptitude pour les langues, une grande force de volonté et une patience à toute épreuve le classent parmi les voyageurs accomplis. »

Cette patience allait avoir bientôt de nouvelles occasions de s'exercer : afin de rejoindre le roi, Rimbaud partit pour Antotto où l'attendaient d'autres difficultés.

En 1887, la cour de Ménélick ne ressemblait guère au tableau que nous en ont tracé, vers la fin du siècle, Hugues Le Roux et d'autres voyageurs européens. Si l'on veut se l'imaginer, il faut se reporter plutôt aux descriptions des contemporains de Rimbaud, Soleillet et Borelli. Ce n'est encore qu'un campement barbare, établi sur la colline d'Antotto. Des huttes éparpillées, comme à Ankober, dans des enceintes de branchages. Un roi mercanti, ambitieux et fourbe, d'une mauvaise foi proverbiale, dit Borelli, une reine méfiante et butée, hostile aux Européens, un entourage cupide

(1) Ou amhara, langue abyssine.
(2) Dialecte des Aroussis-Gallas.

et mobile, oscillant entre des superstitions fétichistes et un christianisme dénaturé, quelques sorciers, un ou deux prêtres cophtes, six ou sept Européens dont trois Suisses, un ingénieur, un mécanicien et un menuisier, et trois négociants français : voilà ce qu'abrite le « guêbi » royal.

Rimbaud paraît devant Ménélick. Assis devant sa hutte, vêtu de sa chamma de satin noir, le roi examine le « franghi ». Le bandeau de tulle blanc noué autour de son crâne fait ressortir son teint noir et huileux. Ses dents magnifiques de fauve, ses yeux avides éclatent dans son visage léonin, grêlé comme une écumoire, et sa main longue et fine caresse doucement sa barbe d'un geste débonnaire. Brutalité et ruse, curiosité, rapacité, intelligence. « Mes caisses et mes fusils sont là ! » Ménélick fait tout déballer. Il veut de tout, des soieries brodées et des jouets mécaniques, des ombrelles et des bibelots. Aucune discrétion. *Ego nominor leo.* Ses gens prennent livraison des fusils. Mais dès qu'il s'agit de régler les comptes, le roi fait la sourde oreille et rentre dans son gourbi. Il n'en sort plus. Les jours se passent. Ménélick a décidé de ne payer qu'une partie du chargement. En effet, il est, paraît-il, créancier de Labatut, l'associé de Rimbaud qui vient de mourir et dont celui-ci a repris les engagements. « Mon affaire a très mal tourné et j'ai craint quelque temps de redescendre sans un thaler. Je me suis trouvé assailli là-haut par une

bande de faux créanciers de Labatut et en tête Ménélick qui m'a volé, en son nom, 3 000 thalaris. Pour éviter d'être intégralement dévalisé, je demandai à Ménélick de nous faire payer au Harrar qu'il venait d'annexer : il me donna une traite genre Choa sur son oukil au Harrar, le dedjatch Makonnen. »

Est-il besoin de dire que Rimbaud ne recourut à ce pis-aller qu'en désespoir de cause, et après avoir épuisé toutes ses ressources dialectiques? Menaces, prières, rien n'y fit. A en juger par une lettre du Consul de France à Aden, son caractère emporté et ses violences ne facilitèrent pas le règlement de l'affaire. « J'ai constaté, monsieur, lui écrit celui-ci, par les comptes que vous m'avez transmis, qu'en effet, cette opération commerciale avait été désastreuse pour vous et que vous n'aviez pas hésité à sacrifier vos propres droits pour satisfaire les nombreux créanciers de feu M. Labatut, mais j'ai dû reconnaître aussi, en m'en rapportant à la déclaration des Européens venus du Choa et dont vous avez invoqué le témoignage, que vos pertes auraient été peut-être moins sensibles si, comme les autres négociants appelés à trafiquer avec les autorités abyssines, vous aviez su ou pu vous plier à des exigences particulières à ces pays et à leurs chefs. »

Heureusement, le marché d'Antotto était un centre important de trafic et d'échanges et Rimbaud y trouva quelques compensations. Sur le pla-

teau, à quelques kilomètres du « guêbi », il s'en alla trouver les Oromos accroupis, en files, derrière leurs sacs de grains et leurs peaux séchées, leur offrit des couteaux, des miroirs, leur acheta des cuirs qu'il paya en morceaux de sel du lac Assal et, deux mois plus tard, se mit en route pour Harrar en compagnie de l'explorateur Borelli. Grâce au journal de celui-ci, nous pouvons reconstituer ce voyage de retour sur lequel Rimbaud ne nous a laissé que de maigres indications, dans une lettre du 26 août à son ancien patron M. Bardey.

La caravane s'ébranle et quitte Ankober, le 1er mai, à l'aube. D'abord elle descend vers la vallée de l'Aouache par le plateau du Mindjar et passe de 3 000 mètres à 1 800 mètres d'altitude. Routes bordées de haies de cassies, de cactus et d'acacias, vent violent, poussière suffocante. Peu d'eau. Ravitaillement difficile, défection des hommes, rixes avec les indigènes. Avec des perles, on se procure des œufs, du lait, du miel. On se nourrit de gibier. Au bout de huit jours, après la traversée du « mogha », zone neutre, sorte de « no man's land » étalée entre les tribus, où le meurtre est impuni, le kalatier d'Ankober refuse d'aller plus loin. Il faut s'emparer, de haute lutte, d'un indigène, l'obliger, pistolet au poing, à servir de guide. La caravane descend sous le soleil de plomb. Dès qu'apparaît une crevasse, à demi remplie d'eau, les hommes s'y jettent, s'y attardent voluptueusement, et pour

les en faire sortir, pour les forcer à soigner et à abreuver les mules harassées, Rimbaud les houspille à coups de fouet. Terrain volcanique, laves calcinées, sources thermales.

« On est en pays bédouin, écrit-il, en Konollu ou terre chaude. Broussailles et bois de mimosas, peuplés d'éléphants et de bêtes féroces... L'Hawache (1) est très encaissé. Toute la région, des deux côtés de l'Hawache, à deux jours et demi, se nomme Careyou : tribus gallas bédouines, propriétaires de chameaux et autres bestiaux, en guerre avec les Aroussis. Hauteur du passage de l'Hawache : environ 800 mètres, 80 centimètres d'eau. Au delà de l'Hawache, 30 kilomètres de brousse. On marche par les sentiers des éléphants. Nous remontons rapidement à l'Itou par des sentiers ombragés. Beaux pays boisés, peu cultivés. Nous nous retrouvons vite à 2 000 mètres d'altitude. »

Le récit de Borelli est plus détaillé et plus complaisant. Il nous montre ici un troupeau de buffles « qui passe comme une trombe » et qui l'oblige à se jeter dans les hautes herbes, là « quatre hideuses têtes d'hippopotames » qui émergent du fleuve. On devine, avec émotion, à travers ce journal, le mystère redoutable du campement dans la nuit. Ah ! ces nuits pesantes, tour à tour pleines de silence

(1) Rimbaud écrit Wabi, et non Ouabi, Hawache, et non Aouache, etc.

suspendu et de rumeurs sourdes, ces nuits passées près des mares croupissantes où règne une odeur de fauve, ces nuits illuminées du reflet des grands feux qui chassent les hyènes et découpent l'ombre des tentes ! Les chameliers et muletiers s'allongent auprès de leurs bêtes. Les bâts s'entassent les uns sur les autres. Les brides pendent aux branches, entre les fusils dressés contre les troncs. A terre, des sacs d'orge éventrés, des peaux de bêtes tuées qui sèchent encore au milieu des mouches. On entend craquer, crépiter, aux lisières de la forêt, les arbustes renversés par les éléphants, et les hyènes rôdent sournoisement autour des mules.

Le quinzième jour, la caravane, sortant du massif du mont Itou, gravit les contreforts du Tchertcher. « Magnifiques forêts, écrit Rimbaud. Un lac nommé Arro. On marche sur la crête d'une chaîne de collines. L'Aroussi est à droite, parallèle à notre route, plus élevé que l'Itou ; ses grandes forêts et ses belles montagnes sont ouvertes en panorama. Halte à un lieu nommé Wotcho. » Ici, ce sont des fourrés impénétrables. Les lianes s'entre-croisent et accrochent leurs guirlandes aux branches des oliviers et des mûriers. Végétation édénique, sentiers encombrés d'églantiers et de jasmins, parfums enivrants mêlés aux odeurs brûlées des essences et des résines, exaspérées par l'orage quotidien. Comme dans les forêts vierges de Java, Rimbaud trouve ici

la flore tropicale et monstrueuse qui pavoisait ses rêves d'adolescents :

> Les fleurs pareilles à des mufles
> D'où bavent des pommades d'or
> Sur les cheveux sombres des buffles...
> Les calices pleins d'œufs de feu
> Qui cuisent parmi les essences...

Mais il ne la regarde même pas, il l'écrase, indifférent, du sabot de son petit cheval abyssin. Il l'avait d'ailleurs bien prédit dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, seize ans auparavant. Inconnue, il la désirait, et conquise, il la dédaigne !

Le vingtième jour de l'expédition, la caravane arrive à Tchalanko. Des squelettes gisent épars sur le sol. On foule des ossements humains. Un muletier apporte au chef un crâne et un poignard rouillé. C'est ici que Ménélick tailla en pièces, quatre mois auparavant, la garnison égyptienne de Harrar. Tout près de ce champ de bataille, souvenir également tragique, on se montre encore l'arbre sous lequel le négociant français Lucereau fut assassiné par les indigènes en 1881. Mais Rimbaud n'est pas inquiet : il est ici en pays connu et presse le pas, curieux de revoir, après trois ans d'absence, Harrar et ses marchés. Le 21 mai 1887, devançant Borelli d'une étape, il franchit l'enceinte de pierre fauve sous une pluie diluvienne.

Tel est ce voyage de Rimbaud, plus profitable, certes, pour la science que pour lui-même. Un

double résultat est acquis : d'une part la route de l'aller, — de la côte à Antotto — à travers le haut désert, est dangereuse et peu praticable ; l'exploitation des dépôts de sel du lac Assal, projetée par certains entrepreneurs français, paraît peu rémunératrice et bien difficile ; les caravanes sont exposées aux surprises et aux pillages des Danakils. D'autre part, l'itinéraire du retour — d'Antotto à Harrar — que Rimbaud releva *pour la première fois* avec Borelli, traverse un pays de pâturages et de forêts, habité par une population moins sauvage et possédant quelques ressources. Ainsi la grande voie de pénétration en Abyssinie est désormais fixée : elle va de la côte des Somalis par Harrar à la capitale de Ménélick et c'est ce tracé que suivra plus tard le premier chemin de fer éthiopien.

CHAPITRE VII

LA FACTORERIE DE HARRAR

Lorsque Rimbaud revient à Harrar en mai 1887, il trouve la ville bien changée. Avec l'occupation abyssine, les missionnaires sont revenus et essaient de rétablir leur influence. Le dedjatch — plus tard le fameux râs Makonnen — occupe à présent le salamlik et le harem construits jadis par les Égyptiens.

Il offre avec son maître Ménélick un contraste saisissant. Profil fin, grands yeux énigmatiques, éclairés par la flamme intérieure, figure tourmentée, corps chétif, presque ascétique. Le front serré dans son bandeau blanc, vêtu du burnous de soie noire, il a plutôt l'air d'un prêtre ou d'un philosophe que l'aspect d'un guerrier. C'est lui qui est l'organisateur de la victoire.

Harrar est une conquête lucrative pour Ménélick : le coton, le café, la gomme, les parfums, l'ivoire et l'or y arrivent des pays Somalis et de l'Ogaden ; le commerce, arrêté par la guerre, refleurit librement et, selon l'expression réaliste de Rimbaud, « il y a maintenant à faire. »

Malheureusement, la ville croupit toujours dans l'infection. Quatre mille soldats et deux mille esclaves y vivent parmi les déjections, les carcasses et les déchets des bœufs dont ils se repaissent à satiété. La malpropreté des troupes de Ménélick paraît moins offensive et moins nauséabonde sur les hauteurs ventées d'Ankober : ici, dans cette ville emmurée, règne une pourriture fétide.

Rimbaud, écœuré, épuisé par les fatigues de son expédition, à bout de souffle et à bout de forces, veut d'abord prendre un peu de repos. Il gagne la côte, s'embarque et va passer quelques semaines au Caire. « J'ai les cheveux absolument gris, écrit-il de là le 23 août, je me figure que mon existence périclite. Figurez-vous comment on doit se porter, après des exploits du genre des suivants : traversées de mer en barque et voyages de terre à cheval, sans vêtements, sans vivres, sans eau, etc. Je suis excessivement fatigué. Je m'ennuie à mort. Je n'ai rien à faire à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture quarante et des mille francs d'or, ça pèse une vingtaine de kilos et ça me flanque la dysenterie. Pourtant, je ne puis aller en Europe pour bien des raisons. D'abord, je mourrais l'hiver ; ensuite, je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite ; enfin je n'ai pas de position. Je dois donc passer le reste de mes jours à errer dans les fatigues et les privations, avec l'unique perspective

de mourir à la peine. Je ne resterai pas longtemps dans ces parages ; je n'ai pas d'emploi. Par force, je devrai m'en retourner *(sic)* du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de l'Arabie. Peut-être irai-je à Zanzibar, d'où l'on peut faire de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où? »

Mais bientôt dans son esprit toujours en fermentation, une idée précise se lève : « Amener du Harrar à Ambado (1) deux cents chameaux avec cent hommes armés (tout cela, le dedjatch le donne pour rien) et, au même moment, débarquer avec un bateau quelconque huit mille Remington (sans cartouches ; le roi demande sans cartouches : il en a trouvé trois millions à Harrar) et charger instantanément pour le Harrar... Comme cadeaux au roi, machine à fondre les cartouches Remington, plaques et produits chimiques et matériel pour fabriquer des capsules de guerre. » On le voit, l'antimilitariste de 1870 n'y va pas de main morte ! Il cherche à obtenir du gouvernement français l'autorisation de débarquer à Obock tout un arsenal et fait agir par sa mère un député des Ardennes, M. Fagot, mais en vain. Le ministre de la Marine, qui était alors Félix Faure, redoute des difficultés avec l'Angleterre et, après lui avoir coup sur coup refusé et accordé l'autorisation

(1) Sur la côte.

demandée, l'invite à surseoir à ses projets jusqu'à nouvel ordre... ou contre-ordre.

Entre temps, — décision stupéfiante et comble du paradoxe ! — Rimbaud se remet à écrire. Oh ! certes, point de vers. « J'ai écrit, confie-t-il à sa mère le 15 décembre, la relation de mon voyage pour la Société de géographie. J'ai envoyé des articles au *Temps*, au *Figaro*, etc. (1)... J'ai l'intention d'envoyer au *Courrier des Ardennes* quelques récits intéressants de mes voyages dans l'Afrique orientale (2). » Vraiment, on croit rêver. Le *Temps*, le *Figaro*, voilà, pour un renégat de la poésie et de la société, d'étranges perspectives littéraires ! Mais que dire alors du *Courrier des Ardennes*, le petit journal bien pensant de la maman Rimbaud? Faut-il donc rappeler comment il le maltraitait, dix-huit ans auparavant, dans certaine lettre du 25 août 1870 que j'ai citée plus haut? Le journal de Pouillard ! En être réduit à le lire, disait-il, « c'est du propre... c'est être exilé dans sa patrie ! » Et maintenant il s'accommoderait d'une collaboration à cette petite feuille de province jadis si méprisée? A-t-il donc perdu le souvenir? Oui, sans doute. On dirait parfois qu'il s'éveille d'un long sommeil. Il se passe la main sur le front. A-t-il

(1) Que sont-ils devenus?

(2) Découverte du plateau de Bubassa, exploration de l'Ogaden, voyage au pays de Ménélick, autant de relations que Rimbaud aurait pu écrire.

rêvé? Quelle aventure enchantée et tragique, une minute entrevue, chavire et disparaît au fond de sa mémoire? Non, non, il ne se rappelle plus. Il est un homme comme un autre, un colon, un planteur, un marchand, qui eut la chance d'explorer un coin de l'Univers... et c'est tout. S'il écrivait « des récits intéressants pour le *Courrier des Ardennes?* »

Il s'enhardit même jusqu'à proposer au *Temps* de suivre à son service, comme correspondant de guerre, les opérations de la campagne italo-abyssine ; il est prêt à partir pour Massaouah. Mais ses conditions sont jugées sans doute trop onéreuses et, pour le consoler du refus de la rédaction, le critique colonial Paul Bourde, l'ancien camarade auquel il s'était adressé, lui apprend sa gloire naissante et le rayonnement tardif de son étoile dans le ciel parisien.

« Vous ignorez sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu à Paris, dans un très petit cénacle, une sorte de personnage légendaire, un de ces personnages dont on a annoncé la mort, mais à l'existence desquels quelques fidèles persistent à croire et dont ils attendent obstinément le retour. On a publié dans les revues du Quartier latin et même réuni en volume vos premiers essais, prose et vers ; quelques jeunes gens (que je trouve naïfs) ont essayé de fonder un système littéraire sur votre sonnet sur la couleur des lettres. Ce petit

groupe qui vous a reconnu pour maître, ne sachant ce que vous êtes devenu, espère que vous réapparaîtrez un jour pour le tirer de son obscurité. Tout cela est sans portée pratique d'aucune sorte, je m'empresse de l'ajouter pour vous renseigner consciencieusement. Mais, à travers, permettez-moi de vous parler franchement, mais à travers beaucoup d'incohérence et de bizarrerie, j'ai été frappé de l'étonnante virtuosité de ces productions de première jeunesse. C'est pour cela, et aussi pour vos aventures que Mary, qui est devenu un romancier populaire à grand succès, et moi parlons quelquefois ensemble de vous avec sympathie. »

Ah ! c'est bien de cela qu'il se moque ! Ses vers de jeunesse? — des enfantillages « absurdes, dégoûtants ». Il ne se comprend plus lui-même. Ce qu'il poursuit, c'est une situation honorable et lucrative, une collaboration scientifique. Amère ironie ! il est débouté de toutes ses démarches. Il se voit refuser une mission par la Société de géographie. Dès lors, il n'a plus qu'une ressource : retourner en Éthiopie pour y trafiquer et arrondir son petit pécule. Il équipe à Zeilah une caravane de deux cents chameaux porteurs de trois mille fusils destinés au dedjatch Makonnen et le voici reparti pour Harrar où il fonde un comptoir en mai 1888.

Au début, les affaires « vont tantôt bien, tantôt mal. On vit sans espoir de devenir tôt millionnaire », et le moral s'en ressent. « Je m'ennuie beau-

coup, toujours, écrit-il de Harrar le 4 août 1888 ; je n'ai jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi. Et puis, n'est-ce pas misérable, cette existence sans famille, sans occupation intellectuelle, perdu au milieu des nègres dont on voudrait améliorer le sort et qui, eux, cherchent à vous exploiter et vous mettent dans l'impossibilité de liquider des affaires à bref délai? Obligé de parler leurs baragouins, de manger leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité. Le plus triste n'est pas encore là. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est et éloigné de toute société intelligente. »

Heureusement, la factorerie sert, de temps en temps, de relais aux explorateurs. Parmi ses hôtes de passage, il faut signaler, à côté du Français Borelli, le comte autrichien Teleki, l'Italien Robecchi Brichetti. Celui-ci rappelle, dans un de ses récits, les soirées passées chez Rimbaud, à la lumière des bougies, les modestes dîners servis par le fidèle Djami. On y parlait toutes les langues, on y commentait le Coran, on y discutait météorologie et géodésie. Rimbaud ne riait presque jamais, dit le Français Savouré, mais il savait amuser ses hôtes par son esprit gouailleur, son ironie et ses outrances glacées. Borelli trouva chez lui, en septembre 1888, une « cordiale hospitalité. »

« J'ai connu Rimbaud, écrit-il, en premier lieu à

Aden et je me suis senti aussitôt attiré vers lui. Sa manière d'être, que les uns trouvaient grotesque, les autres d'une originalité cherchée, était simplement le résultat de son caractère indépendant et assez misanthropique. Il me semblait que Rimbaud devait avoir eu des déboires dans sa vie antérieure et que son caractère avait dû être changé par quelques-uns de ces malheurs qui vous laissent une marque indélébile ; je dis, mais je n'en sais rien ; car, malgré les longues heures passées ensemble, jamais je ne lui ai rien demandé ayant trait à sa vie antérieure, jamais il ne m'en a rien dit. Pourquoi nous trouvions-nous agréablement ensemble? Nous avions sur certaines choses capitales des vues absolument opposées ; notre but, en voyageant, était très différent ; lui, voyageait pour son commerce, moi, je voyageais pour la science et par curiosité. Combien la science eût été mieux servie si les rôles eussent été intervertis !... Je vois encore Rimbaud s'occupant de ses affaires, très rondement, très simplement. Les indigènes (Rimbaud les préférait aux Européens) venaient volontiers vers lui, parce que, comme il connaissait leur langue, ils pouvaient causer ; et ils étaient sûrs de le trouver toujours d'un esprit égal. Il était très curieux à observer cependant quand, après une affaire faite, il congédiait son homme en le regardant narquoisement, puis riant à demi, en me jetant un coup d'œil amusant. Certainement, il

ne faisait pas ce métier par amour ; mais sa nature d'élite faisait que, sans le vouloir, il avait tout de suite compris la manière de faire avec les indigènes. Au Choa, tout en demeurant négociant, Rimbaud avait su, par sa droiture et son caractère, imposer le respect aux chefs abyssins. »

Cependant, la factorerie prospère rapidement. Sucre, riz, sandales, chaussettes, cotonnades, soieries, bibelots, armes, que n'échange-t-il pas contre le café, les gommes, le musc, l'ivoire et l'or qui lui sont apportés du Sud? Il se donne beaucoup de mal et rayonne dans tout le pays. Ce n'est rien d'acheter ou d'échanger. Il faut peser, emballer, clouer les caisses, les expédier vers la côte. Il n'épargne pas sa peine et travaille de ses mains. Et quand la caravane, péniblement équipée, se lève et descend vers la mer, alors commencent les soucis, les inquiétudes. Les chameaux et les mulets emportent une fortune. Arriveront-ils sans accroc à la côte? Ne seront-ils pas assaillis en route par les panthères ou les lions? L'Arabe qui les conduit n'est-il pas de connivence avec les pillards somalis? Rimbaud attend avec impatience les nouvelles qui ne viennent pas.

Quoi d'étonnant s'il est irritable et méfiant? N'en faisons pas, comme Paterne Berrichon, un ange de charité et de douceur, un saint. Sans doute il n'est plus l'immoraliste d'autrefois et, chose curieuse, délivré de la société et de ses lois, il s'impose une

éthique élémentaire qui transparaît dans sa correspondance : « Croyez bien que ma conduite est irréprochable... Dans tout ce que j'ai fait, c'est plutôt les autres *(sic)* qui m'ont exploité... Je travaille, je voudrais faire quelque chose de bon, d'utile » (10 novembre 1888). « Je jouis d'une certaine considération due à mes procédés humains. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Au contraire, je fais un peu de bien quand j'en trouve l'occasion et c'est mon seul plaisir » (25 février 1890). C'est entendu. Il a renouvelé le geste de saint Martin et il a donné un jour son burnous à « un nègre stupide » qui grelottait sous une pluie torrentielle. Il était charitable et dévoué. Mais irons-nous jusqu'à prétendre avec son pieux biographe qu'il répandait partout « le trésor de sa bonté » et que « les indigènes le chérissaient comme un être divin »? Son ancien patron M. Bardey donne une note plus juste quand il écrit : « Son esprit caustique et mordant lui fit beaucoup d'ennemis. Il ne sut jamais se débarrasser de ce pauvre et méchant masque satirique qui cachait cependant les réelles qualités de son cœur. »

S'il n'a plus son génie, il a encore son démon. La colère bondit sur lui, à l'improviste, comme une bête. L'entêtement le mure dans une carapace épineuse. Il se brouille plus d'une fois avec Bardey, avec Borelli. Ses discussions d'affaires prennent vite un tour acrimonieux et déplaisant. A l'un de ses

vendeurs, il reproche — par lettre — ses « ignobles cafés »... ses « ordures ». On le prend donc pour un « crétin », un « idiot », mais on se trompe : il n'est pas homme à se laisser faire. Un jour, il se dispute avec Borelli à qui il prétend faire balayer sa maison, et tous deux échangent « des paroles inconvenantes ». Ajoutez à cela qu'il ne vit pas comme un anachorète ! A en croire les récits que firent, en 1896, à Pierre Mille, certains commerçants français de Djibouti, « il était parvenu à parler un assez grand nombre de dialectes indigènes, en se formant une sorte de *harem* composé de femmes appartenant toutes à des races différentes ». Il s'était ainsi procuré, disaient-ils en leur savoureux jargon colonial, « une série de dictionnaires reliés en peau ! » On le voit, il n'était pas encore le modèle des vertus chrétiennes...

En ces années 1888-1890, ses caravanes délaissent peu à peu le port anglais de Zeilah et s'orientent vers le nouveau port français de Djibouti. Par contre ses relations commerciales avec le Choa marquent un temps d'arrêt. Un conflit s'est élevé entre le roi des rois, le Négus Jean d'Abyssinie, et son vassal Ménélick. Celui-ci se tient sur ses gardes, rappelle à Antotto le dedjatch Makonnen, « cache au diable toutes ses richesses » et achète des fusils aux Italiens. La menace de guerre pèse sur le pays. Mais le négus Jean trouve la mort, en 1889, dans une autre expédition, et Ménélick devient Roi des

Rois, sans avoir besoin de tirer l'épée. « Notre Ménélick, écrit Rimbaud, s'était révolté contre cet affreux Jean et ils s'apprêtaient à se manger le nez, quand le susdit empereur eut l'idée d'aller d'abord flanquer une raclée aux Mahdistes, du côté de Matama. Il y est resté. Que le diable l'emporte ! Ici nous sommes tranquilles. »

L'élévation du roi du Choa au trône impérial favorise les affaires avec le Nord et l'Abyssinie. Rimbaud allonge l'itinéraire de ses caravanes et augmente ses transports d'armes. Il devient fournisseur attitré de Sa Majesté le Négus et il reçoit des lettres timbrées du sceau impérial au lion héraldique porteur de la tiare et de la croix : « Il a vaincu, le lion de la tribu de Juda. Ménélick II, élu du Seigneur, roi des rois d'Éthiopie, t'adresse son salut ! »

La fortune commence à sourire à celui qu'elle a si longtemps berné? Il a ramassé environ quatre-vingt mille francs. Il pourrait sans doute s'octroyer un voyage en France, même — entendez-vous bien? — une visite à l'Exposition universelle de Paris. Mais il est prisonnier de sa réussite : « Les affaires sont loin de me le permettre, et d'ailleurs je suis absolument seul, et moi partant, mon établissement disparaîtrait entièrement. » Et il ajoute, mi-sérieux, mi-plaisant : « Ce sera pour la prochaine fois et à la prochaine, je pourrai peut-être exposer les produits de ce pays, et peut-être m'exposer moi-même ! »

Ainsi l'or s'amasse. Il l'a poursuivi, pendant dix ans, comme un mirage. Il serait beau sans doute d'imaginer Rimbaud sous l'aspect d'un Jason de l'idéal, de voir dans cette quête de l'or le dernier avatar de son inassouvissable faim de possession, de son inapaisable soif d'absolu. Alchimiste du réel après avoir été l'alchimiste du verbe, nouveau Faust éternellement tendu dans un nostalgique effort vers l'inaccessible, il ne s'arrêterait que dans la mort. Après s'être expatrié de la poésie, évadé de la société, poussé par le même désir claudélien, il s'échapperait de la terre. Sa conversion serait alors le point final, la conclusion logique et fatale de sa prodigieuse aventure et son regard, que ne surent point retenir les scintillements du Verbe et les trésors de Golconde, s'attarderait enfin sur l'or des chasubles et des chandeliers d'autel. Comme le héros de Gœthe, il dirait à l'instant qui passe, et pour la première fois de sa vie : « Arrête-toi ! Tu es si beau ! »

Certes une telle interprétation serait poétique : la progression dramatique et la logique y trouveraient leur compte ; le dénouement serait grandiose, éclairé d'une lumière céleste. Mais la réalité, pour être différente, n'en est que plus poignante. La chute est plus émouvante que l'apothéose. Dans sa lutte avec le Destin, Rimbaud y a laissé son génie et sa grandeur. Son positivisme, cyniquement libéré de ses exigences idéales, débarrassé de toute ambi-

tion titanique, s'est finalement résigné à de médiocres conquêtes. Il a jadis renoncé à la poésie, brûlé *Une saison en enfer*, mais il est prêt à collaborer au *Courrier des Ardennes!* Il ne songe plus guère à épuiser la vie comme il a épuisé la pensée et la littérature, à aller jusqu'au bout de son rêve, à affronter la suprême escalade, la mort, dans un héroïque besoin du Divin. Non, il veut « ramasser de l'argent » et se marier. Il écrit à sa mère le 10 août 1890 : « Pourrais-je venir me marier chez vous au printemps prochain... Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un qui consente à me suivre en voyage? »

Mais ce modeste souhait ne se réalise même pas. Jaloux, implacable, le Destin veille et guette.

TROISIÈME PARTIE

LE VAINCU

« Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. »

(RIMBAUD.)

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR

En février 1891, en pleine prospérité, Rimbaud se sent atteint au genou droit d'une douleur aiguë et tenace. Une tumeur se forme qui augmente rapidement. L'ankylose gagne la jambe, la dessèche. Il perd l'appétit et le sommeil. Un nouveau drame commence.

D'abord il se regimbe et se cabre. La maladie ne l'abattra pas : il la brave, la méprise, la nie. Mais elle est la plus forte, le terrasse, le cloue sur son lit, lui arrache l'aveu de son impuissance et de sa détresse. Alors, autre tactique, il cherche à la manœuvrer, à louvoyer, à échapper à son étreinte, à porter la bataille sur un autre terrain, là où il aura pour lui un climat plus égal,

un plus grand confort, et des soins plus éclairés.

Pathétiques combats dont il a conté l'histoire dans une lettre à sa sœur Isabelle : « Voici ce que j'ai considéré en dernier lieu comme cause de ma maladie. Le climat du Harrar est froid de novembre à mars. Moi, par habitude, je ne me vêtais presque pas. Un simple pantalon de toile et une chemise de coton. Avec cela, des courses à pied de 15 à 20 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays. Je crois qu'il a dû se développer dans le genou une douleur arthritique causée par la fatigue et le chaud et le froid. En effet, cela a débuté par un coup de marteau (pour ainsi dire) sous la rotule, léger coup qui me frappait à chaque minute ; grande sécheresse de l'articulation et rétraction du nerf de la cuisse. Vint ensuite le gonflement des veines tout autour du genou, gonflement qui faisait croire à des varices. Je marchais et travaillais toujours beaucoup, plus que jamais, croyant à un simple coup d'air. Puis la douleur dans l'intérieur du genou a augmenté. C'était, à chaque pas, comme un clou enfoncé de côté. Je marchais toujours, quoique avec plus de peine ; je montais surtout à cheval dont chaque fois je descendais presque estropié. Puis le dessus du genou a gonflé, la rotule s'est empâtée, le jarret aussi s'est trouvé pris. La circulation devenait pénible et la douleur secouait les nerfs, jusqu'à la cheville et jusqu'aux reins. Je ne marchais plus

qu'en boitant fortement et me trouvais toujours plus mal. Mais j'avais beaucoup à travailler, forcément. J'ai commencé alors à tenir ma jambe bandée du haut en bas, à frictionner, baigner, etc., sans résultat. Cependant l'appétit se perdait. Une insomnie opiniâtre commençait. Je faiblissais et maigrissais beaucoup. Vers le 15 mars (1), je me décidai à me coucher, au moins à garder la position horizontale. Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures et une fenêtre d'où je pouvais surveiller mes balances, au fond de la cour, et je payai du monde de plus pour faire marcher le travail, restant moi-même étendu, au moins de la jambe malade. Mais, jour par jour, le gonflement du genou le faisait ressembler à une boule. J'observai que la face interne de la tête du tibia était beaucoup plus grosse qu'à l'autre jambe. La rotule devenait immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou et que je vis avec terreur devenir en quelques jours dure comme de l'os. A ce moment, toute la jambe devint raide, complètement raide, en huit jours ; je ne pouvais aller aux lieux qu'en me traînant. Cependant, la jambe et le haut de la cuisse maigrissaient, le genou toujours gonflant, se pétrifiant ou plutôt s'ossifiant et l'affaiblissement physique et moral empirait. Fin mars, je résolus de partir. »

(1) 1891.

Quitter la maison plate et blanche entourée de caféiers, la terrasse où il se reposait le soir, guettant à l'horizon l'ascension de la Croix du Sud et le cortège des astres inconnus, lui était un gros sacrifice. Mais abandonner la factorerie, entreprendre en un délai aussi bref une liquidation forcément onéreuse, se débarrasser, à vil prix, de marchandises nombreuses et péniblement acquises, se séparer du fidèle Djami, le bon serviteur, le compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune, tout cela lui paraissait plus dur encore. Sans doute, il avait souffert dans ce pays à peine civilisé qu'il avait tant de fois maudit dans ses moments de découragement et d'impatience, mais, au fond de lui-même, il était secrètement fier de l'œuvre accomplie, et quand il se trouvait seul dans son arrière-boutique, près de ses livres de comptes, son regard caressait souvent avec complaisance le sac d'or qui, tout doucement, s'arrondissait dans l'ombre. Cette fortune, quelle joie il aurait eue de la ramener, à son heure, encore accrue par ses derniers efforts pour vivre enfin dans la paix d'un foyer prospère et béni !

Le Destin en avait décidé autrement et c'est le cœur serré qu'il dit adieu à sa maison, à son passé. Il se fit exécuter une civière recouverte d'un rideau de cuir et transporter à la côte par seize indigènes : ce fut un terrible voyage. « Le second jour, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un

endroit désert par une pluie sous laquelle je restai étendu seize heures sous l'eau, sans abri et sans possibilité de me mouvoir : cela me fit beaucoup de mal. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière. On étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où l'on me déposait ; et, creusant un trou de mes mains près du rebord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou qu'ensuite je comblais de terre. »

D'après une page de notes griffonnées au jour le jour, du 7 au 17 avril 1891, il est aisé de compléter ce récit. La descente des hauts plateaux fut atroce. Les porteurs glissaient, la civière mal jointe se disloquait et menaçait de chavirer. Rimbaud souffrait de tous les cahots. Il essaya de monter un jour à mulet, la jambe malade allongée horizontalement, fixée au cou de l'animal, mais sa douleur devint intolérable et il dut se faire remettre sur sa civière. Un vent furieux s'éleva, annonciateur d'orage, et bientôt le ciel se couvrit, se boursoufla de nuées qui crevèrent tout d'un coup, déversant leurs cataractes sur les tournoiements du sable. La tempête passa, dans un long hurlement, sur le désert. La caravane s'égrena. Les chameaux restèrent en arrière avec le ravitaillement et le malade se trouva privé de toute alimentation pendant trente heures. Qu'on ajoute à cela les incidents de route, les discussions avec les porteurs mécontents et épuisés !

Un jour, ceux-ci déposèrent si brutalement la civière sur le sol que Rimbaud, sous le coup de la douleur, faillit s'évanouir. Il se fâcha, leur fit honte de leur maladroite impatience, leur imposa une amende, une retenue sur leurs gages. Souvent, dans cette lutte suprême contre les éléments et les hommes, il perdait courage et désespérait de jamais arriver.

Combien cette horrible randonnée dans la tempête, cette retraite de vaincu à travers le désert, contrastent avec la promenade sereine et funèbre, le départ tristement triomphal du « Saint » et du « Martyr », qu'imagina Paterne Berrichon, « au milieu des protestations et des agenouillements des peuplades en larmes séduites par sa lumineuse bonté. » Après avoir accompli ces 300 kilomètres en civière, Rimbaud arriva à Zeilah « éreinté, paralysé ». Il s'y reposa quatre heures à peine, car un vapeur partait pour Aden.

On le hissa dans sa civière sur le pont et, après trois jours de souffrance et de jeûne, tremblant de fièvre et mort de soif, il fut recueilli à l'hôpital de la ville. « Je suis devenu un squelette, écrivait-il alors, je fais peur. Mon dos est tout écorché du lit ; je ne dors pas une minute. » Le 9 mai, sur l'avis du médecin anglais impuissant à améliorer son état, il précipita son départ et se fit porter à bord d'un bateau des Messageries maritimes.

Les rochers calcinés de la côte disparurent

bientôt dans la brume de chaleur. Massaouah, Souakim, Djeddah, les ports de la mer Rouge où, dix ans auparavant, il avait cherché du travail, Alexandrie, la ville cosmopolite et bariolée d'où il s'était embarqué jadis vers Chypre et ses carrières, puis la Méditerranée radieuse, mollement divisée par l'étrave et baignée de douceur printanière, tout son passé se levait sur le sillage d'argent, escorte mélancolique et fugitive. Ainsi tant d'efforts et de misères avaient été inutiles et il rentrait, pauvre infirme étendu sur un matelas, en proie à un mal implacable et à un morne désespoir. Le soleil couchant qui, rasant la surface violette des eaux, venait incendier son hublot, lui semblait une dérision, un ironique adieu de la fortune, et c'est avec un double sentiment de soulagement et de détresse qu'il vit le navire entrer dans le port de Marseille, après « treize jours de douleur ».

Mais dès qu'il put débarquer, il fut « saisi par le froid » et, comme il se sentait trop faible pour entreprendre le voyage des Ardennes, il dut entrer à l'hôpital de la Conception. Son état s'était aggravé et les médecins qui l'examinèrent reconnurent un cancer de l'os. Pour en limiter les ravages — et tout en lui cachant leur diagnostic — ils décidèrent de lui couper la jambe. Ce fut un effondrement. Mais l'heure n'était plus aux tergiversations : il fallut se soumettre, se résigner. La famille fut prévenue et Mme Rimbaud arriva de Roche.

Que fut ce revoir? Douze années de silence et d'éloignement la séparaient de ce fils qu'elle avait vu partir plein de force et d'audace et qu'elle retrouvait mutilé sur un lit d'hôpital. Ah! s'il l'avait écoutée naguère, tout cela ne serait pas arrivé. Elle ne put s'empêcher de geindre, de lui faire la morale. Enfin il avait tout de même gagné un peu d'argent. On parla bientôt affaires. Que rapportait-il au juste de ces pays funestes? Et cette traite de 36 000 francs sur le Comptoir d'escompte dont il lui avait parlé? S'il avait des démarches à faire dans les banques, qu'il profite de son bref séjour à Marseille, car elle ne pourrait pas rester longtemps. En effet, Isabelle était souffrante, et là-bas, à Roche, on avait bien besoin de bras : on allait faucher, faner et il faudrait du monde à la ferme. Quelques jours après, à la grande colère de Rimbaud, sa mère reprit le chemin des Ardennes : « Pour moi, je ne fais que pleurer jour et nuit, je suis un homme mort, je suis estropié pour toute ma vie... Enfin notre vie est une misère, une misère sans fin ! Pourquoi donc existons-nous? »

Une nouvelle épreuve l'attendait. Vivant depuis des années, dans la crainte de n'être pas en règle avec l'autorité militaire, dans la hantise obsédante d'une arrestation, voici qu'il apprend, à peine débarqué, que le recrutement le recherche pour insoumission. « Quelle nouvelle horreur me racontez-vous, écrit-il à Roche le 24 juin. Quelle est encore

cette histoire de service militaire? Depuis que j'ai eu l'âge de vingt-six ans, ne vous ai-je pas envoyé d'Aden un certificat prouvant que j'étais employé dans une maison française, ce qui est une dispense — et par la suite, quand j'interrogeais maman, elle me répondait toujours que tout était réglé, que je n'avais rien à craindre ». Et il ajoute : « La prison, après ce que je viens de souffrir? Il vaudrait mieux la mort. »

Il vit dans la terreur d'être découvert : « Je crains les pièges... Je crains qu'on ne prenne mon adresse à la poste... N'allez pas me trahir. » Les lettres que sa sœur lui envoie doivent être portées au bureau d'une localité voisine, l'adresse ne doit pas mentionner son prénom. Il faut, à tout prix, dépister les poursuites.

Elles sont d'ailleurs imaginaires. Isabelle fait des démarches discrètes. La nouvelle est sans fondement. Il n'est pas insoumis, mais bénéficiaire d'un sursis renouvelable jusqu'à son retour définitif en France. Dès lors, mutilé comme il est, il n'a plus qu'à demander la transformation de ce sursis en congé de réforme.

Au début de juillet, il essaie de marcher avec une jambe de bois « très légère, vernie et rembourrée, fort bien faite (prix : 50 francs) », mais il ne réussit qu'à échauffer et à enflammer son moignon, toujours douloureux, et en est réduit à béquiller à travers sa chambre. Une plainte émou-

vante, une lamentation pathétique s'exhale dans ses lettres : « Quel ennui ! quelle fatigue ! quelle tristesse, en pensant à tous mes anciens voyages, et comme j'étais actif, il y a seulement cinq mois ! Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers ! Et à présent, l'existence d'un cul-de-jatte ! Et moi qui justement avais décidé de rentrer en France, cet été, pour me marier ! Adieu, mariage, adieu, famille, adieu, avenir ! Ma vie est passée ! Je ne suis plus qu'un tronçon immobile ! »

Comme on le voit, il n'est ni résigné ni stoïque : il est désespéré. C'est un vaincu qui pleure sur sa défaite. Où est-il, l'audacieux cavalier des hauts plateaux éthiopiens? « La tête et les épaules s'inclinent en avant et vous bombez comme un bossu... On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot. » Peut-on imaginer destin plus tragique, larmes plus amères? Une aussi trépidante instabilité, une mobilité aussi prodigieuse, une passion aussi forcenée du changement, tant d'élan, tant d'entrain, tant de vie, tout cela muré, pétrifié comme par un sortilège effrayant ! On dirait que la mort l'a déjà touché de son doigt glacé, qu'elle a jeté sur lui un filet de plomb. L'ankylose gagne les autres membres. Ce corps vivant se roidit dans une ossification macabre. L'autre jambe, l'épaule, le bras se prennent peu à peu. « Aurais-je

une maladie des os? » se demande le misérable.

Alors il fait un suprême effort. Son être tout entier se tend dans un sursaut d'énergie sauvage, dans une révolte héroïque contre le Destin. Il se fait porter à la gare, hisser dans un train. Où va-t-il? Vers la ferme de son enfance, reprendre contact avec la terre.

Voici la petite gare de Voncq et le canal bordé de tristes peupliers. Les employés du chemin de fer le descendent avec précaution et l'installent dans la salle d'attente, car la voiture de Roche est en retard. Le soir tombe. Une brume fraîche enveloppe les arbres, estompe les contours. Enfin l'on entend un bruit de grelots sur la route et le trot de la vieille jument Comtesse. Isabelle saute dans ses bras. Ils se regardent. Comme ils ont changé! Elle avait treize ans lorsqu'il l'a quittée et c'est une femme maintenant. Et lui? — Ah! lui n'est plus qu'une ombre!

« Le premier jour, écrit-elle, à son entrée dans sa chambre, la plus belle de la maison et préparée avec un soin naïf, il avait eu cette exclamation sincère et flatteuse : « C'est Versailles ici. » Tout de suite, là, ses malles avaient été défaites, ses bibelots disposés, ses besoins d'infirme et ses désirs de voyageur las avaient été prévus. » Mais il a froid, il grelotte dans cette vieille maison humide que n'arrive pas à réchauffer un été chétif et maussade. Triste année! les blés ont été gelés. Quinze

jours après son retour, éclate pendant la nuit un terrifiant orage, et la grêle dévaste les jardins. Le lendemain, un givre tardif achève de dépouiller les arbres. Puis, c'est la pluie tenace, avec sa grisaille monotone et dissolvante, la pluie qui décourage et refroidit les âmes. Les moissons écrasées pourrissent sous le ciel bas, les espoirs meurent. Cependant Rimbaud réagit, cherche à se ressaisir. « Comme rester en place et à la maison lui était extrêmement désagréable, il sortait beaucoup en voiture découverte. Chaque jour, malgré la fatigue et malgré le mauvais temps, on passait l'après-midi à se promener. Il aimait à être conduit aux endroits où se portait la foule endimanchée, les jours de fête et les dimanches ; et, sans s'y mêler, il prenait plaisir à observer les mouvements et les gestes des gens, ainsi que les changements opérés dans les mœurs depuis dix ans. »

Mais le mal gagnait du terrain : le fémur tranché augmentait de volume et le bras droit devenait rigide. Comme les cahots de la voiture le suppliciaient, il fallut rester à la maison, mais là une intolérable douleur à l'aisselle l'empêchait de béquiller et l'immobilisait dans son fauteuil. Les nuits surtout étaient affreuses. L'insomnie tenaillait, vidait son cerveau. Alors il prit des narcotiques, s'abreuva de tisane de pavots et vécut plusieurs jours dans un rêve étrange. Volets fermés, lampes allumées, il se faisait jouer de l'orgue de Barbarie et revivait

tout haut sa vie. « Sa voix attendrie, un peu lente, écrit Isabelle, prenait des accents de pénétrante beauté ; il entremêlait souvent à son langage des locutions de style oriental et même des expressions empruntées aux langues étrangères d'Occident. » Après quelques jours d'intoxication, l'hallucination s'empara de lui. « Une nuit, se figurant ingambe et cherchant à saisir quelque vision imaginaire, apparue, puis enfuie, réfugiée peut-être en un angle de la chambre, il voulut seul descendre de son lit et poursuivre l'illusion. On accourut au bruit de la chute lourde de son grand corps ; il était étendu complètement nu sur le tapis. » La secousse le dégrisa. Il renonça aux remèdes qui lui ravissaient sa lucidité, aux rêves insidieux qui désarmaient son âme et la démantelaient de son enceinte de silence...

* * *

« Non, non, assez. Il faut partir. » Roche — « la terre des loups » — lui fait maintenant horreur (1). Du soleil ! de la chaleur ! Ah ! qui l'arrachera à cette morne Ardenne? Harrar, Harrar, où es-tu? ton cirque fauve et roussi tournoie dans la lumière,

(1) Si mes informations sont exactes, la ferme de Roche, détruite pendant la dernière guerre, fut léguée, au détriment des deux nièces de Rimbaud, par Isabelle à Paul Claudel. Elle est passée depuis en d'autres mains et reconstruite actuellement.

autour de la mosquée blanche dont l'ombre est bleue sur la grande place. Partir ! partir ! aller, du moins, jusqu'à Marseille, épier le départ des paquebots !... Un mois après son arrivée, le dimanche 23 août 1891, accompagné d'Isabelle, il se remet en route. Au suprême appel du soleil, il accomplit son dernier voyage vers le Sud.

Ce fut un calvaire. D'abord, bien qu'il se soit levé avant l'aube, il manque le train du matin. Il lui faut revenir à la ferme, gémissant, dans la voiture cahotante, toute lustrée par l'aigre brouillard qui le fait grelotter. Vers dix heures, au moment de repartir, le cœur lui manque. « Reste, veux-tu? On te soignera bien. » Mais non, il faut que s'accomplisse le Destin. En marche ! Les domestiques l'installent et, cette fois, on part deux heures d'avance. Lamentable attente à la gare de Voncq. Midi. Le train l'emporte. Le martyre commence. La trépidation du wagon le secoue et, de ses tressauts lancinants, le torture à le faire crier. Affalé sur les coussins, il tient son moignon à deux mains : « Que je souffre, que je souffre ! » Le voyage infernal s'allonge, découpe dans le cadre de la portière les paysages de la Champagne crayeuse et de la verte Ile-de-France. De jeunes mariés montent dans le compartiment. La banlieue de Paris se détend sous un fugitif coup de soleil. Rimbaud s'assoupit. O trêve du dimanche ! Les villas ont un air de fête, au milieu des dahlias fleuris ; la vie semble accorder

un dernier sourire ironique au blessé qu'elle a terrassé. Mais voici la gare de l'Est. Le soir est venu. On descend. S'arrêtera-t-il ici, dans ce Paris qu'il a quitté il y a dix-huit ans et où déjà, sans qu'il s'en doute, grandissent sa gloire et sa légende? La pluie se remet à tomber, le fiacre dérape sur les gros pavés. Non, il se fait immédiatement conduire à la gare de Lyon et, les yeux collés à la vitre, regardant la ville où s'éveille mystérieusement son passé, il s'enfuit dans l'ombre et dans l'inconnu. Il repart pour Marseille par l'express de onze heures du soir. Nuit de délire, journée de torpeur et de cauchemar. Après trente heures de voyage, il débarque à Saint-Charles et revient à l'hôpital de la Conception où il se fait inscrire sous le nom de *Jean* Rimbaud.

On lui donna une petite chambre, assombrie par une galerie de pierre et des platanes touffus. L'automne y ramena une lumière tamisée, filtrée par les feuillages qui se doraient pour mourir. Des ombres mouvantes rôdaient sur les murs. Il y régnait un silence de tombeau. Le soleil s'éloignait !

CHAPITRE II

LA CONVERSION ET LA MORT

L'idée fixe du retour à Harrar hantait encore le malade. Il espérait qu'une amélioration miraculeuse lui permettrait un jour de s'embarquer. Les médecins entretenaient ses illusions, mais sa sœur savait à quoi s'en tenir. Un mois après leur arrivée à Marseille, le 22 septembre 1891, elle écrivait à sa mère dont le silence l'inquiétait : « Quant à guérir, il ne guérira pas. Sa maladie doit être une propagation par la moelle des os de l'affection cancéreuse qui a nécessité l'amputation de la jambe. » Elle le veillait avec une merveilleuse patience. « Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds », avait-il prédit dans *Une saison en enfer*. Rien n'est plus émouvant que cet amour fraternel, tardivement épanoui, enlaçant désespérément dans une fervente étreinte l'intraitable invalide. « Nulles mains que les miennes ne l'ont soigné, ne l'ont touché, ne l'ont habillé, ne l'ont aidé à souffrir. Jamais mère n'a pu ressentir une plus vive sollicitude envers son enfant malade. » Elle seule ne l'abandonna pas.

Pendant qu'il mourait à Marseille, Mme Rimbaud s'enfermait à Roche dans un silence boudeur. Elle gardait rancune à sa fille d'avoir rejeté une proposition de mariage avantageuse — « un beau parti » — et lui en voulait, sans oser trop le dire, de l'avoir laissée seule dans sa ferme, à l'époque des moissons, afin de suivre les derniers caprices d'un frère agonisant qui, depuis longtemps, était perdu pour les siens. Aux pressantes instances d'Isabelle qui la suppliait « à genoux » d'écrire, sait-on ce qu'elle répond? Elle trouve sa fille « bien exigeante » : c'est elle-même qui est à plaindre, avec les domestiques qui la grugent, les moissonneurs qui boivent, la jument Comtesse qui est tombée malade! Si seulement elle était aidée? Isabelle ne pourrait-elle quitter Arthur, ne fût-ce qu'une quinzaine? Avec son âpreté et son égoïsme, la terrible femme renverse les rôles, tant et si bien que sa fille s'apitoie. « Prends patience et courage avec les domestiques... Le père Warin ou un autre pourrait battre pour des fourrages le peu de blé qu'il y a... » Isabelle oublie un instant son malade pour plaindre sa mère d'avoir tant d'ouvrage, pour s'intéresser aux travaux de la ferme, à la petite vache bretonne qui « fera son veau au commencement de novembre », aux porcs qui « doivent être assez gras et bons à vendre. » Mais une inquiétude la saisit. N'a-t-elle pas entendu un gémissement? Elle interrompt sa lettre pour s'approcher du lit de son frère. Non, il

est calme, il dort « les yeux ouverts », l'haleine courte, mais si maigre et si blême avec ses orbites creuses et ses paupières cernées. « Je ne dois pas songer à quitter Arthur en ce moment, poursuit-elle, il va mal, il s'affaiblit toujours... Je ne demande plus qu'une chose, c'est qu'il fasse une bonne mort ! »

Ah ! c'est là son plus cher souhait : qu'il se convertisse ! Il n'est pas un malade résigné et la grâce n'abaisse pas sur lui les douceurs de son rayonnement. Il ne *veut* pas mourir. Dès qu'il est éveillé, il pleure, jure et blasphème. Rien de plus navrant, de plus pathétique que sa détresse sacrilège !

Comment a-t-on pu faire de lui un chrétien, même qui s'ignore? Son adolescence ne fut qu'un cri d'impiété, sa *Saison en enfer* est, comme on l'a dit, un « refus de Dieu » ; ses lettres d'Éthiopie, échelonnées sur plus de dix années, ne laissent pas transparaître la moindre inquiétude spirituelle : son athéisme, certes, n'y éclate pas, mais sa pensée s'y affirme étrangement irréligieuse, indifférente et pour le moins agnostique. A sa mère, si orthodoxe et si bigote, il écrit : « On vit et on décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, cela sans espoir d'aucune espèce de compensation. Heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, etc. » Voilà l'homme dont on a prétendu faire remonter la conversion à l'année 1873, après le drame de Bruxelles. Il suffit de le contempler sur son lit

d'agonie pour se convaincre qu'il est encore loin de Dieu et pour comprendre les angoisses chrétiennes de sa sœur.

Aucune patience, aucune soumission. « Il me menace, si je le quitte, de s'étrangler ou de se suicider n'importe comment. » C'est un malade insupportable. « Il ne peut souffrir un pli sous lui. » Lui apporte-t-on son repas? « Il trouve tout détestable et ne touche presque à rien. » « J'arrange sans cesse son lit, ses couvertures, ses oreillers : jamais il n'est bien. Une plainte perpétuelle s'échappe de ses lèvres. » Quelles que soient ses souffrances, est-ce là vraiment l'état d'âme d'un chrétien qui se meurt? De quels caprices irritables son esprit n'est-il pas traversé? « Je dois m'ingénier toute la journée pour l'empêcher de commettre de nombreuses sottises. » Son esprit délirant est la proie des mauvais démons : « Il accuse les infirmiers et même les sœurs de choses abominables et qui ne peuvent exister; je lui dis qu'il a sans doute rêvé, mais il ne veut pas en démordre et me traite de niaise et d'imbécile. »

Cependant la mort s'approche à grands pas. Un traitement électrique se montre illusoire autant que douloureux. Rimbaud passe ses journées à pleurer. « J'irai sous la terre, me dit-il, et toi tu marcheras dans le soleil. » Il est temps de le réconcilier avec Dieu. Isabelle ne pense plus qu'à cela et s'emploie à l'y préparer. Sa foi et sa tendresse lui donnent

du courage, de la décision. Merveilleuse exaltation ! L'amour divin et l'amour fraternel communient sur les cimes où l'élève sa ferveur. Elle provoque la visite des aumôniers.

A deux reprises, il les reçoit, mais « avec tant de lassitude et de découragement » qu'ils n'osent lui parler des derniers sacrements. A la requête d'Isabelle, toutes les religieuses de l'hôpital font, un samedi soir, des prières « pour qu'il fasse une bonne mort. » La grâce divine ne résiste pas à de tels appels, à d'aussi suppliantes conjurations. Et, le mercredi suivant, 28 octobre, Isabelle enivrée annonce à sa mère la miraculeuse et poignante nouvelle.

« Dieu soit mille fois béni ! J'ai éprouvé dimanche le plus grand bonheur que je puisse avoir en ce monde. Ce n'est plus un pauvre réprouvé qui va mourir près de moi : c'est un juste, un saint, un martyr, un élu... Dimanche matin, après la grand'-messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance : l'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser ; et il a bien voulu... Quand je suis rentrée près d'Arthur, il était très ému, mais ne pleurait pas ; il était sereinement triste, comme je ne l'ai jamais vu. Il me regardait dans les yeux comme il ne m'a jamais regardée. Il a voulu que je m'approche tout près, il m'a dit : « Tu es du « même sang que moi. Crois-tu, dis, crois-tu? » J'ai répondu : « Je crois, d'autres plus savants que moi

« ont cru, croient, et puis, je suis sûre à présent, j'ai « la preuve, cela est. » Il m'a dit encore avec amertume : « Oui, ils disent qu'ils croient, ils font semblant « d'être convertis, mais c'est pour qu'on lise ce qu'ils « écrivent, c'est une spéculation. » J'ai hésité, puis j'ai dit : « Oh ! non, ils gagneraient davantage « d'argent en blasphémant ! » Il me regardait toujours avec le ciel dans les yeux ; moi aussi. Il a tenu à m'embrasser, puis : « Nous pouvons bien « avoir la même âme, puisque nous avons un même « sang. Tu crois alors? » — Et j'ai répété : « Oui, je « crois, il faut croire. » Alors, il m'a dit : « Il faut « tout préparer dans la chambre, tout ranger ; il va « revenir avec les sacrements. Tu vas voir, on va « apporter les cierges et les dentelles : il faut mettre « des linges blancs partout. Je suis donc bien ma« lade. » ... Depuis il ne blasphème plus jamais, il appelle le Christ en croix et il prie ! Oui, il prie, lui. »

Ainsi le miracle s'est accompli. La Grâce est descendue, comme une illumination soudaine, sur le misérable. Qui l'aurait cru possible? « Oui, il prie, lui ! » Lui qui n'avait que l'injure et le défi à la bouche ! Le révolté a fait sa soumission, le maudit est devenu l'élu. Mais la bataille livrée aux forces sataniques a été dure, traversée d'alternatives de défaite et de victoire. En sortant de la chambre, le prêtre confie à Isabelle tremblante, d'une voix mystérieuse : « Votre frère a la foi, mon

enfant, que nous disiez-vous donc? Il a la foi, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité. » Chez Rimbaud en effet, le vieil instinct dévorateur s'est réveillé : son intraitable besoin d'infini moral, de perfection s'est affirmé ; l'appétit d'absolu qui sommeille au fond de son âme s'est jeté, comme sur une pâture, sur les espérances catholiques. Mais dès qu'il se retrouve seul avec sa sœur, son adhésion vacille, il hésite, tâtonne, cherche un appui près d'elle : « Crois-tu? dis, crois-tu?... Tu crois, alors? »

Les jours suivants, la vie se détache de lui ; l'âme se dégage de la matière inerte qu'est devenu son corps. Entre ceci et cela, il n'est plus rien de commun. Une masse de chair pétrifiée est là sur le lit, rongée par le cancer énorme, le sarcome du fémur dont la tumeur se gonfle, monstrueuse excroissance, entre la hanche et le ventre — un tronc squelettique entouré de membres déjà morts. La morphine endort ce corps qui se dessèche, durcit, craque de toutes parts et se dissout. Dès lors une voix lointaine s'élève comme du fond d'un songe. La pensée du mourant s'exhale dans une confidence obscure et musicale. Ténèbres finales ou suprême lucidité? Claudel y a cherché la preuve que son génie n'était point tari, mais seulement enchaîné, muet et que, rompant l'entrave de son long silence, il reprenait sa liberté, son vol surhumain dans la mort. « Éveillé, dit Isabelle, il achève sa vie dans une sorte de rêve continuel : il dit des choses

bizarres, très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves — pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait la fièvre. On dirait, et je le crois, qu'il le fait exprès... Il mêle tout et... avec art. » Est-ce possible? Qui percera le mystère de cette léthargie mélodieuse où passent les images des caravanes éthiopiennes et l'ombre du fidèle Djami? « Allah Kerim, s'écrie-t-il, Allah Kerim ! » Le rêve exotique semble revivre et dominer, d'un timbre riche et coloré, l'aspiration chrétienne, et dans ces visions d'un insaisissable Islam, on démêle plus de lyrisme oriental que d'effusion catholique. Mais qui oserait ici conclure? Le génial compositeur des *Illuminations*, le symboliste d'*Une saison en enfer* a-t-il, en une ultime transposition, fait ses adieux à la terre et salué l'aurore élyséenne? Au-dessus de ce cadavre, dans le clair-obscur de l'agonie, aux confins indécis de l'ombre et de la lumière, s'épanouit une fleur étrange que je m'en voudrais d'effeuiller.

Le 9 novembre, Arthur Rimbaud dicta à sa sœur, sans doute pour le directeur d'une compagnie de navigation, une lettre brève et incohérente : « Dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord? »

Le lendemain la mort venait le prendre par la main pour le conduire sur le navire funèbre.

Il avait trente-sept ans.

* * *

Quelques jours plus tard, le cercueil du poète arrivait à la gare de Charleville. La mère alla trouver l'abbé Gillet, curé de la paroisse, à huit heures du matin et lui commanda, pour dix heures, un service de première classe. « Mais, madame, c'est un délai bien court. On n'improvise pas au pied levé une pareille cérémonie. » Le curé ajouta qu'il avait été jadis, au collège, le professeur d'instruction religieuse de l'enfant et serait heureux d'inviter aux obsèques quelques-uns de ses anciens condisciples. Mais de sa voix la plus sèche elle trancha net : « N'insistez pas, monsieur le curé, c'est inutile ! »

L'enterrement eut donc lieu à l'heure dite avec le cérémonial convenu. Les passants s'arrêtaient dans la rue pour contempler l'étrange convoi : quel pouvait bien être ce mort ainsi abandonné des vivants? Deux personnes suivaient le corbillard, deux femmes en noir, silencieuses : la mère et la sœur.

* * *

Il repose bien sagement près d'elles au cimetière de Charleville, dans le caveau de famille entouré d'une modeste grille et fleuri d'un rosier blanc.

En face de la gare, « sur la place taillée en mesquines pelouses », dans la rumeur des trains et des départs, son monument décapité par l'invasion (1) élève sa stèle sans buste, comme une lyre brisée.

(1) Les Allemands ont enlevé pendant la guerre le buste de bronze du poète et il n'a pas été remplacé. M. Louis Pierquin en possède un moulage.

FIN

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

I

ŒUVRES DE RIMBAUD

Œuvres, *Mercure de France*, 1898, 1909 et 1913 ; La Banderole, 1922.

Lettres (Égypte, Arabie, Éthiopie), *Mercure de France* 1899.

Lettres éparses dans différentes revues (*Vers et prose*, janvier 1911, *Nouvelle Revue française*, janvier 1912, octobre 1912 et juillet 1914, *Mercure de France*, 16 décembre 1913, etc.).

II

BIOGRAPHIE, DOCUMENTS, ÉTUDES CRITIQUES (1)

P. Verlaine : *Correspondance*, vol. I et II, éd. Van Bever, 1922. — *Les poètes maudits*. — *Les hommes d'aujourd'hui*. — *Nouvelles notes sur Arthur Rimbaud*. Cf. Œuvres complètes, Messein, vol. IV et V. Œuvres posthumes, vol. II.

G. Izambard : Un poète maudit (*Echo de Paris*, 26 décembre 1891. — Comment on devient phénomène,

(1) Je n'indique ici que les études essentielles.

Liberté, 9 et 16 juillet 1898. — Arthur Rimbaud rhétoricien, *Mercure de France*, 16 décembre 1910. — Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud, *Vers et prose*, janvier 1911. — Réponses à M. Paterne Berrichon, *Mercure de France*, 16 décembre 1910, 16 janvier 1911, 16 juillet 1912. *Nouvelle Revue française*, 1er novembre 1912. — Licences poétiques de Verlaine, *Belles-Lettres*, janvier 1921. — L'affaire du « Reliquaire », *Mercure de France*, 1er juillet 1925.

L. Pierquin : Arthur Rimbaud, *Courrier des Ardennes*, 30 novembre 1891 ; Sur Arthur Rimbaud, *Courrier des Ardennes*, 24 et 31 décembre 1893.

E. Delahaye : *Rimbaud*, Paris, 91, rue Lecourbe, 1906. — *A propos de Rimbaud, Souvenirs familiers*, échelonnés dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1906 à 1910. — *Verlaine*, Messein, 1919. — *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Messein, 1923. — *Souvenirs familiers : Verlaine, Rimbaud, Germain Nouveau*, Messein, 1925.

P. Berrichon : Arthur Rimbaud, *Revue Blanche*, 15 août 1896. — Articles sur Rimbaud échelonnés dans le *Mercure de France*, 16 mars, 16 août, 1er novembre 1910, 1er mars, 16 juillet, 10 août 1911 ; réponses à M. Izambard, 1er janvier 1911, 1er février 1911, 1er août 1912 ; à Marcel Coulon, 1er octobre 1913. — *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Mercure, 1897. — — *Jean-Arthur Rimbaud le poète*, Mercure, 1912.

J. Bourguignon et Ch. Houin : Arthur Rimbaud, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1897 à 1901.

Ch. Houin : Iconographie d'Arthur Rimbaud, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1901.

E. Lepelletier : Paul Verlaine, Paris, 1907.

Isabelle Rimbaud : Lettre de protestation, *Petit Ardennais*, 19 décembre 1891. — Rimbaud mystique, *Mercure de France*, 16 juin 1914. — *Mon Frère Arthur*, Bloch, 1921. — *Reliques*, Mercure, 1922.

Bulletins et comptes rendus de la *Société de géographie*, 1880-1890.

P. Soleillet : Obock, le Choa, le Kaffa. — Le Havre, 1882.

J. Borelli : Éthiopie méridionale, Paris, 1890.

H. Dehérain : La carrière africaine d'Arthur Rimbaud, *Revue de l'Histoire des Colonies françaises*, 1916.

J. W. Marmelstein : Rimbaud à Stuttgart et aux Indes néerlandaises, *Mercure de France*, 15 juillet 1922.

***

V. Segalen : Le double Rimbaud, *Mercure de France*, 15 avril 1906.

G. Duhamel : Rimbaud, *Les poètes et la poésie*, 1914.

M. Coulon : La nouvelle édition des œuvres de Rimbaud, *Les Marges*, août 1913, et *Mercure de France*, 1er novembre 1913. — Le problème de Rimbaud, son exposé, *Mercure de France*, 16 novembre 1913. — *Le problème de Rimbaud, poète maudit*, Nîmes, 1923. — *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud*, Paris, 1925. — Du Rimbaud inédit, *Nouvelles Littéraires*, 10 octobre 1925.

P. Claudel : Préface à l'édition des *Œuvres* de 1913.

J. Rivière : Rimbaud, *Nouvelle Revue française*, juillet 1914.

E. Raynaud : L'inauguration du monument d'Arthur Rimbaud. *La mêlée symboliste*, vol. III. 1923. (Cf. sur ce sujet *Les Ardennes*, 23 juillet 1901.)

J.-M. Carré : *Les Ardennes et leurs écrivains*, *Michelet et Taine*, *Verlaine et Rimbaud*, Charleville, 1922. — — Souvenirs d'un ami de Rimbaud, *Mercure de France*, 1er mai 1924.

Hommage de l'Ardenne à Rimbaud et à Verlaine, *Société des Écrivains ardennais*, Charleville, 1925.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVERTISSEMENT 1

PREMIÈRE PARTIE

L'AVENTURIER DE L'IDÉAL

CHAP. Ier. — L'enfant prodige..... 1
— II. — L'âme en révolte..... 20
— III. — Sur les routes de la guerre..... 34
— IV. — L'appel de Paris..... 52
— V. — Le temple des Muses..... 70
— VI. — La double bohème..... 89
— VII. — Le drame de Bruxelles..... 105
— VIII. — La mort des Chimères..... 119

DEUXIÈME PARTIE

L'AVENTURIER DU RÉEL

CHAP. Ier. — A travers la vieille Europe..... 133
— II. — Le mirage de l'Orient..... 145
— III. — Dans les carrières de Chypre..... 158
— IV. — D'un bord à l'autre de la mer Rouge .. 170
— V. — L'explorateur..... 185
— VI. — La caravane chez Ménélick..... 196
— VII. — La factorerie de Harrar..... 212

TROISIÈME PARTIE

LE VAINCU

CHAP. Ier. — Le retour..... 227
— II. — La conversion et la mort..... 242

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE..... 252

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE CARANCIÈRE. — 33885.

PQ2387. R5Z56

a39001 003918896b

3168